

SAINT-EXUPÉRY

JOURNALISTE

Textes les plus importants

1. ***L'aviateur*** **1926** page 03
2. ***Pilote de Ligne*** **1932** page 13
3. ***Escales de Patagonie*** **1932** page 21
4. ***Bark, Esclave Maure*** **1933** page 33
5. ***La fin de l'Émeraude*** **1934** page 43
6. ***U.R.S.S.*** **1935** page 47
7. ***Le Vol Brisé*** **1936** page 87
8. ***L'Espagne ensanglantée*** **1936** page 137
9. ***Le Pilote et les Puissances Naturelles*** **1939** page 159

*Textes choisis et mis en forme à partir des originaux des journaux ;
Le Navire d'Argent - Marianne - Paris-Soir - L'Intransigeant,*

par [François-Xavier Bibert - 2025](#)



Antoine de Saint-Exupéry

1936

L'aviateur

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Le Navire d'Argent – 1 février 1926

Ce texte est extrait de la nouvelle : « L'évasion de Jacques Bernis »

Les roues puissantes écrasent les cales.

Battue par le vent de l'hélice, l'herbe jusqu'à vingt mètres en arrière semble couler. Le pilote, d'un mouvement de son poignet, déchaîne ou retient l'orage.

Le bruit s'enfle maintenant dans les reprises répétées jusqu'à devenir un milieu dense, presque solide, où le corps se trouve enfermé. Quand le pilote le sent combler en lui tout ce qu'il y a d'inassouvi, il pense « *C'est bien* » puis, du revers des doigts, frôle la carlingue rien ne vibre. Il jouit de cette énergie si condensée.

Il se penche « *Adieu mes amis...* » Pour cet adieu dans l'aube ils traînent des ombres immenses. Mais au seuil de ce bond de plus de trois mille kilomètres, le pilote est déjà loin d'eux. Il regarde le capot noir appuyé sur le ciel, à contrejour, en obusier. Derrière l'hélice un paysage de gaze tremble. Le moteur tourne maintenant au ralenti. On dénoue les poignées de main comme des amarres, les dernières. Le silence est étrange quand on agrafe sa ceinture et les deux courroies du parachute, puis quand d'un mouvement des épaules, du buste on ajuste à son corps la carlingue. C'est le départ même dès lors on est d'un autre monde.

Un dernier coup d'œil au tablier, horizon de cadrans, étroit mais expressif on ramène, soigneux, l'altimètre au zéro – un dernier coup d'œil aux ailes épaisses et courtes, un signe de la tête « Ça va. », le voilà libre.

Ayant roulé lentement vent debout il tire à lui la manette des gaz, le moteur, décharge de poudre, s'embrase, l'avion, happé par l'hélice, fonce. Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent et le pilote, qui mesure sa vitesse aux réactions des commandes, se propage en elles, se sent grandir. Le sol maintenant paraît se tendre, filer sous les roues comme une courroie. Ayant enfin jugé l'air d'abord impalpable puis fluide, devenu maintenant solide, le pilote s'y appuie et monte.

Les hangars qui bordent la piste, les arbres puis les collines livrent l'horizon et se dérobent. A deux cents mètres oh se penche encore sur une bergerie d'enfant aux arbres posés droits, aux maisons peintes, les forêts sont encore épaisses comme une fourrure. Puis le sol se dénude.

L'atmosphère est houleuse, faite de vagues courtes et dures sur lesquelles l'avion bute et cabre, les remous le frappent aux ailes et tout entier il résonne. Mais le pilote le tient t dans la main comme par le centre un balancier.

A trois mille il gagne le calme. Le soleil se prend dans la mâture, aucun remous ne l'y agite. La terre, si loin, se fige, immobile. Le pilote règle les volets, le correcteur d'air et le cap sur Paris calcule sa dérive. Puis, se laissant "engourdir pour dix heures, il ne se meut plus que dans le temps.

Les vagues déploient, immobiles, un grand éventail sur la mer.

Le soleil a doublé enfin le mât extrême.

Un malaise physique a surpris le pilote. Il regarde l'aiguille du compte-tours balance. Il regarde la mer. Puis un hoquet rauque du moteur fait un trou dans sa conscience comme une syncope. Il brasse d'instinct la manette des gaz.

Ce n'était rien... une goutte d'eau. Il ramène doucement le moteur à cette note qui le comblait. N'était une sueur froide, il ne croirait pas avoir eu peur.

Il retrouve peu à peu l'inclinaison du dos, le point d'appui exact du coude nécessaires à sa paix.

Le soleil maintenant le surplombe. La fatigue est bonne si l'on ne fait pas de mouvement, si l'on ne détruit pas dans un membre l'engourdissement qui le protège, s'il suffit de pesées très douces sur les commandes.

La pression d'huile descend, remonte, que se passe-t-il là-dedans ?

Le moteur vibre. Salaud. Le soleil a tourné à gauche, rougit déjà.

Le bruit du moteur est métallique. Non... ce n'est pas une bielle. La distribution ?

L'écrou de la manette des gaz s'est desserré. Il faut la garder à la main, quelle gêne !

C'est peut-être une bielle.

Ainsi l'on s'aperçoit à l'essoufflement, aux dents qui branlent, aux cheveux gris, que tout le corps à la fois a vieilli.

Pourvu qu'il tienne jusqu'à la terre.

La terre est rassurante avec ses champs bien découpés et ses forêts géométriques et ses villages. Le pilote plonge pour mieux la savourer. La terre de là-haut paraissait nue et morte, l'avion descend elle s'habille. Les bois de nouveau la capotonnent, les vallées, les coteaux impriment en elle une houle elle respire. Une montagne qu'il survole, poitrine de géant couché, se gonfle presque jusqu'à lui. Un jardin, sur lequel il pointe son capot, élargit ses massifs, s'ouvre à l'échelle de l'homme.

« *Mon moteur gaze le tonnerre* » les bruits qu'il entendait ? Il n'y croit plus. Si près du sol c'est pourtant la vie même.

Il épouse les courbes des plaines, s'en rapproche comme d'un laminoir et s'y aiguise, comme un drap, tire à lui les champs et derrière lui les rejette, tente les peupliers, coup de raquette, leur échappe et quelquefois écarte largement la terre comme un lutteur reprend sa respiration.

Il cingle maintenant vers le port au ras des verrières d'usine, déjà de lumière, au ras des parcs, déjà d'ombre. Le sol torrentiel charrie sous lui des toits, des murs, des arbres issus de l'horizon inépuisable.

L'atterrissage est décevant. On troque le torrent du vent, le grondement de son moteur et l'écrasement du dernier virage contre une province silencieuse où l'on étouffe, un paysage : d'affiche aux hangars très blancs, aux tapis très verts, aux peupliers bien découpés où de jeunes Anglaises descendent, une raquette sous le bras, des avions bleus de Paris-Londres.

Il se laisse choir le long de la carlingue gluante. On se précipite vers lui : « *Splendide ! splendide !* » Des officiers, des amis, des badauds. La fatigue lui serre soudain les épaules « *On vous enlève !* » Il baisse le front, regarde ses mains luisantes d'huile, se sent dégrisé, triste à mourir.

Il n'est plus que Jacques Bernis habillé d'un veston qui sent le camphre. Il se meut dans un corps engourdi, maladroit, demande à ses cantines trop bien rangées dans un coin de la chambre tout ce qu'elles révèlent d'instable, de provisoire. Cette chambre n'est pas conquise encore par du linge blanc, par des livres.

« *Allo...c'est toi ?* » Il recense les amitiés. On s'exclame, on le félicite : « *Un revenant Bravo ! — Eh oui. Quand te verrai-je ?* » On n'est justement pas libre aujourd'hui Demain ? Demain on joue au golf mais qu'il vienne aussi. Il ne veut pas ? Alors après-demain dîner huit heures précises.

Bernis remonte les boulevards. Il lui semble remonter toute la foule comme un courant. Il lui semble affronter tous les visages. Certains lui font du mal comme l'image même du repos. Cette femme conquise et la vie serait calme... calme... Certains visages d'hommes sont lâches et il se sent fort.

Il entre pesant dans un dancing, garde parmi les gigolos son manteau épais comme un vêtement d'explorateur. Ils vivent leur nuit dans cette enceinte comme des goujons dans un aquarium, tournent un madrigal, dansent, reviennent boire. Bernis dans ce milieu flou où seul il conserve sa raison se sent lourd comme un portefaix, pèse droit sur ses jambes, ses pensées n'ont point de halo. Il avance parmi les tables vers une place libre. Les yeux des femmes qu'il touche des siens se dérobent, semblent s'éteindre. Les jeunes gens s'écartent, flexibles, pour qu'il passe. Ainsi, dans les rondes de nuit, les cigarettes des sentinelles, à mesure qu'il avance, tombent des doigts.

Affecté à la formation d'élèves pilotes, il déjeune aujourd'hui dans l'unique auberge près du terrain. Des sous-officiers boivent leur café et causent. Bernis les écoute.

« *Ils font un métier. J'aime ces hommes.* »

Ils parlent de la piste qui est trop boueuse, des indemnités de convoyage puis de l'aventure d'aujourd'hui. « *A cent mètres, une bielle dans le carter. Quelle salade. Pas un terrain. En arrière une cour de ferme. Je me fous en glissade, je redresse, je rentre percutant dans le fumier.* » On rit. « *C'est comme le jour, raconte un adjudant, que j'ai embouti une meule de foin. Je cherche mon*

passager, un lieutenant, penses-tu... vidé. Je le retrouve assis derrière la meule. »

Bernis pense : d'autres y ont laissé leur peau mais ce ne sont pour eux que des accidents du travail. J'aime assez leurs récits nus comme des feuilles de rapport. Ces hommes me plaisent, non que j'aie l'esprit de famille, mais il est possible, entre soi, d'être simple.

Racontez-nous vos impressions disent les femmes.

« C'est vous l'élève Pichon ? — Oui — Vous n'avez encore jamais volé ? — Non. » Bien : il n'aura pas d'idées préconçues. Les anciens observateurs croient tout savoir ils ont retenu des formules *« Manche à gauche... Pied contraire... »* Ce ne sont pas des élèves souples.

« Je vous emmène au premier tour vous regarderez simplement. » Ils s'installent.

Le mécano au rabais de la section d'avions-école brasse l'hélice avec une lenteur irréparable. Il a encore six mois et huit jours à tirer, il l'a même gravé ce matin sur le mur des W.C. Cela fait, il l'a calculé, environ dix mille tours d'hélice. Rien n'y changera rien. Alors.

L'élève regarde le ciel bleu, les arbres bêtes, un troupeau de vaches qui broutent la piste. Son moniteur astique de la manche la manette des gaz : ça fait plaisir de la voir luire. Le mécano compte les tours : que d'énergie perdue, il en est déjà à vingt-deux ! *« Si tu décrassais les bougies ? »* Cela permet au mécano de réfléchir.

Un moteur ça part si ça veut. Vaut mieux le laisser libre. Trente. Trente et un... le moteur part.

L'élève ne comprend plus rien aux mots de danger, d'héroïsme, d'ivresse de l'air.

L'avion roule, l'élève le croit encore au sol quand il aperçoit les hangars sous lui. Un vent dur lui masse les joues, il fixe le dos du moniteur...

Bon Dieu... quoi ? on descend. La terre verse à droite, à gauche. Il se cramponne. Où est le terrain ? Il ne voit plus que des forêts qui tournent, se rapprochent, une voie de chemin de fer

suspendue droite, le ciel... et tout à coup le champ se range devant eux horizontal, paisible, au ras des roues. L'élève sent le contact de l'herbe ; le vent tombe, voilà... le moniteur se retourne et rit, l'élève cherche à comprendre.

« *Principes élémentaires, lui enseigne Bernis, quoi qu'il arrive d'anormal, primo coupez, secundo retirez vos lunettes, tertio cramponnez-vous. En cas d'incendie seulement détachez-vous. Compris ? — Compris. »*

Voilà enfin les mots que l'élève attendait, ceux qui matérialisent le danger, l'en jugent digne. Aux civils on dirait : « *Rien à craindre* ». Pichon, dépositaire d'un tel secret, est fier. « *D'ailleurs, achève le moniteur, l'aviation ça n'est pas dangereux.* »

On attend Mortier. Bernis bourre sa pipe. Un mécano assis sur un bidon, la tête dans les mains, regarde avec surprise son pied gauche, battre la mesure.

« *Dites donc, Bernis, le temps se bouche !* » Le mécano lève les yeux et voit l'horizon déjà flou. Deux ou trois arbres s'y profilent mais la brume déjà les cimente. Bernis ne lève pas les yeux, continue de bourrer sa pipe « *Je sais. Ça m'ennuie.* » Mortier achève son brevet et devrait avoir atterri. « *Bernis- vous devriez téléphoner là-bas... — C'est fait. Il a décollé à quatre heures vingt. Depuis, pas de nouvelles ? — Pas de nouvelles.* »

Le colonel s'éloigne.

Bernis 'pose' alors ses poings sur les hanches, regarde avec défi la brume qui choit doucement comme un filet, traque l'élève, Dieu sait où, contre la terre : « *Et Mortier qui manque de sang-froid, qui pilote comme un cochon... c'est malheureux !* »

« *Écoute...* » non., ce n'est rien : une voiture.

« *Mortier, si tu t'en tires, je te promets... je... je t'embrasse.* »

« *Bernis !... au téléphone* »

« *Allo... quel est cet imbécile qui rase les toits de Donazelle ? — C'est un imbécile qui est en train de se tuer. Foutez-lui la paix, engueulez la brume ! — Mais... dites donc... — Allez le chercher avec une échelle !* » Bernis raccroche. Mortier s'est perdu, tente de trouver un repère.

La brume cède comme une voûte molle on ne se distingue plus à dix mètres.

« *Va dire aux infirmiers de préparer la camionnette. S'ils ne sont pas ici dans cinq minutes, je leur fous quinze jours de tôle.* »

« *Le voilà !* » Tout le monde s'est levé. Il fonce vers eux invisible et aveugle. Le colonel les a rejoints : « *Bon Dieu de Bon Dieu de Bon Dieu...* » Bernis murmure inlassablement entre ses dents « *Coupe mais coupe donc le contact... coupe mais coupe donc... tu ne peux pas éviter d'emboutir !* »

Il ne dut voir l'obstacle qu'à dix mètres de lui mais personne n'en sut jamais rien.

On court vers l'avion effondré. Il y a déjà là des soldats attirés par ce fait-divers imprévu, des sous-officiers trop zélés, des officiers que leur autorité soudain encombre. Il y a l'officier de jour qui, n'ayant rien vu, explique tout, il y a le colonel qui s'incline trop car il tient le rôle ingrat de père.

Le pilote est enfin dégagé, la face verte, l'œil gauche énorme, les dents cassées. On l'étend sur l'herbe, on fait le cercle. « *On pourrait peut-être...* », dit le colonel ; « *on pourrait peut-être...* », dit un lieutenant et un sous-officier dégrafe le col du blessé, ce qui ne lui fait aucun mal et calme les consciences. « *L'ambulance ? L'ambulance ?...* », interroge encore le colonel qui cherche une décision à prendre, par métier. On lui répond : « *Elle arrive* » sans rien en savoir, ce qui l'apaise. Puis il s'écrie « *A propos...* » et s'éloigne d'un pas rapide, d'ailleurs sans but.

La situation cependant gêne Bernis. Ce cercle autour du moribond lui paraît même inconvenant : « *Allons, mes enfants, allez-vous-en... allez-vous-en...* » Et, par groupes, on s'éloigne dans la brume à travers les potagers et les vergers où l'avion prosaïque a chu.

L'élève pilote Pichon a compris quelque chose : on meurt et cela ne fait pas grand bruit. Il est presque fier de cette intimité avec la mort. Il revoit son premier vol avec Bernis, sa déception de ce paysage si plat, de ce calme, il n'y découvrirait pas cette présence. Elle était là mais elle était là toute simple, nullement emphatique, derrière le sourire de Bernis et l'inertie du mécano, derrière le premier plan de ce soleil, de ce ciel bleu. Il a pris le bras de Bernis : « *Vous savez... je volerai demain. Je n'ai pas peur.* » Mais Bernis refuse d'admirer : « *Naturellement. Vous*

ferez demain vos spirales. » Pichon comprend encore quelque chose : « *Ils n'avaient pas l'air très émus mais pour ne pas faire de phrases...* — *C'est un accident du travail !* », répond Bernis.

Bernis se saoule.

Ce monoplace de chasse gaze le tonnerre. Le sol sous lui est laid une terre si vieille, si usée, rapiécée à l'infini on dirait un lotissement.

Quatre mille trois cents mètres Bernis est seul. Il regarde ce monde carrelé à la façon d'une Europe d'atlas. Les terres jaunes de blé ou rouges de trèfle, qui sont l'orgueil des hommes et leur souci, se juxtaposent, hostiles. Dix siècles de luttes, de jalousies, de procès ont stabilisé chaque contour le bonheur des hommes est bien parqué !

Bernis pense qu'il ne faut plus demander son ivresse aux rêves qui bercent et qui anémient mais qu'il faut là tirer de sa force il la mesure.

Il prend de la vitesse, réservoir d'énergie, fonce, pleins gaz, puis lentement tire le manche à lui. L'horizon bascule, -la terre se retire comme une marée, droit vers le ciel l'avion fuse. Puis au sommet de la parabole il se renverse sur lui-même et le ventre en l'air, poisson mort, vacille...

Le pilote noyé dans le ciel voit la terre au-dessus de lui comme une plage s'allonger puis face à lui tomber de tout son poids : vertigineuse. Il coupe elle s'immobilise verticale, comme un mur l'avion coule à pic. Bernis le hâle doucement jusqu'à retrouver devant lui le lac calme de l'horizon.

Des virages l'écrasent sur le siège, des chandelles l'allègent, l'allègent comme une bulle qui va crever, un flux retire l'horizon et le ramène, le moteur souple gronde, s'apaise, reprend.

Un craquement sec : l'aile gauche !

Le pilote pris en traître croit donner dans un croc en jambes : l'air s'est dérobé sous les ailes. L'avion, foreuse, plonge en vrille.

L'horizon d'un seul coup passe sur sa tête comme un drap. La terre l'enveloppe et, manège, tourne, entraînant ses bois, ses clochers, ses plaines. Le pilote voit passer encore, lancée par une fronde, une villa blanche...

Vers le pilote assassiné, comme la mer vers le plongeur, jaillit la terre.

Antoine de Saint-Exupéry

*Le Navire d'Argent
No 11, avril 1926
La Maison des Amis des Livres
Paris*

« Antoine de Saint-Exupéry est un spécialiste de l'aviation et de la construction mécanique. Je le rencontrais chez des amis, et j'admirais beaucoup la force et la finesse avec lesquelles il décrivait ses impressions, quand j'appris qu'il les avait notées. Je souhaitai vivement les lire je crois qu'il perdit son récit, puis le reconstitua de mémoire (il compose tout de tête avant de rien écrire) et le remit dans la nouvelle dont on vient de lire ici des fragments. Cet art direct et ce don de vérité me semblent surprenants chez un débutant. Je crois que Saint-Exupéry prépare d'autres récits »

Jacques Bernis

Pilotes de ligne

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Marianne – 26 octobre 1932

I

S'il y a un scandale de l'Aéropostale, il ne faut pourtant pas oublier que, très loin des discussions politiques et financières, des pilotes s'y dévouent, comme par le passé, à leur dur métier.

Sur la ligne France-Amérique du Sud, comme sur la ligne Marseille-Alger, des avions volent. Il y a chaque jour des audiences chez le juge d'instruction, mais un camarade chaque jour aussi est convoqué pour une audience autrement dramatique et, je crois, autrement importante. On lui confie des sacs de poste, des vies humaines, et, quelques heures plus tard, il aura peut-être à les défendre bien plus âprement qu'en face d'un juge, seul au milieu du vaste tribunal que composent l'orage, la montagne et la mer, car les dangers les plus habituels prennent corps pour le pilote de ligne sous un de ces trois masques-là.

II

Je voudrais montrer aujourd'hui, non l'œuvre, mais ce qu'a de particulier notre existence. Pourquoi, si ce réseau de lignes disparaissait, il nous semble que disparaîtrait avec lui une façon de penser, d'éprouver, de juger, que nous ne retrouverions pas ailleurs. Quelque chose comme une petite civilisation fermée, et dont le langage ne s'enseigne pas en un jour.

Si je songe à mes camarades, il me semble qu'un beau type d'homme disparaîtrait aussi, qui est né de ces conventions de ces coutumes, de cette morale, et qui, ailleurs, ne se retrouvera jamais tout à fait le même.,

J'ignore si le transport d'un sac postal vaut le risque d'une seule vie humaine, mais aucune civilisation non plus ne me semble reposer sur des axiomes bien valables. L'important me paraît de savoir si la vie s'enrichit ou non quand on a accepté une fois pour toutes, et sans le discuter, un certain ensemble de valeurs, si l'homme que ces valeurs forment est un beau type d'homme ou ne l'est pas.

Lorsque je suis entré à l'Aéropostale, il y a quelques années, j'ai cru entrer dans un couvent. J'ai subi, dès le premier jour, un petit sermon sur le courrier, sur les sacrifices à lui consentir, sur la nécessité, coûte que coûte, de passer, même par tempête, sur les sanctions, enfin, qui m'attendront en cas d'échec. J'ai appris qu'un retard, quel qu'il fût, était eu soi déshonorant.

Certaines peuplades brûlaient les jeunes veuves. J'imagine que les épouses y tenaient fort à la santé de leurs époux. Et, oubliant pourquoi exactement elles y tenaient, croyaient l'aimer profondément, et donc l'aimaient. Ainsi la prime gagnée, ou la sanction, évitée contribuaient peut-être à l'origine, chez nous, à la joie d'une victoire sur l'orage. Mais, peu à peu, oubliant pourquoi exactement nous étions heureux, nous nous réjouissions simplement d'avoir réussi à passer. De même que nous, ne pouvions, sans éprouver quelques remords, nous résoudre à faire demi-tour. La mystique du courrier était née, valable en soi ou non, nul de nous, à l'heure du départ, ne s'en est jamais préoccupé. L'intensité qu'elle apportait à notre vie comptait seule, avait un sens.

III

Un revolver dans la poche d'Al Capone acquiert un potentiel dont il est dépourvu s'il appartient à un vieux philosophe. Ce n'est vraiment plus le même revolver. Ainsi le paysage qui s'offre à nous n'est plus celui sur lequel baillent nos passagers : villes abstraites, routes sans vie, carrelage monotone des champs.

Dès le départ pour un parcours de ligne une magie puissante le fait vivre. Si, coûte que coûte, je sais qu'il me faut arriver, cet orage en face de moi cesse de n'être qu'une image, une toile de théâtre. Il intéressera mes muscles et m'imposera des problèmes. Et déjà, j'en tiens compte, je le mesure, une sorte de langage me lie à lui. Puis, je regarde la mer : des traces blanches. Vent d'Ouest. On m'avait annoncé de l'Est, cela change tout.

Les vents, la qualité de l'air, la ligne d'horizon lus ou moins nette m'informent sur la nuit qui vient. Sera-telle opaque ou translucide ? Aucune matière n'est plus délicate.

Et voilà un pic, lointain encore. Je ne l'aborderai qu'après une heure de nuit. Quel visage va-t-il y prendre ? Au clair de lune, il serait le repère sur lequel je m'alignerais. Par nuit moins claire, il serait l'épave échouée dans l'ombre, mais bien balisée par les

lumières des villages. Mais si je navigue à la boussole, sans rien voir, il s'anamera d'une vie étrange. J'aurai peur de m'y écraser, même si j'oblique à droite ou à gauche, puisque j'ignore ma dérive. Il remplira de sa menace toute la nuit, de même qu'une seule mine, promenée au gré des courants, rend dangereux tout l'océan.

Ainsi varie aussi le visage de la mer. Sur la ligne Marseille-Alger un ou deux camarades par an sombrent, en panne, dans la tempête. Aussi pour le pilote, qui la survole, la mer devient-elle non plus un spectacle mais une matière vivante et qui n'est jamais tout à fait la même. Par beau temps, il ne s'agit pour le pilote que d'une promenade sur un lac, car cinq heures de traversée n'évoquent pas un océan.

Mais il sait bien que par quatre ou cinq mètres de « creux » un hydravion, en se posant, se brise, ou s'il ne s'est pas encore brisé, ne résistera pas trente minutes aux bouillonnements de la mer. Et, durant toute la tempête, ce pilote survolera une contrée qui lui est aussi interdite qu'une zone dissidente en Afrique. Contrée étrange : vus de si haut, les vagues n'ont point de relief et les paquets d'embrun n'ont point de mouvement. Une grande palme blanche s'étale immobile sur la mer. Palme avec ses nervures et ses bavures, prise dans une sorte de gel. La mer semble un miroir écrasé. Et tant qu'il survolera ce miroir-là le pilote n'est jamais certain de posséder pour longtemps quelque chose au monde.

IV

Ainsi plus la nécessité nous impose un langage et multiplie nos relations avec le monde extérieur, plus elle enrichit notre vie. Je vais en citer un curieux exemple.

Jusqu'à la fin de 1927, sur la ligne Casablanca-Dakar, nous franchissions, à bord de vieux avions Breguet, dont le type datait de la guerre, et dont les moteurs étaient peu sûrs, la portion dissidente du Sahara. Nous survolons aujourd'hui la même région, à bord d'appareils plus modernes et dont les moteurs sont parfaits. Mais tous ceux de mes camarades qui ont connu autrefois ce parcours, parlent avec mélancolie du « bon vieux temps des Breguet ». Nous regrettons une joie de vivre, une saveur des choses, que nous avons connues là-bas à cette époque, et que nous ne retrouverons plus. Les vols maintenant en comparaison, nous semblent fades.

Cette insécurité des moteurs, en effet, si elle coûtait cher en vies humaines, nous imposait par contre, avec les régions survolées, des relations serrées. Le désert s'imposait à nous avec, une puissante réalité. L'Islam n'est plus une religion lointaine, une sorte de couleur locale, quand ses coups de fusil vous en rapprochent. C'est une force qui s'oppose à la vôtre. Je pouvais rire des dettes de sang qui divisaient, en dessous de moi, les familles, mais, si l'interprète qui m'accompagnait dans mon vol était un fils d'Izarguïn et le campement survolé, un campement de Reguelbat, j'étais bien contraint d'entrer dans le jeu et d'accorder quelque importance aux dettes de sang.

La matière même du sable, tout le long du vol, me parlait, car, si je choisisais pour m'y poser, en cas de panne, une bande de sable mou, je rendais impossible mon sauvetage par avion, le pilote dépanneur risquant de s'enliser aussi. Et cela signifie là-bas la captivité ou la mort. Aussi d'imperceptibles différences dans les coloris donnaient-elles au désert un aspect plus varié et plus émouvant que celui d'une Suisse malgré tous ses glaciers, toutes ses prairies et tous ses lacs.

Mais aujourd'hui, ne défile plus sous le pilote, qu'une route blanche aussi monotone qu'homogène. Les liens qui s'attachent au désert se font plus lâches, comme si, entre ce désert et lui, une indéfinissable distance augmentait. S'il se souvient encore des diverses qualités du sable cette connaissance reste abstraite. On distingue ainsi sans émotion un champ de seigle d'un champ de blé. Il oublie peu à peu le langage qui nous permettait de communiquer.

V

Ainsi avant tout, dans notre métier aimons-nous certains aspects du monde, qui parfois nous sont révélés. L'aviation est bien autre chose qu'un sport. Je raconterai rapidement, pour l'expliquer mieux, trois souvenirs d'isolement, d'incursions en lisière du monde réel. Je me trouvais à deux heures du matin, il y a un an, au-dessus du Rio-Oro (portion espagnole du Sahara) perdu entre la mer de brume et une couche plus élevée de nuages. Le radiotélégraphiste Néri, qui m'accompagnait, n'obtenait de Cisneros, fort espagnol vers lequel nous marchions, aucun relèvement par T.S. F. ayant dépassé depuis longtemps la durée normale du parcours, nous en étions réduits à tourner en ronds, dans ce néant, sans même pouvoir

apprendre si, dérivés, nous ne survolions pas la haute mer. Nous savions toutefois, que la presqu'île de Cisneros bénéficiait d'un trou de ciel clair et qu'ainsi, si nous avions la chance de passer à proximité, peut-être pourrions-nous en deviner le phare. Nous errions donc à la recherche difficile de cette lumière, et n'ayant plus à bord qu'une heure d'essence.

Et, brusquement, quand nous désespérions déjà, un point lumineux s'est démasqué sur l'horizon, à l'avant-gauche. J'ai aussitôt viré sur lui. Néri, de joie, frappait sur les tôles à coups de poing. Je répondais en secouant l'avion. Il ne pouvait s'agir que du phare espagnol, car la nuit, le Sahara entier s'éteint, et forme un grand territoire mort. Je n'avais plus qu'à laisser filer jusqu'à nous le signe lumineux qui nous portait la vie.

Et pourtant ce n'était pas un phare. La lumière scintilla et s'éteignit : nous avions mis le cap sur une étoile, visible à son lever, et pour dix minutes seulement, entre la couche de brume et les nuages.

Ce fil conducteur s'étant rompu, je repris dans le vide ma course circulaire.

Alors nous vîmes se lever d'autres lumières et nous mettions, avec une sourde espérance, le cap sur chacune d'elles tour à tour. Le cœur battant, nous tentions chaque fois l'expérience vitale : « Feux en vue, passait Néri par T.S.F. Eteignez votre phare et rallumez trois fois » Et nous surveillions notre lumière : « La garce ne veut pas nous cligner de l'œil ! » m'écrivait Néri, « c'est une étoile. »

Je me suis alors senti perdu, dans l'espace interplanétaire, parmi cent étoiles en trompe-l'œil, à la recherche de la seule planète véritable. Véritable mais semblable aux autres et que nous ne savions plus distinguer.

« Eteignez et rallumez trois fois... » Néri suppliait toujours les étoiles.

L'une d'elfes seulement, et désormais presque perdue, contenait nos paysages familiers, nos maisons d'amis, notre place déjà faite. Elle contenait aussi, car il me revenait des détails puérils, cette facture qui ne serait jamais payée, cette lettre en souffrance à laquelle il ne serait jamais plus répondu. Détails puérils, mais dont on découvre tout à coup qu'ils forment le fond d'une vie humaine.

Mais, surtout, il me semblait curieux que ce ne fut plus mon corps que je jugeais fragile, mais toutes les choses tendres, fraîches, vivantes, toutes les amitiés, toutes les affections que j'avais laissées derrière moi. Si je me découvrais imprudent, ce n'était pas de m'être enfoncé trop loin dans le néant du vol de nuit, mais de n'être pas resté parmi les miens, à participer à leur vie, à les surveiller comme un berger, à les maintenir dans le réel. C'est pourquoi cette étoile m'échappait.

« Eteignez et rallumez trois fois... »

Quelle jubilation nous a remplis lorsque la lumière, contre tout espoir, a répondu. Quelques minutes plus tard le rayon du phare, diffusé dans la brume, montrait cette corne d'or qui manque aux étoiles. Nous n'avions plus qu'à haler jusqu'à nous, à notre aplomb vaguement lumineux à travers la brume, le réseau rouge du balisage.

Il ne s'agit pas là de sport, ou d'émotion sportive, mais de bien autre chose. Quels mouvements ai-je exécutés qui ne me fussent habituels comme la marche ? Seuls étaient en jeu le compas, les calculs de dérive, les instruments de T.S.F. Dans ce monde réduit à nos lampes rouges, nous étions avant tout absorbés dans une alchimie mystérieuse. Et nous tentions sur les étoiles, des expériences. Ce n'est pas la part physique du vol qui marque dans la conscience et laisse des souvenirs.

Lorsque Mermoz, pour la première fois, franchit l'Atlantique Sud en hydravion, il aborda vers la tombée du jour la région du Pot-au-Noir. Il vit en face de lui se resserrer de minute en minute, les queues de tornade, comme on voit un mur se bâtir, puis la nuit s'établit sur ces préparatifs et les lui masqua. Une heure plus tard, Mermoz devina en avant, déjà contre lui, la masse noire du premier grain et l'aborda. Mais il fut bousculé avec une telle violence, que, de justesse, il s'en dégagea pour le contourner. Et c'est alors que, brusquement, sans s'y attendre, il déboucha dans un royaume fantastique.

Des trombes marines se trouvaient là accumulées et en apparence, immobiles, comme les piliers noirs d'un Temple. Elles supportaient, renflées à leurs extrémités, la voûte sombre et basse de la tempête. Mais à travers les fissures de la voûte, c'était une nuit de pleine lune, des pans de lumière tombaient, qui, entre les piliers, rayonnaient sur les dalles froides de la mer. Mermoz se faufila, durant deux heures, d'un chenal de lumière

à l'autre. Il fut si stupéfait, il se sentit pendant deux heures si éloigné du monde réel, qu'une fois le Pot-au-Noir franchi, il s'aperçut qu'il n'avait pas eu peur.

Je me souviens d'un autre spectacle peu habituel. J'avais atterri sur un de ces plateaux sahariens en forme de tronc de cône qui semblent les vestiges isolés d'un ancien plateau effondré. On les retrouve, en effet, qui, de cent en cent kilomètres, étalent à la même altitude, la même surface lisse. La matière de ces plateaux, toujours identique à elle-même, est assez curieuse. Le sable de la surface est uniquement composé de coquillages minuscules et distincts. Mais à mesure que l'on descend le long d'une coupe, ces coquillages sont plus fragmentés, s'agglomèrent progressivement et forment à la base du plateau une sorte de pierre blanche friable.

Les Maures sont peu versés dans la science de l'alpinisme, et la surface de ces plateaux ne présente d'ailleurs pour eux aucun intérêt. Comme jamais un Européen n'a parcouru encore le Rio de Oro, j'étais assuré d'être le premier à errer sur cette sorte de banquise, dont les parois étaient remarquablement verticales.

Je trouvais émouvante la virginité de ce sol que jamais un pas d'homme ni d'animal n'avait souillé. Et je m'y attardais. Le silence m'en semblait aussi plus grave de n'avoir jamais été troublé. La première étoile brillait et je pensais que cette surface blanche était ainsi restée offerte aux astres seuls et depuis des milliers d'années. Bref, je me laissais aller à des émotions bien littéraires et goûtais une solitude qu'une poésie facile amplifiait. Mais tout à coup ma rêverie sur la nappe et sur les étoiles prit une valeur singulière. Je butais sur un signe concret : un caillou noir et dur, de l'épaisseur du poing, pétri comme une lave, et qui reposait, insolite, sur trois cents mètres d'épaisseur de coquillages. Une nappe tendue sous un pommier ne peut recevoir que des pommes, une nappe tendue sous les étoiles ne peut recevoir que des poussières d'astres. Jamais une pierre n'avait montré, avec une telle évidence, son origine. Je possédais là sous mes pieds trois cents mètres d'épaisseur de coquillages : trois cents mètres d'épaisseur de preuves.

Et, tout naturellement, en levant la tête, je pensais que, ce pommier céleste, devaient avoir chu d'autres fruits, et que je les retrouverais au point même de leur chute, puisque jamais et depuis des milliers d'années, rien n'avait pu les déranger. Emmerveillé par mon aventure, j'en rencontrai ainsi un, puis deux,

puis trois. Une pierre par hectare environ. Et c'est ici que mon aventure de littéraire devint presque magique, puisque j'assistai dans un raccourci saisissant et qui englobait des milliers d'années, à cette avare pluie de pierres.

Antoine de Saint Exupéry

Escales de Patagonie

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Marianne – 30 novembre 1932

I

Après des centaines de kilomètres de landes arides, nous survolions, vers Commodoro Rivadavia, une terre bosselée comme un très vieux chaudron. Aucun sol ne m'a jamais donné une aussi pénible impression d'usure. Un vent prodigieux le balayait ou plutôt pesait contre lui de toute la force d'un genou. Et si des arbres en avaient pu sortir, ils auraient grandi en rampant comme les épineux du désert. Mais la terre, emportée en mer au cours des siècles, ne laissait qu'un résidu de gravier dur. Les montagnes, rongées par l'érosion, montraient leur roc. Aucune semence ne trouvait d'asile.

Ce pays est triste. Les pylônes de fer des puits de pétrole accentuent cette impression de dévastation. On dirait une forêt après l'incendie. Ou encore quelque immense usine abandonnée, car les hommes ne s'y montrent pas. Sous des pylônes, inutilisés depuis le forage, d'invisibles conduits recueillent sous terre le sirop noir : tout se passe en silence.

Ainsi, très loin autour de Commodoro Rivadavia, on ne rencontre ni troupeau, ni végétation autre que cette végétation de fer. A vingt kilomètres seulement de la ville, des phoques animent une plage d'une vie étrange.

Ils ont choisi cette plage entre toutes, et n'ont pas varié dans leur choix, de mémoire d'homme. Une petite usine, qui tire de leur graisse je ne sais quelle huile, a réduit ses frais de transport en s'installant avec simplicité au milieu d'eux. Par économie de manutention, on n'abat même pas les bêtes sur la plage, on en cerne chaque jour quelques-unes et, à coups de bâton, on les pousse dans l'usine. Le reste du troupeau, qui a fui en mer, revient quand même une heure plus tard.

Cette plage glacée où traîne une odeur de musc et d'algue, cette population monstrueuse qui frôle l'homme et pourtant l'ignore, cette mer grise et chargée, si les phoques y nagent, de renflements, tout évoque une planète déjà vieille et froide. Seuls s'y montrent ces rabatteurs taciturnes, qui n'ont même pas

à jouer le jeu de la chasse, à lutter ni à feindre, mais qui chaque jour apportent lentement, lourds d'indifférence, leurs gourdins, et rentrent dans l'usine derrière un troupeau aussi bête qu'eux : image de la fatalité.

Comodoro Rivadavia n'est pas une ville où l'on puisse vivre. En dehors du quartier des distilleries, des docks et de la centrale électrique, qui brille dans sa sécheresse de tous ses feux, le reste de la ville ressemble à celle où nous promenait Charlie Chaplin dans la « Ruée vers l'Or ». Les mêmes maisons basses, perdues le long de rues trop larges, les mêmes deux ou trois cafés, le même unique dancing de tôle. De tôle au lieu de bois, car là-bas le bois manque. Lorsque le pétrole valait cher, des fortunes colossales s'établissaient en moins de dix ans, mais au prix de quelle misère, dans cette ville sans arbres, sans foyer, sans femmes, écrasée sous le poids d'un vent si lourd qu'il en devenait une matière, comme une ville sous-marine peut l'être sous le poids des eaux. Baraques pour milliardaires, misérables cafés où des maquignons mal vêtus trinquaient, mais qui eussent pu d'une signature payer une flotte : cette ville était un comptoir, où l'on ne pouvait prétendre vivre, où l'on changeait dix ans de sa vie contre de l'or.

Seule de toutes les villes d'Argentine qui, en moins d'une génération, s'assimilent le Français, l'Allemand, l'Italien, Comodoro Rivadavia n'assimile pas les hommes. C'est un campement perdu en plein vent et dont la terre vous refuse. Les hommes n'y sont venus que pour s'enrichir. Et cette richesse, ils l'emporteront dans ce coin d'Argentine, d'Italie ou d'Allemagne, dont ils font, en rêve, leur paradis. Là où elle peut servir. Là où elle procure autre chose que de l'acier, du minerai ou des filles.

Elles s'enrichissaient vite aussi, les filles. Dans leur compte en banque grossissait cette dot qu'elles se préparaient pour leur seconde vie. Cette vie de revanche qu'elles vivraient ailleurs, flétries, mais riches. Et pourtant c'est à Comodoro Rivadavia que, par une étrange compensation, l'une d'elles vivait une vie de poète.

Comme des compagnons lui montraient du doigt une voiture pesante et luxueuse, stoppée devant la porte d'un café où nous nous réchauffions :

— Hein ! ça se gagne vite, ça, à Comodoro !

A condition de supporter le mal du pays assez longtemps, ça se gagne.

— Ça m'est égal...

— Alors, pourquoi es-tu venue te perdre ici ?

Elle haussait les épaules.

— Ici ou ailleurs, ça m'est égal.

— Tu n'as pas un coin quelque part où tu rêves de revenir vivre un jour ?

— Non.

Elle avait fui, par dégoût peut-être, son ciel d'origine. Et maintenant, ici ou ailleurs.

— Bien jolies, tes perles !

Elle avait rougi. Une émotion secrète la brûlait soudain faiblement.

— Mais, bon Dieu ! Elles sont vraies ! Où as-tu trouvé ça ?

Alors, comme un aveu, timidement :

— Quand j'ai assez d'argent, j'en achète une.

Et c'était vrai. Les autres femmes engraisaient chaque mois leur compte en banque. Mais elle, « la fille aux perles », indifférente à l'avenir, vivait pour son bijou.

— Mais tu es imbécile de placer ton argent en perles, lorsque tu voudras les revendre.

— Oh ! non.

Pourquoi les vendre ? Elle roulait doucement dans ses doigts la plus belle.

Et, involontairement mystérieuse :

— Celle-ci, je peux dire que pour elle j'en ai vu.

Elle rougit encore et se tut. Elle ne devait pas être jolie son aventure. Ni gaie. Une perle comme celle-là doit coûter un peu de fraîcheur.

— Pauvre gosse. Les hommes d'ici ne sont pas tous drôles...

— Oh ! les hommes d'ici...

Les hommes d'ici pensent au pétrole. Il y a pire.

Nous regardions, mes compagnons et moi, ce collier déjà bien assez lourd pour valoir à une petite prostituée, dans un de ces tristes faubourgs, un coup de couteau. Elle le recevrait sans doute avant longtemps.

— Tu crois qu'une petite fille qui traîne ça au cou peut vivre. Vieille ?

Mais voici que pour la première fois elle souriait.

Ce sourire, longtemps, m'a fait réfléchir. Qu'y avait-il de si doux à risquer sa vie pour un collier ? L'étrange amour ! Elle lui avait déjà sacrifié sa chair. Plus le métier marquait son visage, creusait ses joues, plus le bijou embellissait. Et n'était-ce pas presque beau de changer chaque jour un peu plus son corps périssable en faible lumière. C'était pour elle peut-être aussi racheter son péché que de le faire servir un rayonnement aussi pur.

— Avec tout leur argent, quand elles seront vieilles, elles seront bien avancées.

Elle songeait aux autres femmes. Elle comparait les destinées et se jugeait seule raisonnable. Elle éprouvait une étrange sécurité. Il n'y aurait point pour elle de vieillesse. Toute sa fraîcheur, toute sa douceur passaient dans une chair impérissable.

II

Un jour, nous reçûmes l'ordre d'étudier la route vers le Sud jusqu'au détroit de Magellan et, si possible, jusqu'à la Terre de Feu. C'était la belle époque de l'Aéropostale. D'un bout à l'autre du continent américain, nous lancions des lignes comme on lance des ponts. Nous recevions de France des pilotes, des mécaniciens, des pylônes de T.S.F., des avions. Matériel et personnel, à peine débarqués à Buenos-Aires, bifurquaient vers les quatre points cardinaux. Nous servions une sorte d'empire romain qui eût meublé le monde de routes, d'aqueducs, de ports. Aussi étions-nous reçus comme des messies par les municipalités des petites villes perdues que nous rapprochions, d'un seul coup, de la vie du monde.

Le maire, dès notre atterrissage, entouré de son rude peuple, nous accueillait chaque fois les bras ouverts :

— Puerto Deseado connaîtra, grâce à vous, les derniers bienfaits de la civilisation.

Combien cette phrase nous semblait rajeunie. Combien elle sonnait pur.

Combien elle se lavait du sens bas qu'elle prend dans les réunions électorales. Il fallait autrefois dix jours aux colons de Patagonie pour rejoindre leur capitale. Et nous ramenions brusquement leur solitude à un jour de vol de Buenos-Aires.

— Moi-même, depuis sept ans, je n'ai pas vu les miens. Et pourtant je suis riche. Mais c'était pour moi un trop long voyage.

Il faut quelques minutes, quand on retire à peine son serre-tête et essuie encore l'huile de ses mains, pour comprendre qu'après un vol facile, presque abstrait, on se trouve posé droit au cœur d'une petite ville inviolée que l'on tire de son silence. Pour comprendre qu'il n'est pas emphatique celui qui, de la part de Puerto Deseado, de Rio Gallegos, de San Julian, nous embrasse presque avec ces mots :

— Vous êtes le progrès dont nous serons dignes.

Ou qui, nous désignant l'ébauche de terrain que ces hommes en hâte, de tout leur cœur, ont défriché, sarclé, roulé pour nous, s'excuse :

— Nous vous l'achèverons. Nous en ferons un port aérien digne de Santa-Cruz.

Santa-Cruz, à peine un village de France...

A peine des villages de France, ces petites villes. Le long de trouées désertes — les avenues — quelques maisons basses disséminées. Et pourtant c'étaient déjà de grandes villes, on ne pouvait pas ne pas le sentir. Elles étaient si riches de vitalité, de foi, d'audace.

Un type splendide, ce Puchulu, maire de Deseado :

— Nous nous étendrons par ici.

Il embrassait du bras une trouée sur la lande vide : il menait ses deux cents maisons à la conquête d'une plaine.

Nulle part je n'ai connu une plus belle race d'hommes que celle de ces Argentins du Sud. Débarqués pour bâtir des villes sur ces terres désertes, ils les bâtissaient. Une ville dans leurs mains devenait une pâte vivante, une chair que l'on forme, que l'on protège, que l'on chérit comme celle d'un enfant.

Ceux-ci ne rêvaient pas de piller le sol pour rejoindre riches leurs paradis. Ils étaient venus s'établir là pour y durer, y fonder une race. On ne pourrait guère rencontrer ailleurs un tel sens social, un tel sens de l'entr'aide, ni non plus une telle sérénité. Sérénité des hommes qui ne se heurtent qu'aux grands problèmes.

Encore une fois, j'éprouvais ici, mais au rebours de Commodoro, l'impression de frôler une autre époque où l'homme s'installait sur la terre, choisissait la place du campement, et posait la première pierre du mur d'enceinte.

Un soir, à dîner, on m'Interrogea :

— Vous avez survolé beaucoup de villes : que pensez-vous de notre situation géographique ?

C'était la ville de Puerto Deseado qui se préparait au combat, dressée à l'embouchure d'un fleuve qui drainait l'arrière-pays, flanquée de la mer, située là où, naturellement, en avion, on se prépare à rencontrer une grande cité.

— Elle est très belle...

Je fus surpris de l'émotion que souleva ma réponse. Elle m'avait paru si banale. Puchulu leva la main, gravement, et fit taire les convives :

— Il nous dit que notre position est belle. Etant pilote, il a pu juger de beaucoup de villes. Il nous dit que là où nous sommes une grande ville devait naître.

Lorsqu'on nous faisait visiter une ville, on nous montrait d'abord l'école en construction. C'était toujours un immense bâtiment, le plus beau, le plus neuf de tous.

— Il nous faut une race saine, éclairée.

L'école avançait les enfants qui manquaient encore. Elle se dressait au centre de la ville, car sur elle reposait tout l'avenir :

— Il nous faut de grands citoyens...

Encore un mot que l'on rajeunissait là-bas.

Elles étaient belles, ces villes qui dressaient des écoles et ne possédaient pas encore de cimetières. On préparait la plus belle des fêtes pour l'inauguration de l'école. Mais si l'on n'inaugure pas un cimetière, que de choses représente cependant, pour une ville, son premier mort ! Ce premier compagnon qui se retire,

ayant bien travaillé, mais se retire dans cette même terre, et ainsi marque le premier que cette terre est devenue une patrie. La ville, de ce jour, possède un passé, noue des traditions. Elle entre, grâce à son premier mort, entre son mort et son école, dans une sorte de continuité, d'éternité. Sur quelle assise désormais elle repose !

Le soir de mon arrivée à San Julian, la municipalité organisa un bal pour fêter la ligne aérienne. Dans une grande baraque de tôle ondulée — les crédits de la salle des fêtes passaient après ceux de l'école — le maire nous désigna la piste avec orgueil. Une vingtaine de jeunes filles dansaient avec les hommes du pays. Je crus qu'il s'émerveillait de leur beauté et je fis : « Oui »...

Elles n'étaient ni belles ni laides et l'admiration du maire nous faisait sourire. Nous ne devinions pas combien cet homme était plus près que nous de la vérité.

— Hein ? Nous en avons des jeunes filles à San Julian ?

— Oui !

Il se pencha plus près de nous encore et, avec fierté :

— Avouez-moi qu'il est bien facile aujourd'hui, à San Julian, de se marier !

— Oui.

— Pensez donc ! Lorsqu'autrefois j'ai débarqué ici, il y avait trois jeunes filles !

Il se tut. L'avenir de San Julian s'épanouissait, là, devant lui : ces jeunes filles gaies, au ventre sain. C'était autrement beau pour lui qu'une femme fatale.

Nous comprenions aussi combien fragile, à l'origine, est la destinée d'une ville. Combien de dangers la menacent.

— Vous voyez là-bas, cette femme en vert : elle a un amant !

Il nous livrait le premier secret que San Julian eut à cacher. Ce qui permettait à San Julian de chuchoter, de s'indigner, de s'interrompre au passage des jeunes filles. Cette femme, qui représentait la luxure, tournait maintenant devant nous, et je la regardais. Je cherchais je ne sais quel signe de courage en elle, quelle force puisée dans l'amour et qui lui permît de braver une ville. Mais elle était épaisse et fatiguée. Il n'y avait dans son regard ni audace, ni provocation. Elle n'opposait pas le vice admirable à la maigre vertu. Elle avait un amant parce qu'elle

avait un amant. La vie le lui avait laissé à la suite d'on ne sait quels mornes drames, en même temps que cette lourdeur un peu empâtée. Elle en était peut-être encombrée comme de sa lourdeur. Elle eût peut-être aussi préféré avoir épousé cet homme terne, lui avoir donné des enfants, vivre comme les autres. Elle ignorait l'ivresse que l'on tire d'un chaud secret.

Mais on lui imposait le jeu du secret, et elle le jouait. Elle dansait bien avec cet homme — avec qui eût-elle dansé ? — mais il l'invitait poliment, comme une étrangère, et elle acceptait aussi poliment. Et, faute d'autres danseurs, jouant tant bien que mal une décence qui lui eût été si naturelle, elle traînait en rond sa fausse union, comme un vieux cheval de manège sa meule, sous l'œil glacé des citoyens.

— Ah ! elle ne se cache pas !

Combien elle eût préféré se cacher. Être une femme honnête qui danse honnêtement et ainsi n'est pas remarquée. Une femme honnête, et que le maire eût peut-être invitée une fois, eût fait rougir honnêtement pendant ces trois minutes de gloire. Mais on lui refusait de mêler sa vie à celle des autres. On la poussait toute seule sur la piste. On y poussait l'amant. Et lorsque pour danser ils réunissaient leurs deux misères, bien isolés des autres et par la volonté commune, on leur reprochait d'être seuls :

— Ah ! ils ne se cachent pas !

Les hommes qui, par dégoût de leur patrie, en fondent une autre de leurs propres mains, simplement, comme on plante un arbre, dont le pouvoir de création est suffisant pour faire prendre une ville sur un désert, ont en général assez vécu pour ne point s'indigner ainsi d'une fausse union.

Mais les problèmes se posaient à San Julian dans leur simplicité primitive. Une morale y naissait d'elle-même, et toute neuve, comme naissent les règles d'hygiène aux heures d'épidémie. Cette femme offerte en exemple à vingt jeunes filles menaçait San Julian de stérilité.

Elle menaçait aussi le langage commun, l'échelle des valeurs commune sur lesquels repose toute société. L'étranger apporte le doute, s'il montre qu'il existe au monde d'autres mœurs et une autre échelle des valeurs. Une société jeune craint l'étranger, et cette crainte tourne en haine.

Dans une vieille société, cette femme eût péché simplement contre la vertu, mais n'eût pas obscurci la notion de vertu, n'eût pas fait craindre aux hommes ce qu'ils craignent le plus, ce qui menace en eux une sorte d'identité : cette confusion dans le langage. Dans une vieille société, n'y étant plus dangereuse, cette femme eût pu émouvoir.

Quand San Julian aura grandi, on y découvrira l'amour. Quand San Julian aura grandi, la femme aux traits lourds ne tournera plus sur la piste comme une bête de manège. Elle s'éclairera de poésie.

III

A l'extrémité du continent, vers le détroit de Magellan, après m'avoir montré la ville, montré l'école, le gouverneur dirigea sa voiture vers la campagne. Nous atteignîmes un champ carré d'un hectare environ. Une petite tour ronde, isolée, s'élevait au centre, couverte de riantes tuiles rouges.

— Vous voyez cette maison ?

— Oui.

— Nous l'avons bâtie pour un lépreux.

Il eût fallu l'expédier sur Buenos-Aires ; mais ni les vapeurs lents, qui tous les quinze jours remontent ces trois mille kilomètres, ni les voitures qui affrontent vers le Nord les pistes impraticables de Patagonie, n'avaient accepté de le charger.

— Nous lui avons donné ce champ pour qu'il s'y promène.

Alors seulement, je remarquai cette ceinture de barbelés autour du champ.

— Et nous le nourrissons.

On jetait chaque jour des vivres à l'intérieur des barbelés.

Alors j'aperçus le lépreux. Il venait de pousser la porte et sortait. Il s'aidait d'une lourde canne et marchait lentement, la tête basse, faisant le tour de sa maison. Quand il eut retrouvé la porte, il s'appuya une minute contre le mur, redressa légèrement la tête et regarda l'horizon du côté de la mer. Puis il rentra.

On entendait d'ici la vague rumeur de la ville. Il ne s'était pas tourné vers cette rumeur, mais seulement vers celle de la mer, vers ce grand souffle naturel. Il n'avait pas reçu, comme un signe fait par les hommes, l'écho de leurs charrois, de leurs enclumes,

de leurs appels. Et voici que me revenaient de lointains souvenirs d'enfance.

Lorsque je souffrais de quelque bronchite à l'infirmierie du collège, des bruits de cloche m'atteignaient à travers les murs, qui signifiaient pour d'autres les entrées en classe, les sorties, les récréations, le réfectoire. Je faisais un effort, j'essayais de me souvenir du jour, de l'heure, je pensais : ils entrent maintenant dans la classe d'histoire. J'essayais de prendre ma part de cette vie. Mais rien de tout cela n'était plus très réel. Ce bruit de cloches, qui remuait si directement les autres, n'éveillait plus en moi que de très faibles mouvements. Ma vie réelle était faite d'infirmières, de feuilles de température, de potions. C'était cette-petite pendule d'infirmierie qui sonnait pour moi les vraies heures.

Et je n'étais ni très heureux, ni très malheureux. Je me trouvais noyé dans un temps trop large et qui n'avait plus pour moi beaucoup de sens, une suite d'heures dont s'émuoisaient les vertus particulières. Ces rumeurs de jeux dans la cour, ces roulements de voitures dans les rues m'atteignaient, mais comme en rêve.

Le lépreux, depuis si longtemps séparé des hommes, et si bien, ne recevait plus de la ville qu'un message infiniment amorti, qu'il n'écoutait même plus, qui ne pouvait plus le faire souffrir. Il se tournait vers le bruit de la mer qui lui parlait un langage naturel, et non vers le bruit de la ville qui ne lui parlait pas. Je m'étais attendu à le voir marcher contre nous, pour nous crier du fond de sa misère la dette monstrueuse d'une humanité libre envers lui. Il ne nous avait même pas regardés. Nous étions proche dans l'espace, mais aussi étrangers que l'est de nous, derrière sa mince enveloppe de verre, le poisson d'aquarium qui vit d'un autre monde, d'un silence, d'une fluidité, qui nous est à jamais inconnaissable. Tous les sentiments d'hommes s'endormaient peu à peu chez le lépreux, faute d'objets. Il ne possédait plus que des mains sans doigts et j'avais bien cru, à le voir renifler la mer, que déjà ses yeux tournaient en glue, mais avant tout il ne possédait même plus un langage qui lui eût permis, d'en souffrir. Ambition, jalousie, honneur, tout ce qu'une société et ses valeurs permettent de mouvements intérieurs à l'homme, rien ne pouvait plus le remuer. Il atteignait une paix inhumaine.

Appuyé au poteau rustique qui soutenait les barbelés, je me penchais sur un mystère pour moi impénétrable. Qu'était-il devenu, cet homme seul ? Sa course lente autour de sa maison m'avait évoqué ce mouvement même que le poisson, dans l'aquarium, amorce autour de l'algue.

Ainsi je butais, presque à l'extrémité d'un continent, dans une Patagonie où le sens social est le plus développé du monde, où, à mesure que l'on s'enfonce vers le Sud, le froid, l'isolement, resserrent mieux les hommes ; je butais contre une petite tour ronde et qui posait lorsqu'on le croyait déjà résolu, quand on avait bien compris que l'homme — avant tout — c'est un langage, le plus aigu des problèmes.

Antoine de Saint-Exupéry

Bark, Esclave Maure

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Marianne – 17 mai 1933

I

Cache-moi dans un avion pour Marrakech...

Chaque soir, à Juby, cet esclave des Maures m'adressait sa courte prière. Après quoi, ayant fait son possible pour vivre, il s'asseyait les jambes en croix et préparait mon thé. Désormais paisible pour un jour, s'étant confié, croyait-il au seul médecin qui pût le guérir, ayant sollicité le seul Dieu qui pût le sauver. Ruminant désormais, penché sur la bouilloire, les images simples de sa vie, les terres noires de Marrakech, ses maisons roses, les biens élémentaires dont il était dépossédé.

Il ne m'en voulait pas de mon silence, ni de mon retard à donner la vie : je n'étais pas un homme semblable à lui, mais une force à mettre en marche, mais quelque chose comme un vent favorable, et qui se lèverait un jour sur sa destinée.

Pourtant, simple pilote, chef d'aéroport pour quelques mois à Cap-Juby, disposant pour toute fortune d'une baraque adossée au fort espagnol, et, dans cette baraque, d'une cuvette, d'un broc d'eau salée, d'un lit trop court, je me faisais moins d'illusions sur ma puissance :

— *Vieux Bark, on verra ça...*

Tous les esclaves s'appellent Bark ; il s'appelait donc Bark. Malgré quatre années de captivité, il ne s'était pas résigné encore : il se souvenait d'avoir été roi.

— *Que faisais-tu, Bark, à Marrakech ?*

A Marrakech où sa femme et ses trois enfants vivaient sans doute encore, il avait exercé un métier magnifique :

— *J'étais conducteur de troupeaux, et je m'appelais Mohammed !*

Les caïds, là-bas, le faisaient venir :

— *J'ai des bœufs à vendre, Mohammed. Va les chercher dans la montagne.*

Ou bien :

— *J'ai mille moutons dans la plaine, conduis-les plus haut, vers les pâturages.*

Et Bark, armé d'un sceptre d'olivier, gouvernait leur exode. Seul responsable d'un peuple de brebis, ralentissant les plus agiles à cause des agneaux à naître, et secouant un peu les paresseuses, il marchait dans la confiance et l'obéissance universelles. Seul à connaître vers quelles terres promises ils montaient, seul à lire sa route dans les astres, lourd d'une science qui n'est point partagée aux brebis, il décidait seul, dans sa sagesse, l'heure du repos, l'heure des fontaines. Et debout, la nuit dans leur sommeil, pris de tendresse pour tant de faiblesse ignorante, et baigne de laine jusqu'aux genoux, Bark, médecin, prophète et roi, priait pour son peuple.

Un jour, des Arabes l'avaient abordé :

— *Viens avec nous chercher des bêtes dans le Sud.*

On l'avait fait marcher longtemps, et quand, après trois jours, il fut bien engagé dans un chemin creux de montagne, aux confins de la dissidence, on lui mit simplement la main sur l'épaule, on le baptisa Bark et on le vendit.

II

J'en connaissais bien d'autres, de ces esclaves. J'allais chaque jour, sous les tentes, prendre le thé. Allongé là, pieds nus sur le tapis de haute laine qui est le luxe du nomade, et sur lequel il fonde pour quelques heures sa maison, je goûtais le voyage du jour. Dans le désert, comme sur un navire, on sent l'écoulement du temps. Sous la brûlure du jour, on est en marche vers le soir, vers ce vent frais qui baignera les membres et lavera toute sueur. Sous la brûlure du jour, bêtes et hommes, aussi sûrement que vers la mort, avancent vers ce grand abreuvoir. Ainsi l'oisiveté n'est jamais vaine. Et toute journée paraît belle comme ces routes qui vont à la mer.

Je les connaissais, ces esclaves. Ils entrent sous la tente quand le chef a tiré de la caisse aux trésors le réchaud, la bouilloire et les verres, de cette caisse lourde d'objets absurdes, de cadenas, de vases de fleurs sans fleurs, de glaces à trois sous, de vieilles armes, et qui, échoués ainsi en plein sable, font songer à l'écume d'un naufrage.

Alors l'esclave, muet, charge le réchaud de brindilles sèches, souffle sur la braise, remplit la bouilloire, fait jouer, pour des efforts de petite fille, des muscles qui déracineraient un arbre. Je me demande à quoi il songe et je le sens paisible. Je le sens pris désormais par le jeu : faire le thé, soigner les méhara, manger. Sous la brûlure du jour, marcher vers la nuit, et sous la glace des étoiles nues souhaiter la brûlure du jour. Heureux les pays du Nord auxquels les saisons composent, l'été, une légende de neige, l'hiver, une légende de soleil, tristes tropiques où dans l'étuve rien ne change beaucoup, mais heureux aussi ce Sahara où le jour et la nuit balancent si simplement les hommes d'une espérance à l'autre.

Puis le noir s'accroupit devant la tente et goûte le vent du soir. Dans ce corps pesant de captif, les souvenirs ne remontent plus. A peine se souvient-il de l'heure du rapt, de ces coups, de ces cris, de ces bras d'homme qui l'ont renversé dans sa nuit présente. Il s'enfonce, depuis cette heure-là, dans un étrange sommeil, privé comme un aveugle de ses fleuves lents du Sénégal ou de ses villes blanches du Sud-Marocain, privé comme un sourd des voix familières. Il n'est pas malheureux, ce noir, il est infirme. Tombé un jour dans le cycle de la vie maure, lié à leurs migrations de nomades, attaché pour la vie aux orbes qu'ils décrivent dans le désert, que conserverait-il de commun désormais avec un passé, avec un foyer, avec une femme et des enfants qui sont pour lui aussi morts que des morts ?

Des hommes qui ont vécu longtemps d'un grand amour, puis en furent privés, se lassent parfois de leur noblesse solitaire. Ils se rapprochent humblement de la vie, et, d'un amour médiocre, font leur bonheur. Ils ont trouvé doux d'abdiquer, de se faire serviles, et d'entrer dans la paix des choses. Ce soir fait son orgueil de la braise du maître.

— *Tiens, prends*, dit le chef au captif.

Comme un navire gagne le port, voici que nous pénétrons dans le soir. C'est l'heure où le maître est bon pour l'esclave à cause de cette rémission de toutes les fatigues, de toutes les brûlures, à cause de cette entrée côte à côte dans la fraîcheur. Et il lui accorde un verre de thé. Et le captif, alourdi de reconnaissance, baiserait, pour un verre de thé, les genoux du maître. Cet homme, que je regarde, n'est pas chargé de chaînes. Qu'il en a peu besoin ! Qu'il est fidèle ! Qu'il renie sagement en lui le roi noir dépossédé : il n'est plus qu'un esclave heureux.

Un jour, pourtant, on le délivrera. Quand il sera trop vieux pour valoir ou sa nourriture ou ses vêtements, on lui accordera une liberté démesurée. Pendant trois jours, il se proposera en vain de tente en tente, chaque jour plus faible, et vers la fin du troisième jour, toujours sagement, il se couchera sur le sable. J'en ai vu ainsi, à Juby, mourir nus. Les Maures coudoyaient leur longue agonie, mais sans cruauté, et les petits des Maures jouaient près de l'épave sombre, et à chaque aube, couraient voir par jeu si elle remuait encore, mais sans rire du vieux serviteur. Cela était dans l'ordre naturel. C'était comme si on lui eût dit : « *Tu as bien travaillé, tu as droit au sommeil, va dormir.* » Lui, toujours allongé, éprouvait la faim qui n'est qu'un vertige, mais non l'injustice qui seule tourmente. Il se mêlait peu à peu à la terre. Séché par le soleil et reçu par la terre. Trente années de travail, puis ce droit au sommeil et à la terre.

Le premier que je rencontrai, je ne l'entendis pas gémir ; mais il n'avait pas contre qui gémir. Je sentais presque en lui une sorte d'obscur consentement, celui du montagnard perdu, à bout de forces, et qui se couche dans la neige, s'enveloppe dans ses rêves et dans la neige. Ce ne fut pas sa souffrance qui m'angoissa, je n'y croyais guère, mais je sentais pour la première fois que, dans la mort d'un homme, un monde inconnu meurt. Je ne savais quelles images sombraient en lui, quelles plantations du Sénégal, quelles villes blanches du Sud-Marocain. Je ne pouvais connaître si dans cette masse noire s'éteignaient simplement une foule de petits soucis, le thé à préparer, les bêtes à conduire au puits, si s'endormait l'esclave, ou si, ressuscité par une remontée de souvenirs, l'homme mourait dans sa gloire. L'os dur du crâne était pour moi pareil à la vieille caisse aux trésors. Je ne savais quelles soies de couleur, quelles images de fêtes, quels vestiges tellement désuets ici, tellement inutiles dans ce désert, y avaient échappé au naufrage. Cette caisse était là, bouclée et lourde. Je ne savais quelle part du monde se défaisait dans l'homme pendant le gigantesque sommeil des derniers jours, se défaisait dans cette conscience et cette chair, qui, peu à peu, redevenaient nuit et racine.

III

— J'étais conducteur de troupeaux, et je m'appelais Mohammed...

Bark, captif noir, donnait une belle leçon de continuité humaine. Ce n'était rien que les Maures eussent violé sa liberté, l'eussent fait en un jour plus nu sur terre qu'un nouveau-né. Il est des tempêtes de Dieu qui ravagent ainsi en une heure les moissons d'un homme. Mais, plus profondément que dans ses biens, les Maures le menaçaient dans son identité. Tant d'autres captifs eussent laissé si bien mourir en eux un pauvre conducteur de bêtes, qui besognait toute l'année pour gagner son pain !

Mais Bark ne voulait pas s'installer dans la servitude comme on s'installe, las d'attendre, dans un médiocre bonheur. Il ne voulait pas faire ses joies d'esclave des bontés du maître d'esclaves. Il conservait au Mohammed absent cette maison que ce Mohammed avait habitée dans sa poitrine. Cette maison triste d'être vide, mais que nul autre n'habiterait. Bark ressemblait à ce gardien blanchi qui, dans les herbes des allées et l'ennui du silence, meurt de fidélité.

Il ne disait pas : « *Je suis Mohammed ben Lhaoussin* », mais : « *Je m'appelais Mohammed* », rêvant au jour où ce personnage oublié ressusciterait en lui-même dans toute sa gloire, chassant par sa seule résurrection le fantôme de l'esclave. Parfois, dans le silence de la nuit, tous ses souvenirs lui étaient rendus, avec la plénitude d'un chant d'enfance. « *Au milieu de la nuit, nous racontait notre interprète maure, au milieu de la nuit, il a parlé de Marrakech, et il a pleuré* ». Nul n'échappe dans la solitude à ces retours. L'autre se réveillait en lui, sans prévenir, s'étirait dans ses propres membres, cherchait la femme contre son flanc, dans ce désert où nulle femme jamais n'approcha Bark, écoutait chanter l'eau des fontaines, là où nulle fontaine ne coula jamais. Et Bark, les yeux fermés, croyait habiter une maison blanche, assise chaque nuit sous la même étoile, là où les hommes habitent des maisons de bure et poursuivent le vent. Chargé de ses vieilles tendresses mystérieusement aimantées, comme si leur pôle eût été proche, Bark venait à moi. Il voulait me dire qu'il était prêt, que toutes ses tendresses étaient prêtes, et qu'il n'avait plus, pour les donner, qu'à rentrer chez lui. Et il suffirait d'un signe de moi. Et Bark souriait, m'indiquait le truc, je n'y avais sans doute pas songé encore :

— ... *C'est demain le courrier. Tu me caches dans l'avion pour Marrakech...*

— *Pauvre vieux Bark !*

Car nous vivions en dissidence, comment l'eussions-nous fait fuir ? Les Maures, le lendemain, auraient vengé par Dieu sait quel massacre le vol et l'injure. J'avais bien tenté de l'acheter, aidé par les mécaniciens de l'escale, Laubergue, Marchal, Abgrall, mais les Maures ne rencontrent pas tous les jours des Européens en quête d'un esclave. Ils en abusent :

— *C'est vingt mille francs.*

— *Tu te fous de nous ?*

— *Regarde-moi ces bras forts qu'il a...*

Et des mois passèrent encore.

IV

Enfin les prétentions des Maures baissèrent et, aidé par des amis de France auxquels j'avais écrit, je me vis en mesure d'acheter le vieux Bark.

Ce furent de beaux pourparlers. Ils durèrent huit jours. Nous les passions, assis en rond, sur le sable, quinze Maures et moi. Un ami du propriétaire et qui était aussi le mien, Zin Ould Rhattari, un brigand, m'aidait en secret :

— *Vends-le, tu le perdras quand même, lui disait-il sur mes conseils. Il est malade. Le mal ne se voit pas d'abord, mais il est dedans. Un jour vient tout à coup où l'on gonfle. Vends-le vite au Français.*

J'avais promis cinquante pesetas à un autre bandit, Raggi, s'il m'aidait à conclure l'achat, et Raggi lui disait :

— *Avec l'argent tu achèteras des chameaux, des fusils et des balles. Tu pourras ainsi partir en rezzou et faire la guerre aux Français. Ainsi, tu ramèneras d'Atar trois ou quatre Sénégalais. Liquide ce vieux-là.*

Et l'on me vendit Bark. Et je l'enfermai à clef pour six jours dans notre baraque, car s'il avait erré au dehors avant le passage de l'avion, les Maures me l'eussent volé.

Et, le lendemain, je libérai Bark, sans toutefois le laisser sortir. Ce fut encore une belle cérémonie. Le marabout vint, l'ancien propriétaire et Ibrahim, le caïd de Juby. Ces trois pirates, qui lui eussent volontiers coupé la tête, à vingt mètres du mur du fort, pour le seul plaisir de me jouer un tour, l'embrassèrent chaudement et signèrent un acte officiel.

— *Maintenant, tu es notre fils.*

C'était aussi le mien, selon la loi.

Et Bark embrassa tous ses pères.

Il vécut dans notre baraque une douce captivité jusqu'à l'heure du départ. Il se faisait décrire vingt fois par jour le facile voyage : il descendrait d'avion à Agadir, et on lui remettrait dans cette escale un billet d'autocar pour Marrakech. Il tâcherait de ne pas manquer cet autocar. Bark jouait à l'homme libre, comme un enfant joue à l'explorateur : cette démarche vers la vie, cet autocar, ces foules, ces villes qu'il allait revoir...

Laubergue vint me trouver au nom de Marchal et d'Abgrall. Il ne fallait pas que Bark crevât de faim en débarquant. Ils me donnaient mille francs pour lui ; Bark pourrait ainsi chercher du travail.

Et je pensais à ces vieilles dames des bonnes œuvres qui « font la charité », donnent vingt francs et exigent la reconnaissance. Laubergue, Marchal, Abgrall, mécanicien d'avion, en donnaient mille, ne faisaient pas la charité, exigeaient encore moins de reconnaissance. Ils n'agissaient pas non plus par pitié, comme ces mêmes vieilles dames qui rêvent au bonheur. Ils contribuaient simplement à rendre à un homme sa dignité d'homme. Ils savaient trop bien, comme moi-même, qu'une fois passée l'ivresse du retour, la première amie fidèle qui viendrait au-devant de Bark, serait la misère, et qu'il peinerait avant trois mois quelque part sur les voies de chemin de fer à déraciner des traverses. Il serait moins heureux qu'au désert, chez nous. Mais il avait le droit d'être lui-même parmi les siens.

— *Allons, vieux Bark, va et sots un homme.*

L'avion vibrait, prêt à partir. Bark se penchait une dernière fois vers l'immense désolation de Cap-Juby. Devant l'avion, deux cents Maures s'étaient groupés pour bien voir quel visage prend un esclave aux portes de la vie. Ils le récupéreraient un peu plus loin en cas de panne.

Et nous faisons des signes d'adieu à notre nouveau-né de cinquante ans, un peu troublés de le hasarder vers le monde.

— *Adieu, Bark !*

— *Non.*

— *Comment, non ?*

— *Non. Je suis Mohammed ben Lhaoussin.*

V

Nous eûmes pour la dernière fois des nouvelles de lui par l'Arabe Abdallah, qui, sur notre demande, assista Bark à Agadir.

L'autocar partait le soir seulement, Bark disposait ainsi d'une journée. Il erra d'abord si longtemps, et sans dire un mot, dans la petite ville, qu'Abdallah le devina inquiet et s'émut :

— *Qu'y a-t-il ?*

— *Rien...*

Bark, trop au large dans ses vacances soudaines, ne sentait pas encore sa résurrection. Il éprouvait bien un bonheur sourd, mais il n'y avait guère de différence, hormis ce bonheur, entre le Bark d'hier et le Bark d'aujourd'hui. Il partageait pourtant désormais à égalité ce soleil avec les autres hommes et le droit de s'asseoir ici sous cette tonnelle de café arabe. Il s'y assit. Il commanda du thé pour Abdallah et lui. C'était son premier geste de seigneur ; son pouvoir eût dû le transfigurer. Mais le serveur lui versa le thé sans surprise, comme si le geste était ordinaire. Il ne sentait pas, en versant ce thé qu'il glorifiait un homme libre.

— *Allons ailleurs,* dit Bark.

Ils montèrent vers la Kasbah, le quartier réservé d'Agadir.

Les petites prostituées berbères vinrent à eux. Elles montraient tant de douceur apprivoisée que Bark crut qu'il allait revivre : c'étaient-elles qui, sans le savoir, l'accueilleraient dans la vie. L'ayant pris par la main, elles lui offrirent donc le thé, l'amour gentiment, mais comme elles l'eussent offert à un autre. Bark, lourd de son message, voulut raconter sa résurrection. Elles rirent doucement. Elles étaient contentes pour lui, puisqu'il était content. Il ajouta pour les émerveiller : « *Je suis Mohammed ben Lhaoussin.* » Mais cela ne les surprit guère. Tous les hommes ont un nom et beaucoup reviennent de tellement loin ! Mais elles devinaient tout de même que celui-ci avait souffert, et se faisaient tendres de leur mieux, pour ce pauvre bougre de noir. Il goûta cette douceur, ce premier don que lui offrait la vie, mais son inquiétude ne fut pas calmée. Il ne retrouvait pas son Empire.

Il entraîna encore Abdallah vers la ville. Il erra devant les échoppes juives, regarda la mer, songea qu'il pouvait marcher à son gré dans n'importe quelle direction, qu'il était libre. Mais cette liberté lui parut amère : elle lui découvrait surtout à quel point il manquait de liens avec le monde.

Alors, comme un enfant passait, Bark lui caressa doucement la joue. L'enfant sourit. Ce n'était pas un fils de maître que l'on flatte. C'était un enfant faible à qui Bark donnait une caresse. Et qui souriait. Et cet enfant réveilla Bark et Bark se devina un peu plus important sur terre à cause d'un enfant faible qui lui avait dû de sourire. Il commençait à entrevoir quelque chose et marchait maintenant à grands pas.

— *Que cherches-tu*, demandait Abdallah ?

— *Rien*, répondait Bark.

Mais quand il buta, au détour d'une rue, sur un groupe d'enfants qui jouaient, il s'arrêta. C'était ici. Il les regarda en silence. Puis, s'étant écarté vers les échoppes juives, il revint les bras chargés de trésors.

Abdallah s'irritait :

— *Imbécile, garde ton argent !*

Mais Bark n'écoutait plus. Gravement, il fit signe à chacun. Et les petites mains se fendirent vers les jouets et les bracelets et les babouches cousues d'or. Et chaque enfant, quand il tenait bien son trésor, fuyait, sauvage. Et Bark revenait puiser aux échoppes juives.

Et les autres enfants d'Agadir, apprenant la nouvelle, accouraient vers lui. Et Bark les chaussait de babouches d'or. Et, dans les environs d'Agadir, d'autres enfants, touchés à leur tour par cette rumeur, se levaient et montaient avec des cris vers le Dieu noir et, cramponnés à ses vieux vêtements d'esclave, réclamaient leur dû, et Bark, pris d'une joie sombre, se ruinait.

Abdallah le crut fou, « *fou de joie* » disait-il plus tard. Mais je crois qu'il ne s'agissait pas pour Bark de faire partager un trop-plein de joie.

Il possédait, puisqu'il était libre, les biens essentiels, le droit de se faire aimer des filles berbères, de marcher vers le Nord ou le Sud, et de gagner son pain par son travail. A quoi bon cet argent... Alors qu'il éprouvait, comme on éprouve une faim

profonde, le besoin d'être un homme parmi les hommes, lié aux hommes. Les filles d'Agadir s'étaient montrées tendres pour le vieux Bark, mais il avait pris congé d'elles sans effort, comme il était venu : elles n'avaient pas besoin de lui. Ce serveur de l'échoppe arabe, ces passants dans les rues, tous respectaient en lui l'homme libre, partageaient avec lui leur soleil à égalité, mais aucun n'avait montré non plus qu'il eût besoin de lui. Il était libre, mais infiniment, jusqu'à ne plus, se sentir peser sur terre. Il lui manquait ce poids des relations humaines qui entrave la marche, ces larmes, ces adieux, ces reproches, ces joies, tout ce qu'un homme caresse ou déchire chaque fois qu'il ébauche un geste, ces mille liens qui l'attachent aux autres et le rendent lourd. Mais sur Bark pesaient déjà mille espérances.

Et le règne de Bark commençait, dans cette gloire du soleil couchant sur Agadir, dans cette fraîcheur qui, si longtemps, avait été pour lui la seule douceur à attendre, la seule étable. Et comme approchait l'heure du départ, Bark s'avavançait, baigné de cette marée d'enfants, comme autrefois de ses brebis, creusant son premier sillage dans le monde. Il rentrerait demain dans la misère des siens, responsable de plus de vies que ses vieux bras n'en sauraient peut-être nourrir, mais déjà il pesait ici de son vrai poids. Comme un archange trop léger pour vivre de la vie des hommes, mais qui eût triché, qui eût cousu du plomb dans sa ceinture. Bark faisait des pas difficiles, tiré vers le sol par mille enfants, et qui avaient tellement besoin de babouches d'or.

Antoine de Saint-Exupéry.

La Fin de l'Emeraude

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Marianne – 24 janvier 1934

Nous n'aimions pas cette pluie dense ; nous n'aimions pas cette couleur rouge sombre du ciel au-dessus de la ville. Seuls les nuages bas se colorent du reflet des lampes. Installés à sept heures du soir à la terrasse d'un café, nous songions ainsi, Mermoz et moi, à l'Emeraude qui naviguait dans la nuit vers Paris. Et sans avoir besoin de nous le dire. Car le métier est un peu une patrie, et les camarades d'un équipage pris dans une nuit difficile, n'habitent plus seulement cette terrasse de café, cette rue, cette ville, mais, en même temps, ces campagnes désertes, ces pentes glacées du Morvan, ces nuages. Parfois ainsi, sans y prendre garde, nous levions les yeux, inquiets de ce ciel comme d'un grand corps ici gâté, mais qui plus loin, peut-être, restait pur.

Une faible rafale balaya la rue, à peine capable ici d'agiter un branchage, amortie par la digue des murs. Elle était pourtant signe de violence. Et Mermoz, qui n'avait parlé encore que des événements habituels du jour, enchaîna sans transition : « Ce n'est, peut-être, qu'un grain local... » Je répétais : « Peut-être ». Mais sait-on l'envergure de ces incendies noirs ?

Au téléphone de la brasserie nous attendions notre tour. Ceux qui nous précédaient liquidait leurs soucis, leurs rendez-vous, leurs invitations pour la nuit. Nous demandions au Bourget des nouvelles. Et la téléphoniste répondait d'une voix chaque fois plus douce, plus souriante, que l'*Emeraude* ne pouvait plus beaucoup tarder. Et je n'aimais pas non plus cette voix : j'y devinais une intime désolation, un effort de plus en plus désespéré vers la confiance. Elle livrait naïvement la menace même qu'elle croyait dissimuler : « Il ne peut plus beaucoup tarder, sinon... »

Et ainsi, avant l'heure, la veillée commença dans le cœur de beaucoup d'entre nous. Mermoz et moi, nous nous séparions

pour aller dîner, mais restions unis comme beaucoup d'autres dans cette patrie commune. L'un me confiait le lendemain : « J'ai senti vers 8 heures du soir que cela n'allait pas. » L'autre me dit : « A 8h 30 je suis parti pour le Bourget, j'étais inquiet... » Et tous avaient devant les yeux la même image.

Celle d'une carlingue habitée encore par des vivants, où le pilote seul sait quelque chose, parce que ses mains seules le renseignent, et qu'il ne connaît plus le monde qu'à tâtons. Mais derrière lui, dans la pâle clarté de la cabine, une inquiétude sans forme règne, parce que les mouvements du radio, les conciliabules de l'équipage, les signes rassurants paraissent secrets, indéchiffrables, pris dans le grondement interminable des trois moteurs aussi bien que dans un silence de plongée, baignés dans quelque chose d'épais comme la mer.

Mauvais sommeil, mouvements de noyés, inquiétudes vagues de demi-fantômes livrés aux grands remous qu'ils ne comprennent pas. Seul demeure concret, intelligible, le grondement des trois moteurs, qui les rassure encore comme un élément de durée.

Chaumié, Launay, Noguez, tous les aimaient et, aux quatre coins de Paris leurs amis dispersés parmi la foule étrangère, espéraient encore apprendre la nouvelle de leur atterrissage heureux et les recevoir dans leur cœur. Je revoyais Chaumié qui, la veille même de son départ pour l'Indochine, me faisait signe, un doigt sur les lèvres, de le suivre. Prêt à regagner le ministère, enveloppé déjà dans son manteau, il regardait dormir, sans rien dire, ses deux petites filles de trois et cinq ans. Et j'admirais dans l'homme tout ce côté intérieur pareil à ces jardins murés dans les maisons d'Espagne et pleins du chant des fontaines. Hors de la vie publique, où il avait tant à lutter encore contre la calomnie et la bassesse des hommes, il retrouvait ici la paix. Il parlait ici un langage tranquille. J'aimais tant sa droiture et par-dessus tout sa sérénité.

A onze heures du soir, comme je passais devant le restaurant Weber, le chasseur m'annonça la nouvelle. Mermoz et d'autres qui s'étaient dispersés aussi, l'apprirent par la T.S.F. chez des amis. Quand à minuit nous nous joignîmes par téléphone, nous n'avions pas grand'chose à nous dire. Mais nous avons besoin,

comme déjà tant d'autres fois, de nous entendre. De joindre nos épaules dans cette patrie du métier.

N'est-ce pas ainsi, mes camarades ?

Antoine de Saint-Exupéry

U.R.S.S. 1935

**SOUS LE GRONDEMENT DE MILLE AVIONS, MOSCOU
TOUT ENTIÈRE A CÉLÉBRÉ LA FÊTE DE LA RÉVOLUTION**
*Sur des kilomètres, la foule progressait vers la
« Place Rouge » comme une lave noire*

DANS UN RAYON DE MILLE MÈTRES
AUTOUR DE STALINE, NUL NE POUVAIT SE FAUFILER
SI SON IDENTITÉ N'AVAIT ÉTÉ CONTROLÉE

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPÉRY)

Paris-soir, 3 mai 1935

Moscou, 2 mai (*par téléphone*)

Avant-hier soir, veille du 1er mai, j'assistai, dans les rues, pendant une partie de la nuit, à la préparation de l'énorme fête.

La ville était transformée en chantier. Des équipes ornaient les monuments de lumières, de fanions et de draperies écarlates ; d'autres équipes centraient- les projecteurs, d'autres encore, sur la Place Rouge, autour de tombereaux d'asphalte, préparaient dans la nuit des secteurs entiers de chaussées.

Toute la rue était animée par cette ferveur spéciale du travail nocturne qui ressemble à un jeu, à une danse mate et silencieuse autour des feux. Et les draperies rouges accrochées aux maisons et qui les ceignaient du faite à la base étaient si largement déployées que le vent s'y prenait comme dans des voiles et les gonflait, mêlant à cette préparation de fête je ne sais quel goût de régates, apportant à cette ville je ne sais quelle chaleur de départ, de voyage et d'horizon libre.

Des hommes et des femmes s'attardaient devant les travaux. Ces hommes et ces femmes, le lendemain, au nombre de quatre millions venaient défiler devant Staline et la ville entière lui rendait hommage.

Et, comme on hissait contre un mur des panneaux hauts comme des monuments où se découpait, peint à coups de hache sur un fond d'usines, un visage de contremaître vigoureux, je m'en fus à pas lents faire le tour de ce Kremlin où peut-être il était endormi et où peut-être aussi se faisaient d'autres préparatifs.

Une formidable protection autour de Staline

— Circulez !

Un service d'ordre, nuit et jour, veille sur ce quartier interdit où demeure le Maître. Le long de ces remparts, il est interdit de flâner. Quelle protection autour de cet homme !

Non seulement ces remparts et ces sentinelles protègent un quartier muré dans la ville comme une autre ville, mais encore, au cœur du Kremlin, entre les constructions noir et or et les remparts qui les enferment, s'allongent des pelouses inclinées comme des pièges. Une zone de désert et de silence, où nul homme ne pourrait se glisser sans que son passage soit d'une évidence éclatante, est autour de Staline.

On pourrait inventer qu'il n'existe pas, tant sa présence est invisible.

L'homme qui repose ici, protégé par sa garde, ces pelouses et ces remparts, anime pourtant la Russie de cette invisible présence, agit sur elle comme un ferment, comme un levain. Car si l'homme ne se voit guère, son image au dehors se multiplie dans les rues de Moscou à plus de 100.000 exemplaires. Il n'est point de vitrine, point de restaurant, point de théâtre, qui ne l'expose, point de mur où elle ne règne. Et je crois deviner un peu l'histoire de cette prodigieuse popularité.

Il apparut d'abord, me semble-t-il, au peuple russe, comme une sorte d'opresseur aux méthodes impitoyables. Staline pesait alors sur la Russie et les hommes cherchaient à le fuir par l'évasion à l'étranger, par le pillage, par le commerce illicite. Mais Staline enferma les hommes dans leur famine au mot d'ordre : « Restez sur place et bâtissez. La famine et le dénuement sont des ennemis dont on vient à bout sur place en apportant des pierres, en creusant le sol. » Il conduisit ainsi ce peuple vers une terre promise et, cette terre promise, il la faisait naître à la place de l'ancienne terre dévastée, au lieu d'un exode vers des terres fertiles où des mirages d'aventures.

Rasés de frais !

Curieux pouvoir : Staline décréta un beau jour que l'homme digne de ce nom ne devait pas se négliger et que les visages non rasés étaient signe de relâchement. Le lendemain même du décret, contremaîtres dans les usines, chefs de rayons dans les

usines, professeurs dans les facultés, refusèrent le travail aux hommes qui se présentèrent le menton noir.

— Je n'ai pas eu le temps, disait l'élève.

— Un bon élève, répondait le professeur, trouve toujours le temps d'honorer son maître.

Ainsi, Staline, du jour au lendemain, faisait-il cadeau à la Russie de visages frais et rajeunis et tirait ce pays d'un seul coup hors de sa crasse.

Et ce fut la consigne, mais combien suggestive. Je n'ai pas vu dans les rues de Moscou un sergent de ville, un soldat, un garçon de café, un passant, qui ne fût pas rasé de frais.

Et l'on a l'impression que la baguette magique du plan, quand elle touchera le vêtement de ville, éclairera d'un seul coup les rues de Moscou où les casquettes et les vêtements de travail mettent encore une note grise et triste.

Il semble à peine paradoxal d'imaginer le jour où Staline, du fond de son Kremlin, décrètera qu'un bon prolétaire, s'il se respecte, s'habille le soir. La Russie, ce jour-là, dînera en smoking.

Tel était l'homme invisible qui dormait là, dans le Kremlin, et qui allait le lendemain se manifester.

J'avais déjà appris à mes dépens que l'on ne sort pas impunément un dieu de son tabernacle, car je m'étais vu refuser une carte de spectateur pour la Place Rouge. Il m'eût fallu débarquer plus tôt à Moscou, car chaque demande donnait lieu à une longue enquête particulière, à un triage particulièrement sévère. Je n'avais plus le temps de mettre en branle toute la machinerie administrative, ni l'ambassade, ni mes amis, et les efforts n'y purent rien. Dans un rayon d'un kilomètre autour de Staline, nul ne pouvait se faufiler, dont l'état civil et les antécédents n'eussent pas été contrôlés, reconstrués et, pour plus de sûreté, reconstrués une troisième fois.

Prisonnier !

Quand, à l'aube du 1er mai, je voulus prendre l'air de la rue, je trouvai bouclée la porte de l'hôtel et l'on m'annonça simplement qu'elle ne s'ouvrirait qu'à 5 heures du soir ; ceux qui ne possédaient point de carte étaient prisonniers.

J'errai donc dans l'hôtel avec mélancolie, quand un bruit d'orage me parvint. C'étaient les avions ; mille avions en marche sur Moscou, cela ébranle le sol. Je sentais sans la voir le poids de cette main de fer appesantie sur la ville, je résolus de tenter encore de sortir et j'y parvins par des procédés frauduleux.

Je débouchai tout d'abord dans une rue déserte car les rues de Moscou étaient vides de leur substance, seuls des enfants jouaient sur la chaussée. Levant les yeux, je vis le triangle d'acier des escadrilles qui pénétraient dans mon étroit secteur visuel, et s'enfonçaient d'un point vers l'autre. L'ordonnance rigide des groupes d'avions donnait à chaque formation la cohérence d'un outil. La progression lente de ces masses noires, ce grondement plein, solennel, inépuisable, de mille avions, tout cela formait un spectacle si oppressant que nul n'eût réussi à se soustraire à cette impression de domination. Et comme il en passait toujours, je m'adossai au mur et, les yeux levés, je regardai quelques minutes, découvrant que si une escadrille, cela vole, par contre mille avions, cela passe comme un laminoir.

Ayant parcouru quelques rues désertes, ayant échoué contre quelques cordons d'agents, je tombai enfin sur une rue vivante, l'une de celles par où s'écoulaient vers la Place Rouge, les manifestants. Sur des kilomètres, elle était pleine, la foule progressait peu à peu, inexorablement, comme une lave noire. Le passage d'un peuple entier, comme celui de 1.000 avions, a quelque chose d'impitoyable comme l'est l'unanimité dans un jury. Et cet écoulement de vêtements noirs et ternes, malgré la lumière des fanions rouges, cette marche lente et presque aveugle de sa force, était peut-être plus imposante encore que l'étaient les passages de soldats, car les soldats font un métier et le métier fini redeviennent des hommes divers. Ceux-là, c'est jusqu'à la racine qu'ils étaient pris, dans leurs vêtements de travail, dans leur chair, dans leur pensée. Et je les regardais avancer quand le flot s'immobilisa.

La pause dura longtemps ; quelques autres rues devaient s'ouvrir à la place Rouge comme une écluse et ici, on attendait, on attendait, sous le froid glacial car il avait, la veille, neigé encore. Et tout à coup, une sorte de miracle se produisit. Ce miracle, c'était le retour à l'humain, c'était le morcellement de cette unité en individus vivants.

Des airs d'accordéons s'élevèrent. Des orphéons pris dans la foule pour y défiler avec tous leurs cuivres s'assemblèrent en

cercles et jouèrent aussi. Et cette foule, peu à peu, à demi pour se réchauffer, à demi pour se distraire, ou pour célébrer ce jour de fête, entra dans la danse. Et ces dizaines de milliers d'hommes et de femmes, au seuil de la Place Rouge, le visage soudain dégelé, un large sourire aux lèvres, dansaient en rond. Et la rue, sur toute sa longueur prit d'un seul coup une apparence débonnaire, familiale, comme une nuit de 14 juillet dans un faubourg de Paris.

Un inconnu m'interpella, me tendit une cigarette ; un autre m'offrit du feu : la foule était heureuse...

Puis un remous se produisit, les orphéons rangèrent leurs cuivres, on redressa les oriflammes, l'on rajusta les alignements. Le chef d'un groupe tapota de sa canne le chef d'une manifestante pour la pousser jusqu'à son rang. Ce fut le dernier geste individuel, le dernier geste familial ; on redevenait grave, on reprenait la marche vers la Place Rouge : la foule déjà s'était ressaisie, elle allait comparaître devant Staline.

VERS L'U.R.S.S.

LA NUIT, DANS UN TRAIN OÙ, AU MILIEU DE MINEURS POLONAIS RAPATRIES, MOZART ENFANT DORMAIT...

LES PETITS PRINCES DE LÉGENDE N'ÉTAIENT POINT DIFFÉRENTS DE LUI

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPÉRY)

Paris-soir, 14 mai 1935

Antoine de Saint-Exupéry, l'écrivain dont « Vol de Nuit » a fait connaître universellement le grand talent est parti pour Paris-soir en U.R.S.S. On se souvient du bel article qu'il nous envoya pour la Fête du Travail. Il commence aujourd'hui — en marge du voyage de M. Pierre Laval — une enquête sur Moscou 1935.

Moscou, 13 mai *(par téléphone)*

J'ai raconté l'autre jour le 1er Mai dans les rues de Moscou où j'avais débarqué la veille. J'ai cédé ainsi à l'actualité. Mais j'aurais dû raconter d'abord mon voyage.

Le voyage est une sorte de préface qui prépare à comprendre un pays. L'atmosphère même du rapide international enseigne peut-être quelque chose. Ce n'est pas seulement un convoi en marche, la nuit, dans la campagne, mais un instrument de pénétration. Il fait son chemin rectiligne dans une Europe déchirée par les inquiétudes et les colères. Et si aisée en apparence que soit cette pénétration, peut-être quelque signe secret montrera-t-il les déchirures.

Il est minuit et, allongé dans ma cabine, sous la lumière pâle de la veilleuse, je me laisse d'abord simplement emporter. Les essieux cognent. Je reçois à travers les cuivres et les boiseries le message de ces battements artériels. Quelque chose, au dehors, s'écoule. La qualité du son varie. Un pont ou un mur racle contre nous. Mais une gare et ses larges chaussées font le silence comme un lit de sable. Et je ne sais d'abord rien d'autre.

Inquiétude

Des centaines de voyageurs dorment dans les voitures emportées comme moi avec la même facilité. Eprouvent-ils cette inquiétude que j'éprouve ? Ce que je vais chercher, je ne t'atteindrai peut-être pas. Je ne crois pas au pittoresque. J'ai sans doute trop voyagé pour ne point connaître combien il trompe. Tant qu'un spectacle nous amuse et nous intrigue, c'est que nous le jugeons encore du point de vue de l'étranger. C'est que nous n'avons pas compris son essence. Car l'essentiel d'une coutume d'un rite, d'une règle du jeu, c'est le goût qu'ils donnent à la vie, c'est le sens de la vie qu'ils créent. Mais s'ils possèdent déjà ce pouvoir, ils n'apparaissent plus comme pittoresques mais comme naturels et simples. Pourtant, chacun devine confusément la nature profonde du voyage.

Le voyage nous apparaît à tous un peu comme une femme en marche vers nous. Une femme perdue dans la foule et qu'il s'agit de découvrir. Une femme qui ne se distingue d'abord guère des autres. Mais aborderions-nous mille femmes, nous aurons perdu notre temps à côtoyer la découverte si nous n'avons pas su reconnaître celle-là qui était seule vulnérable. Ainsi est le voyage.

J'ai voulu visiter la petite patrie où je m'enfermais pour trois jours, prisonnier pour trois jours de ce bruit de galets roulés par la mer, et je me suis levé.

J'ai traversé vers une heure du matin le train dans toute sa longueur. Les sleepings étaient vides. Les voitures de première étaient vides. Cela me rappelait ces hôtels de luxe de la Riviera qui s'ouvrirent tout un hiver pour quelque unique client, dernier représentant d'une faune éteinte. Signe des temps amers.

Mais les voitures de troisième abritaient des centaines d'ouvriers polonais congédiés et qui regagnaient leur Pologne. Et je progressais dans les couloirs en enjambant des corps. Je m'arrêtais pour regarder. J'apercevais sous les veilleuses, debout dans ces wagons sans division et qui ressemblaient à une chambrée qui sentait la caserne ou le commissariat, toute une population confuse et barattée par les secousses du rapide. Tous un peuple enfoncé dans les mauvais songes et qui regagnait sa misère. Des grosses têtes rasées roulaient sur le bois des banquettes. Hommes, femmes, enfants, tous se retournaient de droite à gauche comme attaqués par tous ces bruits, toutes ces

secousses qui les menaçaient dans leur oubli. Ils n'avaient point trouvé l'hospitalité d'un bon sommeil. Et voici qu'ils me semblaient avoir à demi perdu qualité humaine, ballottés d'un bout de l'Europe à l'autre par les courants économiques, arrachés à la petite maison du Nord, au minuscule jardin, aux trois pots de géranium que j'avais remarqués autrefois à la fenêtre des mineurs polonais. Ils n'avaient rassemblé que les ustensiles de cuisine, les couvertures et les rideaux dans des paquets mal ficelés et crevés de hernies. Mais tout ce qu'ils avaient caressé ou charmé, tout ce qu'ils avaient réussi à apprivoiser en quatre ou cinq ans de séjour en France : le chat, le chien et le géranium, ils avaient dû s'en amputer et ils n'emportaient avec eux que ces batteries de cuisine.

De pauvres gens

Un enfant tétait une mère si lasse qu'elle paraissait endormie. La vie se transmettait dans l'absurde et le désordre de ce voyage. Je regardais le père. Un crâne pesant et nu comme une pierre. Un corps plié dans l'inconfortable sommeil, emprisonné dans les vêtements de travail faits de bosses et de creux. L'homme était pareil -à un tas de glaise. Ainsi, la nuit, des épaves qui n'ont plus de forme pèsent sur les bancs des Halles. Et je pensais :

« Le problème ne réside point dans cette misère, dans cette saleté, ni dans cette laideur. Mais ce même homme et cette même femme se sont connus un jour. Et l'homme a souri sans doute à la femme. Il lui a sans doute, après le travail, apporté des fleurs. Timide et gauche, il tremblait peut-être de se voir dédaigner. Mais la femme, par coquetterie naturelle, la femme, sûre de sa grâce, se plaisait à s'inquiéter. Et l'autre qui n'est plus aujourd'hui qu'une machine à piocher ou à cogner éprouvait ainsi dans son cœur l'angoisse délicieuse. Le mystère c'est qu'il soit devenu ce paquet de glaise. Dans quel moule terrible est-il passé, marqué par lui comme par une machine à emboutir ? Un cerf, une gazelle, un animal vieilli, conservent leur grâce. Pourquoi cette belle pâte humaine est-elle abîmée ? »

Et je poursuivis mon voyage parmi ce peuple dont le sommeil était trouble comme un mauvais lieu. Il flottait un bruit vague, fait de ronflements rauques, de plaintes obscures, du raclement des godillots, de ceux qui, brisés d'un côté, essayaient l'autre.

Et toujours, en sourdine cet intarissable accompagnement de galets retournés par la mer.

Mozart assassiné

Je m'assis en face d'un couple. Entre l'homme et la femme, l'enfant tant bien que mal avait fait son creux et il dormait. Il se retourna dans le sommeil et son visage m'apparut sous la veilleuse. Ah ! quel adorable visage. Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce ! Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres et je me dis : « Voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie ! Les petits princes de légende n'étaient point différents de lui. Protégé, entouré, cultivé que ne saurait-il devenir ? Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie dans la puanteur des cafés-concerts. Mozart est condamné... »

Le point de vue du jardinier

Je regagnai mon wagon. Je me disais : « Ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n'est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s'agit point de s'attendrir sur une plaie éternellement ouverte. Ceux qui la portent ne la sentent même pas. C'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu, qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente cette nuit, c'est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère dans laquelle après tout on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est, un peu dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné »

Deux hommes se sont rencontrés

J'ai rejoint ma voiture. Le garçon de cabine m'aborde. Il titube dans le roulis sec, sous la veilleuse. Il me parle. La nuit, en

chemin de fer, toutes les voix semblent confier des secrets. Il me demande l'heure à laquelle je désire être réveillé. Il n'y a point ici de mystère apparent. Pourtant entre cet homme glacé et moi, je sens tous les espaces vides qui séparent les hommes. On oublie dans les villes ce qu'est un homme. Il est réduit à sa fonction : facteur, vendeur, voisin qui vous dérange. C'est au fond du désert que l'on découvre le mieux ce qu'est un homme. On a marché longtemps après la panne d'avion vers le fortin de Noutchott. On l'atteint quand s'ouvraient les mirages de la soif. On n'y rencontre qu'un vieux sergent, perdu dans le sable depuis des mois, et si ému qu'il pleure. On pleure aussi. Et il s'ouvre une nuit immense où chacun raconte toute sa vie, fait don à l'autre de tout ce poids de souvenirs où l'on découvre des parentés humaines. Deux hommes se sont rencontrés et se font l'hommage de présents avec une dignité d'ambassadeurs.

Au wagon-restaurant

Le wagon-restaurant. J'ai de nouveau traversé pour m'y rendre toutes les voitures des Polonais. Ils sont échoués là, dans le jour. Et déjà, s'est entièrement éteinte la vérité de la nuit. Ils ont rassemblé leurs membres, mouché leurs enfants, rangé leurs bardes. Ils regardent le paysage et plaisantent. L'un chante. Le tragique est évanoui. Je comprends que l'on puisse vivre en paix en les considérant tels qu'ils sont. Ils ne sauraient rien faire de leurs mains lourdes sinon piocher. Ils ne posent point de problèmes car, façonnés par leur sort, ils semblent l'être pour leur sort.

Je pourrais me réjouir de les voir tirer paisiblement leur nourriture des papiers gras et prendre un plaisir simple au déroulement des campagnes. Je serais apaisé de me dire qu'il n'y a point de problèmes sociaux. Ces visages sont fermés comme des blocs de pierre. Mais la magie nocturne m'a montré, sous la gangue, l'enfant Mozart qui dormait...

Le wagon-restaurant coupe à travers plaines et bois. Déjà apparaissent les terres pauvres auxquelles tiennent les maigres forêts comme une fourrure usée. Le wagon-restaurant s'enfonce au cœur de l'Allemagne Il est allemand aujourd'hui. Les garçons circulent avec une politesse froide de grands seigneurs. Pourquoi, qu'ils soient Allemands, Polonais ou Russes, auront-ils jusqu'au bout cet air de grands seigneurs ? Pourquoi

découvre-t-on, chaque fois que l'on sort de France, qu'il y avait en France quelque chose de relâché ? Pourquoi, en France, cette atmosphère un peu vulgaire de complaisance électorale ? Pourquoi les hommes se désintéressent-ils de leurs fonctions, se désintéressent-ils du social ? Pourquoi ce sommeil ? Elles sont symboliques ces inaugurations de province où quelque ministre, tout le long d'un discours qu'il n'a point écrit, face à la statue de quelque combinard obscur qu'il n'a point connu, répand sur lui mille louanges dont ni la foule ni lui-même ne pense un mot. Il se joue un jeu qui n'engage à rien, une sorte de jeu bienveillant. Et l'on pense au banquet !

Paris... et l'homme

Brusquement, en dehors des frontières, on sent que les hommes rentrent dans leurs fonctions. Le garçon du wagon-restaurant, impeccablement habillé, sert impeccablement. Le ministre, s'il inaugure, touche des points qui accrochent les hommes. Ses mots portent au cœur et la pesante armure de la police couvre l'érection de la moindre statue à cause du feu souterrain. Le jeu engage quelque chose.

Oui, mais en France, cette douceur de vivre, cette sensation de parenté universelle. Ce chauffeur de taxi qui, par l'effet même de sa familiarité, vous accepte dans son intimité ; cette obligeance des garçons des cafés de la rue Royale, qui connaissent la moitié de Paris et tous ses secrets, qui s'acquittent pour vous des téléphones les plus intimes et, s'il en est besoin, prêtent cent francs, qui lorsque éclatent les premiers bourgeons se retournent vers leurs vieux clients pour qu'ils se réjouissent de la bonne nouvelle et leur annoncent :

— Cette fois-ci c'est le printemps !...

Tout est contradictoire. Le tragique c'est de faire un choix ou de découvrir vers quoi va la vie. J'y songe en écoutant l'Allemand d'en face qui me parle : « La France et l'Allemagne unies, dit-il, seraient maîtresses du monde. Pourquoi les Français craignent-ils Hitler qui est une barrière contre la Russie ? Il n'a fait que rendre au peuple d'ici ses qualités de peuple libre. Il est de ceux qui bâtissent et laissent dans les villes des avenues rectilignes qui portent leur nom. Il représente l'ordre. »

Mais à la table d'à-côté, des Espagnols qui se rendent comme moi en Russie déjà s'enthousiasment. Je les entends qui partent de

Staline. Et du plan quinquennal. Et de tout ce qui là-bas s'épanouit. Que le paysage a donc changé ! La frontière de France une fois franchie, on ne s'intéresse plus guère au printemps, mais on se préoccupe peut-être plus de la destinée de l'homme.

Copyright by Saint-Exupéry and Paris-soir.

U.R.S.S. 1935

MOSCOU ! MAIS OÙ EST DONC LA RÉVOLUTION ?

VOICI UN PORTEUR, DES TAXIS, DES CAMIONS, DES TRAMS, UNE
MARCHANDE DE GLACE AMBULANTE ET DANS LE CIEL 71
AVIONS QUI S'ENTRAÎNENT...
UNE CAPITALE COMME TOUTES LES CAPITALES

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPÉRY)

Paris-soir, 16 mai 1935

Moscou, 15 mai *(par téléphone)*

A une demi-heure de la frontière russe, notre rapide a ralenti. Son élan meurt comme de lui-même. J'ai bouclé mes valises puisque l'on change de convoi, et je rêve, le front appuyé à la fenêtre du couloir. Je n'aurai connu de la Pologne que cet air mêlé de sable et les sapins noirs. J'emporterai le souvenir d'un rivage un peu amer.

Plus l'on remonte vers le Nord, plus la lumière colore. Sous les tropiques, elle est claire, mais ne peint pas. Il y a la lumière et sous la lumière les objets noirs. Le ciel lui-même est noir. Ici, déjà les objets s'animent et luisent. Il s'allume ce soir dans les sapins une fête silencieuse et glacée, car cet arbre triste est celui qui prend le mieux la lumière, de même qu'il est celui où les incendies vont comme le vent. Je me souviens de mes forêts des Landes qui ne brûlaient pas, mais qui s'envolaient.

Et le train s'échoue doucement le long d'un quai...

Niegoreloy. Voici la Russie

Ici, l'on aborde la Russie : Niegoreloy.

Quelle prévention m'a donc fait chercher des signes de délabrement ? Cette salle de douane eût pu servir de salle des fêtes. Vaste, aérée, dorée. Le buffet de la gare est plus inattendu encore. Un orchestre tzigane joue en sourdine parmi les plantes vertes, pour des dîneurs qui dînent par petites tables. Je rajuste mal la réalité à mon attente et je deviens méfiant. Ceci est bâti pour les étrangers. Oui, peut-être. Mais la douane de Bellegarde aussi, et la douane de Bellegarde ressemble à la cour du Dépôt.

Oui, je veux bien imaginer que l'on me trompe, mais comme pour l'instant je ne suis pas un juge, mais un simple étranger dont on visite les bagages, je ne puis regretter qu'ils soient visités proprement.

Mon voisin, pourtant, montre quelque hargne.

— Vous êtes chez vous, c'est exact, je ne puis vous empêcher de salir mon linge...

Le douanier le regarde, puis il reprend sa fouille avec indifférence. Avec une telle indifférence qu'il n'aggrave même pas l'examen. Il néglige de montrer son pouvoir. Et c'est pourquoi je le sens soudain épaulé par 160 millions d'hommes. Par l'épaisseur-de la Russie, je le sens fort. Et mon voisin se perd dans cette indifférence. Sa colère s'use vite comme celle d'une armée reçue par le silence et par la neige. Et il se tait.

Moscou sans la révolution

Maintenant, installé dans le train de Moscou, j'essaye de lire le paysage dans la nuit. Voici donc le pays dont on ne peut parler sans soulever les passions. Et dont, à cause de ces passions mêmes et bien que l'U.R.S.S. soit si proche de nous, on ne sait rien. On connaît mieux la Chine, on sait mieux de quel point de vue juger la Chine. On ne se contredit guère sur la Chine. Mais si l'on veut juger l'U.R.S.S., on passe, selon le point de vue, de l'admiration à l'hostilité. Selon que l'on place au premier rang la création de l'homme ou le respect de l'individu.

Et cependant aucun problème ne m'a encore été posé. Et ce pays, c'est un douanier aimable qui me l'a ouvert. C'est un orchestre de tziganes. Et c'est, dans le wagon restaurant, le plus stylé, le plus authentique des maîtres d'hôtel.

C'est le matin et la fièvre légère de l'arrivée règne déjà dans le wagon. La terre qui s'écoule se charge déjà de maisons. Et ces maisons se multiplient et se resserrent. Un système de routes s'organise et se centre. Quelque chose se noue dans le paysage. C'est Moscou, installé au cœur de ses éclaboussures.

Le train vire et la ville nous est présentée d'un seul coup, tout entière, comme un bloc. Et je compte au-dessus de Moscou 71 avions qui s'entraînent.

Et ainsi la première image que je reçois est celle d'une énorme ruche en pleine vitalité, sous l'essaim des abeilles.

Georges Kessel est à la gare. Il appelle un porteur et ce monde continue à se déshabiller de ses fantômes. Ce porteur est semblable à tous les porteurs. Il installe mes valises dans un taxi et je regarde autour de moi avant de monter. Je ne vois rien qu'une place large où des camions sonores roulent sur un beau macadam. Je vois des trams en chapelet, comme, à Marseille, et j'aperçois, inattendue et provinciale, une marchande de glaces ambulante qu'entourent des soldats et des enfants.

Ainsi je découvre peu à peu combien j'ai été naïf d'avoir cru à des contes. J'ai suivi une fausse piste. J'ai attendu des signes mystérieux qui ne pouvaient m'être donnés. Et j'ai cherché comme un enfant les traces d'une révolution dans l'attitude d'un portier et dans l'ordonnance d'une vitrine. En deux heures de promenade on liquide ces illusions-là. Ce n'est point ici qu'il faut chercher. Dans le domaine de la vie courante je ne m'étonnerai plus de rien. Ni de ces jeunes filles qui nous répondront : « Il n'est pas convenable qu'une jeune fille de Moscou se rende seule dans un bar » ou encore : « A Moscou, on baise la main mais on ne le fait pas bien dans tous les milieux ». Je ne m'étonnerai pas non plus lorsque des amis russes décommanderont un déjeuner parce que leur cuisinière leur a demandé l'autorisation de rendre visite à sa mère souffrante. Je découvre à mes propres erreurs combien l'on a cherché à défigurer l'expérience russe. C'est ailleurs qu'il faut chercher l'U.R.S.S. C'est ailleurs que l'on découvre combien profondément ce sol a été labouré et retourné par la Révolution. Quoique ce soit toujours le paveur qui pave les rues et le directeur de l'usine qui commande l'usine, et non le soutier.

Et s'il me faut encore attendre un jour ou deux pour découvrir Moscou, je ne puis pas m'en étonner. Moscou ne pouvait pas se révéler sur le quai de la gare. Une ville ne délègue pas d'ambassadeur aux voyageurs. Seuls les présidents de la République trouvent une petite Alsacienne, toute prête, toute déguisée, sur le quai d'arrivée. Et les présidents de la République embrassent la petite Alsacienne et découvrent l'âme de la ville. Et ils ne manquent pas de s'en réjouir dans un discours inattendu, en pressant la petite fille contre leur cœur.

(Copyright by Antoine de Saint-Exupéry and Paris-soir 1935).

U.R.S.S. 1935

**CRIMES ET CHÂTIMENTS DEVANT
LA JUSTICE SOVIÉTIQUE**

UN PRINCIPE : RALLIER LE COUPABLE À LA COMMUNAUTÉ
MAIS S'IL S'AGIT D'ENRAYER UNE ÉPIDÉMIE,
ON FAIT DES EXEMPLES ET ON FUSILLE

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPÉRY)

Paris-soir, 19 mai 1935

Moscou, 18 mai (par téléphone)

Il me semblait bien, dans le cabinet de ce Juge, que le Juge abordait un point de vue essentiel. Il l'éclaira en reprenant un mot que je venais de prononcer :

— Il ne s'agit pas de punir, dit-il, mais de corriger.

Il parlait d'une voix si douce que je m'inclinai pour l'entendre, et pétrissait de ses mains avec précaution une glaise invisible. Regardant loin à travers moi, il me répéta :

— Il faut corriger.

Voilà, pensais-je, un homme qui ignore la colère. Il ne rend pas à ses semblables l'hommage de considérer qu'ils existent.

Ils constituent pour lui une belle pâte à modeler et ce Juge n'est pas plus sensible à la tendresse qu'à la colère. On peut prévoir l'œuvre à travers la glaise et éprouver pour elle un grand amour, mais la tendresse ne peut naître que du respect des individualités. La tendresse fait son nid dans les petites choses, dans les ridicules du visage, dans les manies particulières. Si l'on perd un ami, c'est peut-être ses défauts que l'on pleure.

Ce Juge, ne se permet pas de juger. Il est semblable au médecin que rien ne scandalise. Il soigne s'il peut, mais comme il sert avant tout le social, s'il ne peut pas soigner il fusille. Et le bégaiement du condamné ou la moue de ses lèvres, ou le rhumatisme qui le fait si humblement proche de nous, n'achète point sa grâce.

Et je devine déjà qu'il y a là un grand irrespect pour l'individu mais un grand respect pour l'homme, pour celui qui se perpétue à travers les individus et dont il s'agit de bâtir la grandeur.

Trois sortes d'hommes

Coupable, pensais-je, ne signifie plus rien ci.

Je comprends maintenant pourquoi le code russe, s'il fait une grande part à la peine de mort, ne conçoit point de châtement dont la durée dépasse dix années, et autorise toutes réductions de cette peine. Le dissident, s'il doit se rallier, se ralliera avant dix ans. A quoi bon prolonger alors un châtement qui n'a plus d'objet ? Le chef arabe, s'il change de loi, est traité « en égal ». C'est le concept lui-même de châtement qui, en U.R.S.S., n'a plus de sens.

On dit chez nous d'un condamné qu'il paie sa dette. Et chaque année d'expiation solde un compte invisible. Ce compte peut même être insolvable. On refuse le droit à ce condamné de redevenir homme. Et le bagnard de cinquante ans paie encore pour le garçon de vingt ans qui a tué un jour de colère.

La terrible loi de l'exemple

Mon Juge poursuit dans une sorte de rêverie :

— S'il s'agit d'effrayer, si tes crimes de droit commun se multiplient, s'il s'agit d'enrayer une épidémie, alors nous châtions plus fort. Quand une armée se désagrège, on fait des exemples et l'on fusille. Celui qui eût été condamné quinze jours plus tôt à trois ans de travaux forcés, paie de sa vie le maigre butin d'un cambriolage. Mais nous avons bloqué l'épidémie et nous avons sauvé des hommes. Ce qui nous paraît immoral, ce n'est point de sévir avec brutalité en cas de péril social, mais c'est, si nous avons fait un prisonnier, de l'emprisonner dans un mot. C'est d'agir comme si l'assassin était assassin dans son essence et pour la vie, comme un nègre est nègre. L'assassin n'est qu'un homme assassiné.

Les mains du Juge modèlent toujours sa pâte invisible :

— Corriger, corriger, dit-il, nous avons obtenu de grandes réussites.

Et je vais essayer de transposer son point de vue. J'imagine un gangster ou un souteneur et leur milieu, avec ses lois, sa morale, ses dévouements, ses cruautés. J'admets qu'un homme formé à une telle école ne puisse se changer en berger. Il lui manquera l'aventure, l'embuscade et la nuit. Il lui manquera l'exercice même de ses facultés que son existence a pu développer en lui. La décision, le courage, peut-être l'esprit de domination. Il se sentira diminué malgré tous les discours sur les avantages de la vertu. La vie marque. Les filles elles-mêmes restent marquées par leur métier et ne se laissent guère convertir, car elles ont peu à souffrir de l'attente énervante et amère, du goût triste et glacé de l'aube, de la peur même et du croissant si amical de cinq heures du matin, l'heure où l'on fait la paix avec les agents, avec la ville rebelle, où le réseau tout entier des menaces de la nuit se dénoue. Qui dira le goût de la misère ? La paix ne tentera ni les uns ni les autres, puisqu'ils ont été formés par la guerre. La paix de la conscience non plus. Mais voici ici le miracle. Ces voleurs, ces souteneurs, ces assassins, on les retire du bagne comme d'un réservoir et on les expédie, sous l'autorité de quelques fusils, creuser le canal qui joindra la mer Blanche à la mer Baltique. Là ils retrouvent l'aventure, et quelle aventure !

Face aux terres encore inentamées

Les voilà chargés de tracer, laboureurs géants, d'une mer à l'autre un sillon profond comme un ravin, un sillon à l'échelle des navires. D'opposer aux terrains qui s'éboulent des échafaudages de cathédrale et de soulever contre les flancs de la coupure des forêts entières de madriers qui craquent comme des pailles sous les expansions souterraines. La nuit venue ils rejoignent le campement sous la ligne de mire des carabines. Et l'épaisseur de la fatigue répand un silence de mort sur ce peuple qui campe à la proue de son œuvre, face aux terres encore inentamées. Et peu à peu ils se sentent pris par le jeu. Ils vivent entre eux en équipes et dirigés par leurs ingénieurs, leurs contremaîtres, car dans un bagne on trouve tout. Gouvernés par ceux-là mêmes d'entre eux qui savaient le mieux imposer leur domination naturelle.

— Les fondements de la justice, je vous les accorde, monsieur le Juge. Mais la conquête perpétuelle, la surveillance, le passeport intérieur, l'asservissement au collectif, voilà qui nous paraît intolérable, monsieur le Juge.

Et cependant déjà je crois aussi comprendre. Ils ont ici fondé une société et maintenant ils exigent que les hommes non seulement respectent ses lois mais qu'ils l'habitent. Ils exigent que les hommes s'organisent en corps social non seulement en apparence mais dans leur cœur. Alors seulement se relâcheront les disciplines. Voici une belle histoire que m'a racontée un ami. Elle éclairera un peu le problème.

Ayant manqué son train, il s'était installé pour l'après-midi dans la salle d'attente de quelque lointaine petite ville. Il y remarqua des paquets de hardes et cent objets inattendus comme des samovars, et les crut propriété de voyageurs. Mais quand la nuit tomba, il vit rentrer dans la salle d'attente, un à un, les propriétaires de ces hardes. Ils revenaient à petits pas tranquilles de leurs occupations familières. Ils avaient fait leurs achats en passant devant les boutiques et se préoccupaient déjà de cuire leurs légumes. L'atmosphère était l'atmosphère confiante d'une vieille pension de famille. On chantait, on mouchait les enfants. Mon ami s'informa auprès du chef de gare.

— Que font-ils ici ?

— Ils attendent, lui répondit le chef de gare.

— Ils attendent quoi ?

— L'autorisation de partir.

— De partir pour où ?

— De partir, de prendre le train.

Le chef de gare n'était pas surpris, ils voulaient simplement partir. Pour n'importe où. Pour accomplir leur destinée. Pour découvrir de nouvelles étoiles, celles d'ici leur semblaient usées. Mon ami admira d'abord leur patience : deux heures de salle d'attente lui semblaient déjà intolérables, trois jours l'eussent rendu fou. Mais dans la salle on chantait doucement et l'on se penchait en paix sur le samovar, alors il revint au chef de gare et s'informa :

— Et depuis quand attendent-ils ?

Le chef de gare souleva sa casquette, se gratta le front et livra le fruit de ses calculs :

— Ça doit faire cinq ou six ans.

Les Russes pèlerins éternels

Car une partie du peuple russe a une âme de nomade. Il ne tient guère à ses demeures, il est hanté par ce vieux désir asiatique de se mettre en marche, en caravane, sous les étoiles. Ces gens-là sont toujours partis à la recherche de quelque chose. De Dieu, de la vérité, de l'avenir. Et les maisons des hommes les attachent trop fortement au sol, ils s'en délivrent plus volontiers qu'ailleurs.

Comment concevoir ce détachement lorsqu'on vient de France où la petite maison qui file dans un coin de campagne sa fumée douce comme une laine devient un pôle si impérieux. Où l'huissier qui expulse s'attaque à la chair même et arrache mille liens tendres dans l'invisible. On n'imagine point en France les populations du Nord campées dans les gares et ivres de l'appel de la Provence. Ceux du Nord aiment leur brume familière. Mais ici...

Ici ils aiment le vaste monde. Ils habitent peut-être d'abord leur songe. Il faut leur apprendre la terre. Il faut leur apprendre le concret. Et le régime lutte contre ces pèlerins éternels. Contre l'appel intérieur de ceux qui ont aperçu une étoile. Il faut les empêcher de se mettre en marche vers le Nord, vers le Sud, au hasard de marées invisibles. Il faut les empêcher de se remettre en marche, la Révolution une fois achevée, vers quelque autre nouveau régime social. N'est-ce pas le pays où les étoiles allument des incendies.

Alors on bâtit des maisons pour tenter les caravaniers. On ne loue pas les appartements mais on les vend. On institue le passeport intérieur. Et ceux qui lèvent trop les yeux vers les dangereux signes du ciel, on les expédie en Sibérie, où les hivers de soixante degrés de froid passent comme des laminoirs.

Et l'on crée ainsi peut-être un homme nouveau, stable, amoureux de son usine et de son groupe humain, comme sait l'être de son jardin un jardinier de France.

Copyright by Antoine de Saint-Exupéry and Paris-soir 1935).

U.R.S.S. 1935

**LA CATASTROPHE DU « MAXIME-GORKI »
TAMPONNÉ EN PLEIN VOL PAR UN AVION DE CHASSE,
EST POUR L'U.R.S.S. UN DEUIL NATIONAL
CINQUANTE ET UN TUÉS**

LE RÉCIT DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL, LE CÉLÈBRE PILOTE,
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY QUI FUT LE PREMIER - ET LE
DERNIER – ÉTRANGER AUTORISÉ À VOLER À BORD DE L'AVION
GÉANT, LA VEILLE MÊME DE L'EFFROYABLE ACCIDENT

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPÉRY)

Paris-soir, 20 mai 1935

Moscou, 19 mai (par téléphone)



*Lors de la dernière visite des journalistes français à Moscou, l'avion géant
« Maxime-Gorki » fut présenté sur l'aérodrome de Moscou.*

Le Maxime-Gorki, le plus grand avion du monde, s'est effondré. Il se préparait à atterrir devant la ligne de descente quand un avion de chasse l'emboutit à plus de 400 kilomètres à l'heure.

Les uns disent que celui-ci percuta l'aile et les autres le moteur central et tous l'ont vu s'abattre, foudroyé. Puis, ailes, moteurs et fuselage se divisèrent dans un épanouissement noir avec une sorte de lenteur. La vitesse de chute, elle-même, parut mesurée.

Les spectateurs eurent l'impression d'assister à une glissade vertigineuse ou au naufrage presque solennel d'un navire torpillé.

L'appareil pesant 42 tonnes s'abattit sur une maison de bois qui fut écrasée et incendiée et dont les occupants périrent.

Onze hommes d'équipage dont le grand pilote Jouroff et trente-cinq passagers périrent aussi.

Cette catastrophe aérienne fait quarante-huit victimes. Le *Maxime-Gorki*, orgueil de la flotte aérienne russe, avec 63 mètres d'envergure, 32 mètres de long. Ses huit moteurs, dont 6 placés dans l'épaisseur des ailes, avaient une puissance de 7.000 chevaux. La vitesse de croisière était de 260 kilomètres.

Il transportait dans le ciel un gigantesque haut-parleur et sa voix, descendue des nuages pour ceux qui l'écoutaient du sol couvrait le grondement de ses huit moteurs.

La veille même de l'accident, j'ai volé à bord du *Maxime-Gorki*. C'était le premier étranger admis à cet honneur. C'était le dernier. On m'avait fait attendre l'autorisation nécessaire bien longtemps et l'après-midi, quand je n'espérais déjà plus, elle me parvint. Je m'installai dans le salon situé à l'extrême avant de l'appareil et j'assistai de là au décollage. La machine s'ébranla puissamment et je sentis ce monument prendre vite dans l'air son assise de 42 tonnes et je fus surpris de l'aisance du décollage.

Promenade travers l'avion géant

Tandis que nous virions de bord dans la direction de Moscou, je fus me promener. Je puis parier de promenade puisque je visitai en vol onze compartiments principaux dont la liaison était assurée par un réseau de téléphones automatiques ; un système de tubes pneumatiques doublait encore le téléphone pour assurer la transmission des ordres écrits. Les dimensions de l'appareil paraissaient d'autant plus géantes que les cabines étaient distribuées non seulement le long du fuselage mais aussi dans l'épaisseur des ailes. Je m'aventurai donc dans le couloir

central de l'aile gauche et j'ouvris une à une les portes qui donnaient sur lui. C'étaient soit des cabines, soit de véritables chambres des machines où chaque moteur était logé séparément. Un ingénieur me rejoignit et me fit visiter la centrale électrique. Outre la T.S.F., le haut-parleur et les dispositifs de démarrage, elle alimentait en courant les 80 sources de lumière de l'avion d'une puissance totale de 12.000 watts.

Après un quart d'heure de visite dans cette machine où j'étais aussi enfoncé que dans le ventre d'un torpilleur, je n'avais pas revu la lumière du jour, je baignais dans l'interminable et pesante vibration des moteurs. Je croisais des téléphonistes, j'apercevais des lits dans les cabines, je rencontrais des mécaniciens en treillis bleu.

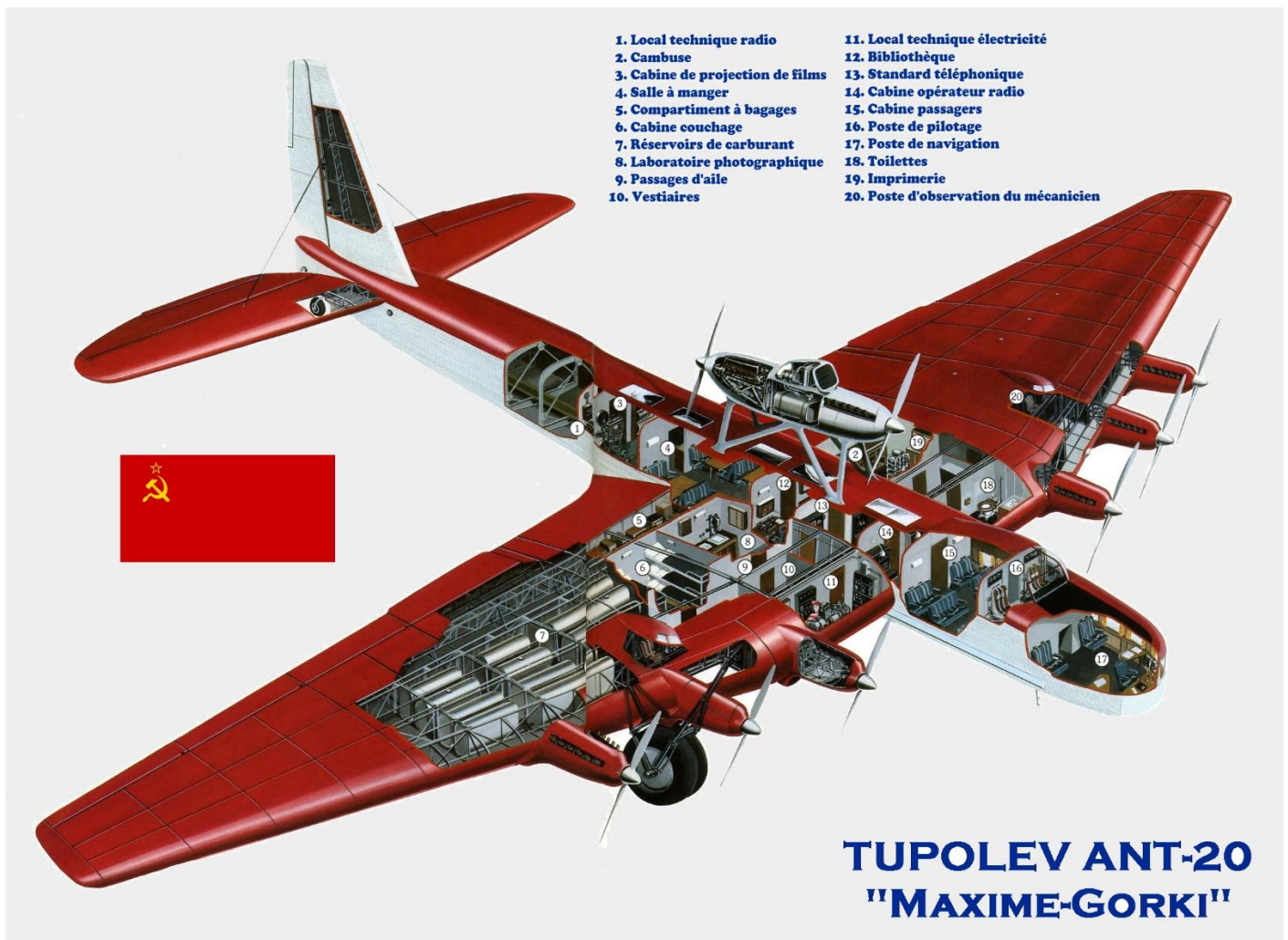
Ma surprise fut complète lorsque je découvris, bien isolée dans son bureau, une jeune dactylographe qui travaillait.

Du balcon d'un « hôtel de luxe »

Je revins à la lumière. Moscou tournait lentement sous l'avion. Le commandant du bord, installé dans un coin du salon, téléphonait je ne sais quels ordres à ses pilotes. Le poste radio lui transmettait des messages par tubes pneumatiques, et cela donnait une impression de société complexe, de vie organisée que je n'avais jamais vécue en vol.

Je m'enfonçai alors dans mon fauteuil et fermai les yeux. Je recevais à travers le dossier le massage des huit moteurs. Je sentis ruisseler en moi, des pieds à la tête, cette vie ardente. Je revoyais cette centrale électrique débiter la lumière et je me souvenais des chambres-moteurs brûlantes comme des chambres de chauffe. Je rouvris les yeux.

Une grande baie du salon versait une clarté bleue et, j'assistais comme du balcon d'un hôtel luxueux, à la lointaine vue de la terre. Cette unité de l'avion moyen où le poste de pilotage, les instruments de bord et la cabine des passagers ne forment qu'un, était ici déjà rompue. On y passait du domaine de l'appareil à celui du loisir, du rêve.



Un deuil national

Le lendemain, le *Maxime-Gorki* n'existait plus. Et sa perte semble considérée ici comme une sorte de deuil national. Outre la mort du pilote Jourov et des dix membres de l'équipage, les meilleurs parmi les meilleurs, outre celle des trente-cinq passagers, tous ouvriers de la fabrique Tfagi, et qui avaient été sélectionnés pour participer à ce vol en récompense de leur travail, l'U.R.S.S. perd la meilleure preuve -qu'elle possédât de la vitalité de sa jeune industrie.

Mais quelque chose semble apaiser un peu les professionnels auxquels j'ai parlé.

Et c'est une fatalité absurde qui seule a foudroyé le géant. Le drame n'est dû ni aux erreurs des ingénieurs dans leurs calculs, ni à l'inexpérience des ouvriers dans leur travail, ni à quelque

faute de l'équipage. Au carrefour sanglant de sa route paisible, le *Maxime-Gorki* a été frappé pour s'être trouvé dans la trajectoire, tendue comme une trajectoire de tir, d'un avion de chasse aveugle.

Le mépris des règlements est la cause de la catastrophe

(De notre correspondant particulier)

Moscou, 19 Mai.

Le *Maxime-Gorki* n'est plus. Le grand aérodrome central de Moscou a été, hier, le théâtre d'une catastrophe aérienne comme rarement il avait été donné d'en déplorer.

Cinquante et un morts, tel est le bilan de cette tragédie épouvantable qui met en deuil le monde des ailes et une nation entière. L'appareil, gloire de l'aviation soviétique, ne s'est pas abattu vaincu par les éléments ou victime d'un incident de machine Seul la fatalité stupide, l'imprudence inexplicable d'un pilote conduisant un petit avion de chasse a suffi à anéantir le géant dans sa course régulière et entraîner dans une mort atroce cinquante et un malheureux

Un peu après midi

Il était un peu plus de midi. Onze hommes d'équipage avaient pris place à bord. Le *Maxime-Gorki* devait emporter en outre dans ses flancs trente-sept passagers dont huit femmes et six enfants. La plupart des passagers appartenaient au personnel de l'Institut Aérodynamique de l'U.R.S.S. Il s'agissait aussi bien d'un voyage d'étude que d'agrément que le gouvernement avait décidé d'offrir à ce groupe de techniciens et d'ingénieurs. L'appareil devait effectuer le trajet Moscou-Leningrad et retour.

Bientôt, d'ailleurs, l'avion gigantesque décollait sans mal. Le poste de pilotage était occupé par Jourov et Mikhew, deux aviateurs particulièrement expérimentés.

Avant de piquer vers le nord, l'appareil évolua au-dessus de plusieurs quartiers de Moscou, traçant dans le ciel de larges courbes, enfin, alors que le *Maxime-Gorki* allait prendre la direction de Leningrad et effectuait un dernier virage au-dessus de l'aérodrome, tenant de la sorte, à saluer encore les autorités

de l'aéroport tandis que les foule des curieux applaudissait le géant des airs qui déversait par tous ses haut-parleurs la musique de son orchestre, surgit un avion de chasse piloté par un aviateur nommé Blaguine.

Au mépris des règlements

Des ordres très sévères avaient été données, et il était expressément défendu de voler dans les parages du *Maxime-Gorki* et de l'approcher de plus de sept cent mètres. Or, Blaguine, faisant peu de cas de ces prudentes recommandations, non seulement ne respecta pas le règlement, mais se mit en devoir d'exécuter diverses prouesses dans le rayon d'action du gros avion.

Au grand émoi des personnes restées à terre, on vit Blaguine décrire un premier looping, puis en tenter un second.

Il était alors sur la route du *Maxime-Gorki*. En dehors même du remous d'air que provoquait une telle imprudence, une seconde d'inattention risquait d'être fatale.

Le sort voulut précisément qu'au moment où Blaguine essayait de reprendre de la hauteur, son hélice vint heurter une des ailes du gros avion.

Le choc fut des plus violents. Une seconde, le petit appareil, un appareil de chasse qui peut atteindre 450 kilomètres à 1 heure, resta comme fiché après l'aile énorme du géant.

La catastrophe

On devina nettement que Jourov tentait de redresser son appareil qui piquait déjà vers le sol, mais tout effort était vain. L'aile se détacha, par l'ouverture béante, vingt corps s'échappèrent qui allèrent s'écraser au loin dans les champs.

Une seconde encore, et le *Maxime-Gorki* se coupa en trois morceaux : les deux ailes et la carlingue. Peu avant que ces débris n'atteignent le sol, des explosions retentirent et des flammes jaillirent des huit moteurs.

Maintenant, sur des centaines de mètres, le sol est jonché de ferrailles qui se consomment, de foyers qui achèvent de carboniser quarante-huit corps.

C'est en vain que sapeurs-pompiers, infirmiers, médecins, secours de toutes sortes accourent sur les lieux de la

catastrophe. Il sera à peine possible d'identifier six corps dans cet amas épouvantable.

Une des ailes était tombée sur une petite maison du village Sokol, faubourg de Moscou, et avait communiqué le feu à la maisonnette. Les deux habitants de la ferme, qui prenaient le thé, devaient périr eux aussi, portant à cinquante le nombre des victimes. La dernière victime devait être le pilote Blaguine, qui n'a pas tardé à succomber à ses nombreuses blessures.

On devine l'émoi qui gagna la population de la capitale de l'U.R.S.S. à l'annonce de cette catastrophe.

Un an, jour pour jour

Voici un an jour pour jour que le *Maxime-Gorki* effectuait son premier vol. L'immense oiseau, qui mesurait soixante-trois mètres d'envergure et trente-deux mètres de long, pesait quarante-deux tonnes et était muni de huit moteurs l'une puissance totale de 6.400 CV lui assurant une vitesse moyenne de croisière de 240 kilomètres.

L'idée du *Maxime-Gorki* avait été lancée en décembre 1932 par le journaliste soviétique Mikael Kaltsov et le professeur Tupolev avait dessiné les plans de ce monstre de l'air qui ne coûta pas moins de huit millions de roubles.

Tout avait été conçu pour que régnât sur l'appareil le maximum de sécurité et de confort. Les aménagements intérieurs étaient uniques en leur genre, et si l'avion possédait tout l'appareillage nécessaire pour se guider seul, voyager la nuit et ne point craindre ni le brouillard ni les nuages, les soixante-dix passagers qui pouvaient monter à bord trouvaient à leur disposition outre des cabines luxueuses, un salon, un petit cinéma, une imprimerie miniature, un orchestre, etc.

Les condoléances

Dès l'annonce de la catastrophe, des condoléances ont été envoyées au gouvernement soviétique. M. Alphand, ambassadeur de France à Moscou a transmis aussitôt les condoléances de notre gouvernement.

Un télégramme de M. Herriot

Lyon, 19 Mai.

Dès qu'il apprit la catastrophe du *Maxime-Gorki*, M. Herriot, maire de Lyon, ministre d'Etat, a adressé le télégramme suivant à M. Molotov, président du conseil des commissaires du peuples à Moscou :

« J'apprends à l'instant l'accident qui vous met dans le deuil. J'avais vu construire le *Maxime-Gorki*. Cette circonstance, jointe à mon amitié pour vous vous fera comprendre l'émotion avec laquelle-je vous envoie mes condoléances, convaincu d'ailleurs que le peuple soviétique trouvera dans son courage la force suffisante pour dominer sa douleur. » Signé : Edouard Herriot.

Un télégramme du ministre de l'Air français

« Général Denain, ministre de l'Air, à directeur Aéronautique civile, Moscou. L'aviation apprend avec une douloureuse émotion l'accident du *Maxime-Gorki*. Je vous exprime en mon nom et de la part de tous les aviateurs français, mes sentiments de condoléances les plus attristés à l'occasion du deuil cruel qui vous frappe. » Signé : Général Denain.

Copyright by Antoine de Saint-Exupéry and Paris-soir 1935).

Constructeur	 Tupolev
Rôle	Avion de propagande
Moteurs	8 x Mikouline AM-34
Puissance unitaire	900 ch
Envergure	63 m
Longueur	33 m
Hauteur	12,80 m
Surface alaire	486 m ²
Masse à vide	28 500 kg
Masse maximale	42 000 kg
Vitesse maximale	220 km/h
Plafond	4 500 m
Rayon d'action	1 200 km

U.R.S.S. 1935

UNE ÉTRANGE SOIRÉE AVEC « MADEMOISELLE XAVIER » ET DIX PETITES VIEILLES UN PEU IVRES QUI PLEURAIENT LEURS VINGT ANS.

LA RÉVOLUTION ÉCRASAIT LES FORTS ET DISPERSAIT LES
FAIBLES ; MAIS ELLE NE TOUCHA PAS AUX
TROIS CENTS GOUVERNANTES FRANÇAISES DE MOSCOU

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPÉRY)

Paris-soir, 22 mai 1935

Moscou, 21 mai *(par téléphone)*

Je vérifie le numéro 30 et je m'arrête face à cette grande et triste maison. J'aperçois derrière le porche une succession de cours et de bâtisses. L'entrée de la Salpêtrière n'est pas moins triste. Il s'agit, en fait, d'une termitière qui fait partie du Moscou qui meurt. On l'abattra un jour et l'on élèvera sur ses fondements de hautes maisons blanches.

Mais Moscou, en quelques années, a gagné près de trois millions d'habitants. Ils se sont entassés, faute de mieux, dans des immeubles dont les appartements ont été divisés et ils y attendent l'achèvement des immeubles neufs où ils logeront.

Le mécanisme est simple. Le groupe des professeurs d'histoire, par exemple, ou le groupe des ébénistes fonde sa coopérative. Le gouvernement avance l'argent qui sera remboursé par mensualités. La coopérative passe commande de son immeuble aux entreprises de constructions d'Etat. Chacun déjà a retenu son appartement, choisi ses peintures, discuté les détails d'aménagements. Et chacun, désormais, prend patience dans la triste maison meublée, dans cette antichambre de la vie, parce qu'elle n'est que provisoire.

L'immeuble neuf émerge déjà de la terre.

Et ils attendent comme ont si souvent attendu dans les baraques des pays neufs, les bâtisseurs.

DANS LA FOURMILIÈRE

Je connaissais déjà les appartements d'aujourd'hui où la vie intime reprend ses couleurs. Mais je désirais juger par moi-même les vestiges, nombreux encore, des jours sombres. C'est pourquoi je glissais comme une ombre de long en large, en face du numéro 30. Je croyais encore vaguement à ces gardiens qui suivent pas à pas les étrangers. Je craignais de les voir se dresser entre moi et le cœur des secrets de l'U. R. S. S. Mais je franchis le porche sans recevoir d'avertissement mystérieux. Ma promenade n'intéressait personne. Quand je fus dans la fourmilière, j'abordai le premier venu pour connaître où logeait un personnage dont j'avais soigneusement noté le nom et que je désirais surprendre malgré qu'il ignorât jusqu'à mon existence.

— Où loge Mademoiselle Xavier ?

Le premier venu était une large commère qui se prit aussitôt pour moi de sympathie. Un flot de paroles s'ensuivit auquel je n'entendis rien. Je ne sais pas le russe.

Elle répondit à ma timide remarque par une foule d'explications supplémentaires. Je n'osais blesser par ma fuite une aussi aimable personne, mais je lui signifiai, en touchant du doigt mon oreille, que je ne comprenais pas. Alors, elle me crut sourd et reprit ses explications en les criant deux fois plus fort.

J'en fus réduit à miser sur la chance, à emprunter le premier escalier venu et à sonner à la première porte. On m'introduisit dans l'appartement. L'homme qui m'avait reçu m'interrogea en russe. Je lui répondis en français. Il m'examina longuement puis fit demi-tour, et disparut. Je restai seul. J'apercevais, autour de moi, mille objets : un portemanteau chargé de manteaux et de casquettes, une paire de souliers en haut d'un placard et une théière sur une valise. J'entendis les cris d'un enfant, puis des rires, puis un gramophone, puis quelques portes qui se refermaient ou s'ouvraient dans le ventre de la maison. Et j'étais toujours seul comme un cambrioleur dans un appartement où je ne connaissais personne. Enfin, l'homme réapparut. Il était flanqué d'une ménagère en tablier et qui s'y essuyait les mains où avait neigé le savon. Elle m'interrogea en anglais, je répondis en français. Ils parurent tristes l'un et l'autre et disparurent de nouveau sur le palier. J'entendis la rumeur d'un conciliabule qui grossissait.

De temps en temps, la porte s'entrouvrait et des inconnus me dévisageaient d'un air perplexe. Une décision fut sans doute prise et anima toute la maison. J'entendis des appels, une galopade, et la porte enfin s'ouvrit toute grande. Un troisième personnage fit son entrée et le chœur, massé en arrière, fondait visiblement de grandes espérances sur ce personnage. Il s'avança, se présenta et me parla danois. Nous étions tous découragés.

Mais au sein du découragement général, je songeais surtout à tous les efforts que j'avais tentés pour m'introduire inaperçu. La foule des locataires et moi, nous nous considérions avec mélancolie, quand on me ramena comme spécialiste d'un quatrième langage, Mademoiselle Xavier elle-même. C'était une vieille fée carabosse, maigre, voûtée, ridée, l'œil brillant et qui, tout en ne comprenant rien à ma visite, me pria de la suivre chez elle.

Et tous ces braves gens, épanouis de m'avoir sauvé, se dispersèrent.

Je suis maintenant chez Mademoiselle Xavier et je me sens un peu ému. Elles sont ainsi trois cents Françaises de 60 à 70 ans, perdues comme des souris grises dans une ville de quatre millions d'habitants. Anciennes institutrices ou gouvernantes, des jeunes filles de l'ancien régime, elles ont subi la Révolution. Temps étranges. L'ancien monde croulait sur elles comme un temple, la Révolution écrasait les forts et dispersait les faibles aux quatre coins du monde comme les jouets d'un orage, mais elle ne toucha pas aux trois cents gouvernantes françaises. Elles étaient tellement menues, tellement réservées, tellement correctes ! Dans le sillage de leurs belles élèves, elles avaient appris si longtemps à se faire invisibles ! Elles leur enseignaient les douceurs de la langue française, et ces belles élèves aussitôt prenaient au piège des mots les plus doux les beaux fiancés de la garde. Les vieilles gouvernantes ne s'expliquaient pas quel pouvoir secret cachaient le style et l'orthographe, n'en ayant elles-mêmes jamais usé pour l'amour. Elles enseignaient aussi le maintien, la musique et la danse ; ces secrets qui ne favorisaient chez elles que la correction la plus guindée devenaient chez ces jeunes filles quelque chose de vivant et de léger. Et les vieilles gouvernantes vieillissaient, vêtues de noir, sévères et discrètes, présentes mais invisibles, comme la vertu, la consigne et la bonne éducation. Et la Révolution qui trancha les fleurs

rayonnantes n'effleura même pas, à Moscou du moins, ces souris grises.

Mademoiselle Xavier a soixante-douze ans, et Mademoiselle Xavier pleure. Je suis le premier Français qui depuis 30 ans s'assied chez elle. Mademoiselle Xavier répète pour la vingtième fois : « Si j'avais su, si j'avais su, si j'avais su... j'aurais si bien arrangé ma chambre. »

Et j'aperçois la porte ouverte et je songe aux étrangers qui habitent aussi l'appartement et qui dénonceront douze fois notre conciliabule. Je suis encore très romanesque. Mademoiselle Xavier met la légende au point.

AUX JOURS SOMBRES DE LA GUERRE CIVILE

— La porte, me confie-t-elle avec orgueil, c'est exprès que je l'ai ouverte. Je reçois une si belle visite. Toutes les voisines en seront jalouses.

Et elle ouvre son placard à grand bruit, choque les verres. Elle plaque la bouteille de madère, des gâteaux secs. Elle entrechoque les verres. Elle plaque la bouteille sur la table. Il faut que l'on entende le fracas de l'orgie.

Maintenant, je l'écoute, qui raconte. Je l'ai interrogée sur la Révolution, car son point de vue m'intriguait. Qu'est-ce qu'une révolution pour une souris grise ? Et comment subsister quand tout s'écroule autour de soi ?

— Une révolution, me confie mon hôtesse, une révolution, c'est bien ennuyeux.

Mademoiselle Xavier vécut des leçons de français qu'elle donnait à la fille d'un cuisinier et qu'elle échangeait contre un repas.

Chaque jour, elle traversait Moscou dans toute sa largeur. Pour se faire un peu d'argent de poche, elle vendait, pendant le voyage, des bibelots que de vieilles gens lui demandaient de liquider pour quelques sous. Des bâtons de rouge, des gants, des lorgnettes.

— Ce n'était pas légal, m'avoue Mademoiselle Xavier, c'était de la spéculation.

Et elle me raconte le jour le plus sombre de la guerre civile. On lui avait ce matin-là confié des cravates. Des cravates, un jour pareil ! Mais Mademoiselle Xavier n'a vu ni les soldats, ni les

mitrailleuses, ni les morts. Elle était bien trop occupée à gagner un sou sur des cravates qui, me dit-elle, faisaient fureur.

Pauvre vieille gouvernante ! L'aventure sociale la refusait comme l'avait refusée l'aventure amoureuse. L'aventure ne voulait point d'elle. Ainsi sur les vaisseaux pirates, il se trouvait peut-être quelques douces vieilles qui ne remarquaient jamais rien, tout occupées à reprendre les chemises des corsaires.

Cependant, elle fut prise un jour dans une rafle et on l'enfourna dans une sombre galerie parmi deux ou trois cents suspects. Des soldats en armes filtraient les prisonniers un à un vers l'interrogatoire qui triait les vivants des morts.

— La moitié des prisonniers, me dit-elle, étaient, après l'interrogatoire, dirigés vers le sous-sol.

LES TROIS PRALINES

Eh bien ! l'aventure, une fois de plus, cette nuit-là, prit pour elle le visage le plus débonnaire. Couchée sur un bas flanc au-dessus des citernes noires où l'on s'enfonçait dans l'éternité, Mademoiselle Xavier reçut pour souper une tranche de pain et trois pralines. Ces trois pralines expliquaient peut-être d'une façon saisissante le dénuement d'un peuple. Elles me rappellent ce piano d'acajou, ce large piano de récital qu'une amie de Mademoiselle Xavier vendit alors pour trois francs. Mais ces pralines évoquent malgré tout le goût de jeu et d'enfance. Mademoiselle Xavier était traitée par l'aventure en toute petite fille. Et cependant, elle était rongée par un souci grave. A qui confier l'édredon qu'elle venait d'acheter à l'heure de l'arrestation ? Elle dormait contre lui, et quand on l'appela pour l'interrogatoire, elle ne voulut pas s'en dessaisir. Et c'est serrant son immense édredon contre sa minuscule personne qu'elle comparut devant les juges. Et les juges non plus ne la prirent pas trop au sérieux. Mademoiselle Xavier conserve de l'interrogatoire des souvenirs qui respirent l'indignation. Des hommes vêtus et des soldats siégeaient à une grande table de cuisine ; le président vérifia ses papiers avec une lassitude née de sa nuit blanche. Et cet homme à partir duquel on bifurquait inexorablement vers la vie ou vers la mort, cet homme lui avait demandé avec timidité en se grattant l'oreille :

— J'ai une fille de vingt ans, mademoiselle, voudriez-vous lui donner des leçons ?

Et Mademoiselle Xavier, serrant l'édredon contre son cœur, lui avait répondu avec une dignité écrasante :

— Vous m'avez arrêtée. Jugez-moi. Nous parlerons demain, si je suis vivante, de votre fille.

Et elle ajoute ce soir avec un éclair dans les yeux :

— Ils n'ont plus osé me regarder ; ils étaient tous tellement penauds !

Et je respecte ces adorables illusions. Et je me dis : l'homme n'aperçoit du monde que ce qu'il porte déjà en lui-même. Il faut une certaine envergure pour affronter le pathétique et pour en recevoir le message.

Je me souviens de ce récit que me fit la femme d'un ami. Elle avait pu se réfugier à bord du dernier navire blanc qui prit la mer avant l'entrée des Rouges, à Sébastopol peut-être ou à Odessa.

Le petit bâtiment était plein à craquer ; toute surcharge l'eut fait chavirer et il se divisait déjà lentement d'avec le quai. La coupure était déjà faite, mince encore, mais irréparable entre deux mondes. Prise dans la foule à l'arrière du navire, la jeune femme regardait. Des Cosaques refluaient vaincus, depuis deux jours, des montagnes vers la mer, et ils descendaient inépuisablement. Mais il n'y avait plus de navires. Parvenus au quai, ils sautaient à terre, égorgeaient leur cheval, se dévêtaient de leur dolman et de leurs armes, puis plongeaient pour gagner à la nage le salut à bord du petit bâtiment, si proche encore. Mais à l'arrière, armés de carabines, des hommes chargés de les empêcher de monter, faisaient à chaque coup éclater sur la mer une étoile rouge. Le port fut bientôt tout fleuri d'étoiles. Mais les Cosaques, intarissablement, dans un entêtement de mauvais songes, surgissaient sur le quai, sautaient de cheval, égorgeaient la bête et nageaient jusqu'à l'éclosion du signe rouge...

DIX PETITES VIEILLES.

Mademoiselle Xavier réunit ce soir dix vieilles Françaises semblables à elle dans le plus beau des dix logements. C'est un petit appartement charmant que sa propriétaire a entièrement peint elle-même. J'ai fourni le porto, les vins et les liqueurs. Nous sommes tous un peu ivres et nous chantons de vieilles chansons. Leur enfance leur remonte aux yeux et elles pleurent

et leurs vingt ans aussi leur remontent au cœur, car elles ne m'appellent plus que « mon chéri ». Je suis quelque chose comme un Prince Charmant, ivre de gloire et de vodka parmi toutes les petites vieilles qui m'embrassent.

Un personnage infiniment grave fait son entrée. C'est un rival. Il vient ici chaque soir prendre le thé, parler français et manger des petits fours. Mais ce soir, il s'assied à un bout de table, austère et cérémonieux.

Et les petites vieilles veulent me le montrer dans toute sa splendeur.

— C'est un Russe, me disent-elles, et savez-vous ce qu'il a fait ? Je ne sais pas. Je cherche. Le personnage prend l'air modeste. Un air modeste de grand seigneur. Mais elles l'entourent, elles le pressent :

— Racontez à notre Français ce que vous avez fait en 1906.

Mon personnage prend l'air de plus en plus modeste. Modeste et indulgent. Il joue du doigt avec sa chaîne de montre. Il fait languir ces demoiselles.

Enfin, il cède, se tourne vers moi et laisse tomber négligemment, mais en détachant bien les mots :

— En 1906, j'ai joué à la roulette à Monaco.

Et voilà les petites vieilles qui battent des mains et qui triomphent.

Vers une heure du matin, il faut bien que je rentre. On m'accompagne en grande pompe jusqu'au taxi. J'ai une petite vieille à chaque bras, une petite vieille qui marche de travers. C'est moi la duègne aujourd'hui. Et Mademoiselle Xavier me souffle dans l'oreille :

— L'année prochaine, j'aurai à mon tour mon appartement, et c'est chez moi que nous nous retrouverons tous. Vous verrez comme il sera joli. Je brode déjà les garnitures.

Mademoiselle Xavier se penche plus près de mon oreille

— Vous viendrez me voir avant les autres. Je serai la première, n'est-ce pas ?

Mademoiselle Xavier, l'année prochaine, n'aura que soixante-treize ans. Elle recevra son appartement. Elle pourra commencer à vivre.

Copyright by Saint-Exupéry and « Paris Soir ». 1935.

LE VOL BRISÉ

Prison de sable

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

En Exclusivité : *l'Intransigeant* : 30 janvier 1936

I. Un avertissement du Destin

Le 29 décembre 1935, à 7 h 01, Antoine de Saint-Exupéry décollait du Bourget pour tenter de battre le record de vitesse sur le parcours Paris-Saïgon.

C'est le récit de ce raid, interrompu, de façon qui eût pu devenir tragique dans les sables du désert de Libye, que Saint-Exupéry a écrit pour, les lecteurs de l'Intransigeant.

Dernière visite à la météo. M. Viaud compulse les cartes et poursuit son travail d'alchimiste. Mon camarade Lucas et moi nous regardons naître les vents pareils à des figes semées d'épines. Une grande carte ocre, couleur de terre d'Asie, résume les dépressions du monde.

— Celle-ci nous atteindra que lundi...

D'autres lignes figurent un démon replié sur la Russie et la Norvège. Un petit diable, tourbillonne dans la région de Bassorah.

— Ça, c'est embêtant...

— Est-ce du sable ?

J'interroge. Il fera nuit encore lorsque j'atteindrai Bassorah et je redoute pour la nuit, ces vents de sable qui remplissent le ciel d'un brasier jaune, effacent montagnes, villes et rives, noient ciel et terre dans le même incendie. Je redoute de rencontrer avant le jour ce temps de genèse, où l'on reconnaît plus l'un de l'autre les éléments.

— Du sable... Non.

Je pense : « Tant mieux », et je regarde autour de moi. J'aime cette atmosphère de laboratoire. Cet homme vient de quitter le monde. Il a accroché à la patère son chapeau, son manteau et en même temps il s'est dépouillé de toutes les rumeurs du dehors.

Soucis de famille, d'affaires ou de cœur meurent au seuil d'une cellule de moine, de radio-télégraphiste ou d'astronome. Il est des hommes, qui semblent s'enfermer entre quatre murs blancs et qui, dans le secret de leur cellule, entrent en relation avec l'univers.

M. Viaud se frotte doucement les mains parce qu'il réfléchit.

— Du sable ? Non... Voici pourquoi...

Et sur la carte il effleure du doigt d'autres signes.

« *La carte de ton ciel* »

Il est quatre heures du matin et Lucas me secoue :

— Réveille-toi ! Voici la lune sur ce papier. Tu en as un petit morceau, ce soir, jusqu'à 22 heures. Elle n'éclairera pas beaucoup, cela vient de naître... Et voici ton soleil en heures G.M.T. et en heures locales, et voici tes cartes avec les caps... et voici....

— Et voici ta valise-pour Saïgon, me dit ma femme.

Un rasoir et une chemise...

Et l'on est heureux, d'être si léger pour courir le monde.

En route maintenant pour le Bourget.

Ainsi la destinée mûrit dans l'ombre. Elle installe peu à peu ses assises. Ces vents favorables qui tourneront, cette lune qui à 22 heures sombrera, autant de positions déjà prises.

Au Bourget. Il fait froid, il fait nuit.

On sort le *Simoun* du hangar. Je fais le tour de mon avion et du dos de la main je caresse les ailés, sans doute est-ce presque, de l'amour, Je viens de parcourir treize mille, kilomètres-sans que le moteur ait toussé une fois, sans qu'un seul écrou se soit desserré Et ce merveilleux appareil nous sauvera la vie la nuit prochaine en ne se pulvérisant pas dans sa rencontre avec le sol.

Atmosphère des départs lointains, inoubliable...

Des amis sont là. C'est toujours la même atmosphère des départs lointains. Quand on l'a goûtée une fois on ne s'en prive

plus. Le vent, l'aube mêlée de pluie, la voix basse du moteur que l'on fait doucement chauffer, l'instrument de conquête brillant de ses laques neuves, tout va au cœur. Et l'on savoure déjà ces trésors que l'on sent' alignés devant soi, cette étendue jaune et verte et brune des cartes, ce chapelet de, noms chantants que l'on va égrener, ces heures que vers l'Est on va remonter une à une, cette marche au-devant du jour.

On savoure cette petite cabine où mal réveillé, on amarre les Thermos, les rechanges et les valises minuscules, ces réservoirs d'essence lourds de pouvoir, et surtout, à l'avant, sur la planche de bord, ces instruments magiques, distribués comme des étoiles, et qui, la nuit, composent une constellation pâle. On aime cette lumière minérale des horizons artificiels et des instruments d'auscultation. Cette cabine 'résume le monde et l'on y est heureux.

Défilé, de la France, la mer, et soudain...

Je décolle. Malgré la charge j'ai facilement quitté le sol. J'évite Paris d'un coup de pied. Melun, je vole très bas entre les averses. Je vais chercher la vallée, de la Loire, Nevers... Lyon... Je suis très secoué dans la vallée du Rhône. Le Ventoux se coiffe d'une tempête de neige. Marignane, Marseille... Tout, est escamoté très vite comme en rêve... Je vais si loin, je crois aller si loin que ces distances misérables sont couvertes sans que j'y pense.

Très bien. Le temps coule vite. Il y a les jours où après un quart d'heure de vol on regarde sa montre. Elle n'a accusé que cinq minutes. Il y a les jours, où, l'espace de deux coups d'œil, la montre a tourné d'un quart d'heure. Aujourd'hui est un jour où le temps coule vite. Présage heureux. Et j'aborde la mer...

Elle est très étrange cette petite buée qui s'échappe du jaugeur d'essence de l'aile gauche. On dirait une mèche de fumée. Mais...

— Prévot !

Il se penche sur moi et je lui dis :

— Regardez, n'est-ce pas de l'essence ?

Il regarde et hoche la tête sans répondre. Je lui dis encore :

— Il faudrait vérifier la consommation.

Je ne vire pas. Encore. Je garde le cap sur Tunis. Je me retourne : Prévot ausculte le second réservoir arrière' ; il revient :

— On a dépensé plus de deux cents litres.

Soixante-dix litres ont filé au vent. La fuite est grave. Demi-tour. Marignane. Je vais boire un café. Le temps perdu me semble couler comme d'une blessure. Je retrouve là les Demi-tour camarades d'Air-France :

— Où vas-tu ? Saïgon ou Madagascar ?

— Saïgon.

— Bonne chance !

La réparation et le plein d'essence sont terminés. Je décolle encore pleine charge, sans trop de difficulté malgré quelques coups de freins assez durs que provoque le sol détrempé.

Et c'est la mer.

En aveugle, à vingt mètres au-dessus des vagues

J'ai aussitôt rencontré des nuages bas. Je suis descendu à vingt mètres. Les averses s'écrasent contre le pare-brise et la mer semble fumer. Je fais de grands efforts pour apercevoir, quelque chose et ne point tamponner un mât de navire.

Prévot m'allume des cigarettes.

— Café...

Il disparaît à l'arrière de l'avion et revient avec le Thermos. Je bois. Je donne de temps en temps des chiquenaudes à la manette des gaz pour bien maintenir deux mille cent tours. Je balaie d'un coup d'œil mes cadrans, et prends chaque fois possession de mon empire : mes sujets sont obéissants, chaque aiguille est bien à sa place. Je jette un coup d'œil sur la mer qui dégage sous la pluie des vapeurs, comme une grande bassine chaude Si j'étais en hydravion je regretterais qu'elle soit si « creuse ». Mais je suis en avion. Creuse ou non je ne puis m'y poser. Et pela, me procure, j'ignore pourquoi, un absurde sentiment de sécurité. La mer fait partie d'un monde qui n'est pas le mien. La panne ici, ne, ma concerne pas, ne me menace même pas : je ne suis point gréé pour la mer.

Après une heure-trente de vol la pluie s'apaise. Les nuages sont toujours très bas mais la lumière les traverse déjà comme un grand sourire. Je trouve ravissante cette préparation du temps. Je devine, sur ma tête, une faible épaisseur de coton blanc. J'oblique pour éviter un grain : il n'est plus nécessaire d'en traverser le cœur. Et voici la première déchirure...

...et le sourire du soleil

Je l'ai pressentie sans la voir car j'aperçois, en face de moi, sur la mer, une longue, traînée couleur de prairie, une sorte d'oasis, d'un vert lumineux et profond, pareil à celui de ces champs d'orge qui me pinçaient le cœur, dans le Sud-Marocain, quand je remontais du Sénégal après trois mille kilomètres de sable. Ici aussi j'ai le sentiment d'aborder une province habitable, et je goûte une gaîté légère. Je me retourne vers Prévot :

— C'est fini, ça va bien !

— Oui, ça va bien...

Je n'aurai point d'acrobaties à réussir en abordant brusquement la Sardaigne. Elle ne surgira point d'un seul coup, à cinquante mètres devant moi, comme une épave, mais se préparera à l'horizon au sein de mille jeux de lumières.

Et j'entre, dans le territoire, ensoleillé !

Flânerie à 280 à l'heure

Il n'y a point de doute : je flâne à deux cent quatre-vingts kilomètres-heure, mais je flâne. J'allume lentement mes cigarettes, je bois lentement mon café, et je surveille mes instruments avec une conscience de père de famille nombreuse. Ces nuages, ce soleil, cet éclairage, donnent à mon vol je ne sais quelle simplicité de promenade dominicale. La mer est variée comme une campagne : provinces violettes, provinces vertes, provinces bleues. Parfois, à la lisière des grains, l'écume fermente. Je constate une fois de plus que la mer, loin d'être monotone, est formée d'une matière infiniment changeante : un coup de vent l'habille ou la déshabille de ses lumières. Je me retourne vers Prévot :

— Regardez.

Ce sont au loin les côtes de la Sardaigne que nous longerons jusqu'au Sud.

Prévot s'est assis à côté de moi. Il regarde, le front plissé, toutes ces montagnes qui se dégagent de leur suaire. Les nuages sont balayés : l'île nous apparaît par larges pans. J'ai pris de l'altitude : quinze cents mètres. Je longe cette île peuplée de villages. Je me laisse dériver sur la côte. Je me repose de m'être confié, à cette mer fleurie mais inhabitable. Je me serre, pour un instant, contre cette bonne terre maternelle... La Sardaigne franchie, cap sur Tunis.

Tunisie, première escale

J'ai abordé l'Afrique par Bizerte.

J'ai déjà, commencé ma descente. J'arrive. Je n'ai plus besoin de mon altitude : mes camarades connaissent tous cette provision dont on est riche. Quand elle devient inutile on ne la dilapide pas. On l'échange. On l'échange contre une autre richesse. Un quart d'heure déjà avant l'escale on a réglé l'avion à la descente, on a légèrement réduit le moteur, juste pour l'empêcher de s'emballer, et la vitesse monte de deux cent quatre-vingts à trois cent quarante kilomètres-heure. Les remous légers du soir, à cette allure-là, tambourinent contre les ailes. On fait son trou dans un cristal parcouru de frémissements. On buterait contre un sillage d'hirondelle.

Déjà j'épouse les courbes des collines, j'ai presque entièrement distribué ma provision de centaines de mètres, j'aborde le port au ras des hangars et j'atterris.

La fatalité...

Pendant le plein d'essence je signe des papiers et je serre des mains d'amis. Mais à l'instant où je quitte le bureau j'entends un choc sinistre. Un de ces chocs sans écho, un de ces chocs où tout, s'est accompli. Un de ces chocs sourds, comme, refermés sur eux-mêmes, et par où s'exprime la fatalité. Je me rappelle à l'instant même avoir entendu un bruit semblable : une explosion

dans un garage. Deux hommes étaient morts de cette toux rauque. Je me retourne vers la route qui longe la piste un peu de poussière fume, deux voitures rapides se sont tamponnées, prises tout à coup dans l'immobilité comme dans les glaces. Des hommes courent vers elles d'autres courent à nous :

— Téléphonnez... Un médecin... La tête...

J'éprouve un serrement au cœur. La fatalité, dans la calme lumière du soir, vient de réussir un coup de main. Une beauté ravagée, une intelligence ou une vie... Les pirates ainsi ont cheminé dans le désert, et personne n'a entendu leur pas élastique sur le sable. Ça été, dans le campement, la courte rumeur de la razzia. Puis tout est retombé dans le silence doré. La même paix, le même silence... Quelqu'un près de moi parle, d'une fracture du crâne. Je ne veux rien savoir de ce front inerte et sanglant, je tourne, le dos à la route et rejoins mon avion. Mais je conserve, au cœur une impression de menace. Et ce bruit là je le reconnaîtrai tout à l'heure. Quand je raclerai mon plateau noir à deux cent soixante-dix kilomètres-heure je reconnaîtrai la même toux rauque : le même « h an » ! du destin qui nous attendait au rendez- vous.

En route pour Benghazi. — (À suivre.)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Tous droits réservés Saint-Exupéry - Intransigeant.



LE VOL BRISÉ

Prison de sable

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

En Exclusivité : l'Intransigeant : 31 janvier 1936

II. Soudain, un formidable craquement

En route. Deux, heures de jour encore. J'ai déjà renoncé à mes lunettes noires quand j'abordé la Tripolitaine, Et le sable se dore. Dieu que cette planète est donc déserte ! Une fois de plus, les fleuves, les ombrages et les habitations des hommes m'y paraissent dus à des conjonctions d'heureux hasard. Quelle part de roc et de sable !

Mais tout cela m'est étranger, je vis dans le domaine du vol. Je sens venir la nuit où l'on s'enferme comme dans un temple. Où l'on s'enferme, aux secrets de rites essentiels, dans une méditation sans secours. Tout ce monde profane s'efface déjà et va disparaître. Tout ce paysage est-encore nourri de lumière blonde, mais quelque chose déjà s'en évapore. Et je ne connais rien, je dis : rien, qui vaille cette heure-là Et ceux-là me comprennent bien, qui ont subi l'inexplicable amour du vol. Je ne parle pas ici de ceux qui, parmi leurs plaisirs, réservent une place aux promenades aériennes. Je parle de ceux qui font de l'avion leur métier, et, sacrifient à ce métier beaucoup de choses. Mermoz disait : « Cela vaut bien, un jour, d'y rester... » Et sans doute cela le vaut-il, mais il est difficile d'exprimer pourquoi... Peut-être connaît-il cette ascension vers l'essentiel, le novice qui entre dans les Ordres par renoncements successifs il renonce au monde... il renonce à la fortune... il renonce à l'amour. Et il découvre quelque dieu qui se cachait. Et je renonce aussi à quelque chose. Je renonce aux grandes surfaces dorées qui m'eussent accueilli en cas de panne... Je renonce aux repères qui m'eussent guidé. Je renonce aux profils des montagnes sur le ciel, qui m'eussent évité les écueils. J'entre dans la nuit. Je navigue. Je n'ai plus pour moi que les étoiles...

Mort de la terre, naissance des astres

Cette mort du monde se fait, lentement. Et c'est peu à peu que me manque le balisage divin de la lumière. La terre et le ciel se confondent peu à peu. Cette terre monte et semble se répandre comme une vapeur. Les premiers astres tremblent comme dans une eau verte. Il faudra attendre longtemps encore pour qu'ils se changent en diamants durs. Il me faudra attendre longtemps encore pour assister aux jeux silencieux des étoiles filantes. Au cœur de certaines nuits, j'ai vu tant de flammèches courir qu'il me semblait que soufflait un grand vent parmi les étoiles.

Prévot fait les essais des lampes fixes et des lampes de secours. Nous entourons les ampoules de papier rouge.

— Encore une épaisseur...

Il ajoute une couche nouvelle, touche un contact. La lumière est encore trop claire. Elle voilerait, comme chez le photographe, la pâle image du monde extérieur. Elle détruirait cette pulpe légère qui la nuit, quelquefois, s'attache encore aux choses. Cette nuit s'est faite. Mais ce n'est pas encore la vraie nuit. Un croissant de lune subsiste. Prévot s'enfonce vers l'arrière et revient avec un sandwich. Je grignote une grappe de raisin. Je n'ai pas faim.

Je n'ai ni faim, ni soif. Je ne ressens aucune, fatigue, .il me semble que je piloterais ainsi dix ans, je suis heureux.

La lune est morte.

Benghazi

Benghazi s'annonce dans la, nuit noire. Benghazi repose au fond d'une obscurité si profonde qu'elle ne s'orne d'aucun halo. J'ai aperçu la ville quand je l'atteignais. Je cherchais le terrain, mais voici que son balisage rouge s'allume. Les feux découpent un rectangle noir. Je vire. La lumière d'un phare braqué vers le ciel monte droit comme un jet d'incendie, pivote et trace sur le terrain une route d'or. Je vire encore pour bien observer les obstacles. L'équipement nocturne de cette escale est admirable. Je réduis et commence ma plongée comme dans l'eau noire.

Il est 23 heures locales quand j'atterris. Je roule vers le phare. Officiers et soldats les plus courtois du monde passent de

l'ombre à la lumière dure du projecteur, tour à tour, visibles, et invisibles. On me prend mes papiers, on commence le plein d'essence Mon passage sera réglé en vingt minutes et tant de gentillesse me touche.

— Faites un virage et passez au-dessus de nous, sinon nous ignorerions si le décollage s'est bien terminé.

Un amical adieu du phare

Je roule sur cette route d'or, vers une trouée sans obstacle. Le *Simoun* décolle sa surcharge bien avant d'avoir épuisé l'aire disponible. Le projecteur me suit et je, suis gêné pour virer. Enfin il me lâche, on a deviné qu'il m'éblouissait. Je fais demi-tour à la verticale, lorsque le projecteur me frappe de nouveau au visage, mais à peine m'a-t-il touché, il me fuit et dirige ailleurs sa longue flûte d'or. Je sens, sous, ces ménagements, une extrême courtoisie. Et maintenant je vire encore vers le désert.

Les météos de Paris, Tunis et Benghazi m'ont annoncé un vent arrière de trente à quarante kilomètres-heure. Je compte sur trois cents kilomètres-heure de croisière. Je mets le cap sur le milieu du segment de droite, qui joint Alexandrie au Caire. J'éviterai ainsi les zones interdites de la côte et malgré, les dérives inconnues que je subirai, je serai accroché soit à droite, soit à gauche, par les feux de l'une ou l'autre de ces villes ou, plus généralement, par ceux de la vallée du Nil. Je naviguerai trois heures vingt si le vent n'a point varié. Trois heures quarante-cinq s'il a faibli. Et je commence à absorber mille cinquante kilomètres de désert.

Quiétude de la nuit, ivresse de la solitude

Plus de lune. Un bitume noir qui s'est dilaté jusqu'aux étoiles. Je n'apercevrais pas un feu, je ne bénéficierai d'aucun repère, faute de radio je ne recevrai point un signe de l'homme avant le Nil. Je ne tente même pas d'observer autre chose que mon compas et mon Sperry. Je ne m'intéresse plus à rien, sinon à la lente période de respiration, sur l'écran sombre de l'instrument, d'une étroite ligne de radium. Quand Prévot se déplace, je

corrige doucement les variations du centrage. Je m'élève à 2.000, là où les vents, m'a-t-on signalé, sont favorables. A longs Intervalles j'allume une, lampe pour observer les cadrans-moteurs qui ne sont pas tous lumineux, mais la majeure partie du temps je m'enferme bien dans le noir, parmi mes minuscules constellations, qui répandent la même, lumière minérale, que les étoiles, la même lumière inusable et secrète, et qui parlent le même langage. Moi aussi, comme les astronomes, je lis un livre de mécanique céleste. Moi aussi je me sens studieux et pur. Tout s'est éteint au monde qui eût pu me distraire. Il n'y a plus de monde extérieur. Il y a Prévot qui s'endort, après avoir bien résisté, et je goûte mieux ma solitude Il y a le doux-grondement de l'adorable petit moteur et, en face de moi, sur la planche de bord, toutes ces étoiles calmes.

Décidément, j'ignore sommeil. Si cet état de quiétude tranquille se prolonge encore demain soir, j'y j'éviterai toute halte avant Saïgon. Le voyage maintenant me semble presque court. Benghazi, le seul délicat des atterrissages nocturnes, Benghazi a resserré ses feux et s'est enfermé derrière l'horizon, dans cet écrin sombre où dorment les villes.

Je médite cependant. Nous ne bénéficions point.de-la lune et nous sommes privés de radio. Aucun lien, si tenu soit-il, ne nous joindra plus au monde jusqu'à, ce que nous-donnions du front contre le filet de lumière du -Nil. Nous sommes hors de tout. Mais rien de tout cela ne me paraît inquiétant. Si mon petit moteur toussait, cette toux me surprendrait plus, qu'un passage à vide de mon-cœur. Je rêve à Sabathier, cet ingénieur aux cheveux blancs et aux yeux limpides. Je ne vois pas quelle différence peut s'introduire à un certain degré de la valeur humaine, entre un métier comme le sien et celui de peintre de grand musicien ou de poète. Je revois ces mains d'horloger qui ont conçu cette montre. J'aime ces hommes qui ont beaucoup travaillé, et avec amour.

— Puis-je faire -cette modification ?

— Je vous.la déconseille...

C'est notre-dernière, conversation qui me revient à la mémoire. Puisqu'il déconseillait, je n'aurais jamais passé outre : un

médecin, c'est cela... on se livre ainsi à son médecin lorsqu'il a ce regard.

A la discrétion des dieux

Ainsi son moteur seul nous suspend et nous fait durer dans ce bitume. Nous traversons la grande vallée noire des contes de fées, celle de l'épreuve. Ici point de secours. Ici point de pardon pour les erreurs. Nous sommes livrés à la discrétion des dieux.

Un rais de lumière filtre d'un joint du standard électrique. Je réveille Prévot pour qu'il le me l'éteigne. Prévot remue dans l'ombre comme un ours, s'ébroue, s'avance. Il s'absorbe dans je ne sais quelle combinaison de mouchoirs et de papier noir Mon rais de lumière a disparu. Il formait cassure dans ce monde. Il n'était point de la même, qualité que la pâle et lointaine lumière du radium. C'était la lumière de la boîte de nuit comparée à. celle de l'étoile. Mais surtout il m'éblouissait, effaçait les autres lueurs. Et je me dis : c'est encore un symbole...

Trois heures de vol. Une clarté qui me paraît vive jaillit de droite. Je regarde. Un long sillage lumineux s'accroche-à la lampe de bout d'aile, qui jusque-là, m'était demeurée invisible. C'est une, lueur intermittente, tantôt appuyée, tantôt effacée : voici que je rentre dans un nuage. C'est lui qui réfléchit ma lampe. A proximité de mes repères j'eusse préféré un ciel pur. L'aile s'éclaire sous le halo. La lumière s'installe, et se fixe, et rayonne, et forme là-bas un bouquet rose. Des remous profonds me basculent. Je navigue quelque part dans le ventre d'un cumulus dont je ne connais pas l'épaisseur. Je m'élève jusqu'à deux mille cinq et n'émerge pas. Je redescends à mille -mètres. Le bouquet de fleurs est toujours présent, immobile et de plus en plus éclatant.

La glu...

Bon. Ça va. Tant pis. Je pense à autre chose. On verra bien quand on en sortira. Mais je n'aime pas cette lumière de mauvaise auberge.

Je calcule : « Ici je danse un peu, et c'est normal, mais j'ai subi des remous tout le long de ma route malgré le ciel pur et

l'altitude. Le vent n'est point calmé, et je dois dépasser la vitesse de trois cents kilomètres-heure ». Après tout, je ne sais rien, de bien précis, j'essaierai de me repérer quand je sortirai du nuage.

Et l'on en sort. Le bouquet s'est brusquement évanoui. C'est lui qui m'annonce l'événement Je regarde vers l'avant et j'aperçois, autant que l'on peut rien apercevoir, une étroite vallée de ciel et le mur du prochain cumulus. Le bouquet déjà s'est ranimé.

Je ne sortirai plus de cette glue sauf pour quelques secondes. Après trois heures trente de vol elle commence à m'inquiéter, car je me rapproche du Nil si j'avance comme je l'imagine. Je puis le deviner avec un peu de chance à travers les couloirs, mais ils ne sont guère nombreux. Je n'ose pas descendre encore : si par hasard je suis moins rapide que je ne le crois, je survole encore des terres élevées.

Je n'éprouve toujours aucune inquiétude, je crains simplement de perdre du temps tout à l'heure. Mais je fixe une limite à ma sérénité : quatre heures quinze de vol. Après, cette durée, même par vent nul, et le vent nul est improbable, j'aurai dépassé la vallée du Nil.

Quand je parviens aux franges du nuage, le bouquet lance des feux à éclipses de plus en plus précipités, puis s'éteint d'un coup. Je n'aime pas ces communications chiffrées avec les démons de la nuit.

Une étoile ou un phare ?

Une étoile verte émerge devant moi, rayonnante comme un phare. Est-ce une étoile ou est-ce un phare ? Je n'aime pas non plus cette clarté surnaturelle, cet astre de roi-mage, cette invitation dangereuse.

Prévot s'est réveillé et éclaire les cadrans-moteur. Je les repousse, lui et, sa lampe. Je viens d'aborder cette faille entre deux nuages, et j'en profite pour regarder sous moi. Prévot se rendort.

Il n'y a d'ailleurs rien à regarder.

4 heures 5 de vol. Prévot est venu s'asseoir auprès de moi :

— On devrait arriver au, Caire...

— Je pense bien...

— Est-ce une étoile ça, ou un phare ?

J'ai réduit un peu mon moteur, c'est sans doute ce qui a réveillé Prévot. Il est sensible à toutes les variations des -bruits du vol. Je commence une descente lente, pour me glisser sous la masse des cumulus.

Captif des ténèbres...

Je viens de consulter ma carte. De toute façon j'ai abordé les cotes 0 : je ne risque rien. Je descends-toujours, et vire plein Nord. Ainsi je recevrai, dans mes fenêtres, les feux des villes. Je les ai sans doute dépassées, elles m'apparaîtront donc à gauche. Je vole maintenant sous les cumulus, Mais je longe un autre nuage qui descend plus bas sur ma gauche. Je vire pour ne pas me laisser prendre dans son filet, je fais du Nord-Nord-Est.

Ce nuage descend indubitablement plus bas, et me masque tout l'horizon. Je n'ose plus perdre d'altitude. J'ai atteint la cote 400 de mon altimètre, mais j'ignore ici la pression. Prévot se penche. Je lui crie : « Je vais filer jusqu'à la mer, j'achèverai de descendre en mer, pour ne pas emboutir... »

Rien ne me prouve d'ailleurs que je n'ai point déjà dérivé en mer. L'obscurité sous ce nuage est très exactement impénétrable. Je me serre contre ma fenêtre. J'essaie de lire sous moi. J'essaie de découvrir des feux, des signes. Je suis un homme qui fouille des cendres. Je suis un homme qui s'efforce de retrouver les braises de la vie au fond d'un âtre.

Et soudain rampant sur le sol, à 270 à l'heure...

— Un phare marin !

Nous l'avons vu en même temps ce piège à éclipse ! Quelle folie ! Où est-il ce phare fantôme, cette invention de la nuit ? Car c'est à la seconde même Où Prévot et moi nous penchions pour le retrouver, à trois cents mètres sous nos ailes, que brusquement...

— Ah !

Je crois bien n'avoir rien dit d'autre. Je crois bien n'avoir rien senti d'autre qu'un formidable craquement qui ébranla notre monde sur ses bases. A deux cent soixante-dix kilomètres- heure nous avions embouti le sol.

Je crois bien ne rien avoir attendu d'autre, pour le centième de seconde qui suivait, que la grande étoile pourpre de l'explosion où nous allions tous les deux nous confondre. Ni Prévot ni moi n'avons ressenti la moindre émotion. Je n'observais en moi qu'une attente démesurée, l'attente de cette étoile resplendissante où nous devions, dans la seconde même, nous évanouir.

Mais il n'y eut point d'étoile pourpre. Il y eut une sorte de tremblement de terre, qui ravagea notre cabine, arrachant les fenêtres, expédiant des tôles à cent mètres, remplissant jusqu'à nos entrailles de son grondement. L'avion vibra comme un couteau planté de loin dans le bois dur. Et nous étions brassés par cette colère. Une seconde, deux secondes... l'avion tremblait toujours et j'attendais, avec une impatience monstrueuse que ses provisions d'énergie le fissent éclater comme une grenade. Mais les secousses souterraines se prolongeaient sans aboutir à l'éruption définitive. Et je ne comprenais rien de cet invisible travail. Je ne comprenais ni ce tremblement, ni cette colère, ni ce délai interminable... cinq secondes, six secondes... Et, brusquement, nous éprouvâmes une sensation de rotation, un choc qui projeta encore par la fenêtre nos cigarettes, pulvérisant l'aile droite, puis rien. Rien qu'une immobilité glacée. Je criais à Prévot :

— Sautez vite !

Il criait en même temps :

— Le feu !

Point de mal !

Et déjà nous avions basculé par la fenêtre arrachée. Nous étions debout à vingt mètres. Je disais à Prévot :

— Point de mal ?

Il me répondait :

— Point de mal !

Mais il se frottait le genou.

Je lui disais :

— Tâtez-vous, remuez, jurez-moi que vous n'avez rien de cassé...

Et il me répondait :

— Ce n'est rien, c'est la pompe de secours...

Moi, je pensais qu'il allait s'écrouler brusquement, ouvert de la tête au nombril, mais il me répétait, les yeux fixes.

— C'est la pompe de secours !...

Moi, je pensais : le voilà fou, il va danser...

Mais, détournant enfin son regard de l'avion qui, désormais, était sauvé du feu, il me regarda et reprit :

— Ce n'est rien, c'est la pompe de secours qui m'a accroché au genou. — (À suivre.)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Tous droits réservés Saint-Exupéry - Intransigent.



LE VOL BRISÉ

Prison de sable

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

En Exclusivité : l'Intransigeant : 01 février 1936

III. La soif

Il est inexplicable que nous soyons vivants. Je remonte, ma lampe électrique à la main, les traces de l'avion sur le sol. À deux cent cinquante mètres, de son point d'arrêt nous retrouvons déjà des ferrailles tordues et des tôles dont, tout le long de son parcours, il a éclaboussé le sablé. Nous saurons, quand viendra le jour, que nous avons tamponné presque tangentiellement une pente douce au sommet d'un plateau désert. Au point d'impact un trou dans le sable ressemble à celui d'un choc de charrue. L'avion, sans culbuter, a fait son chemin sur le ventre avec une colère et des mouvements de queue de reptile. A deux cent soixante-dix kilomètres-heure il a rampé. Nous devons sans doute notre vie à ces pierres noires et rondes qui roulent librement sur le sable et qui ont formé plateau à billes. Nous avons dû en éclabousser tout le ciel. Je me situe donc dans un carré, quatre cents kilomètres de côté.

Prévot débranche les accumulateurs pour éviter un incendie tardif par court-circuit. Je me suis adossé, au moteur et je réfléchis : j'ai pu subir en altitude, pendant quatre heures quinze, un vent de cinquante kilomètres-heure, j'étais, en effet secoué mais, s'il, a varié depuis les prévisions, j'ignore tout de la direction de ce vent.

Prévot vient s'asseoir à côté de moi, et il me dit :

— C'est extraordinaire d'être vivants...

Je, ne lui réponds rien et je n'éprouve aucune joie. Il m'est venu une petite idée qui fait son chemin dans la tête et me tourmente déjà légèrement.

Le sable a bu toute l'eau

Je prie Prévot d'allumer sa lampe pour former repère, et je m'en vais droit devant moi, ma lampe électrique à la main. Avec attention je regarde le sol. J'avance lentement, je fais un large demi-cercle, je change plusieurs fois d'orientation. Je fouille toujours le sol comme si je cherchais une bague égarée. Tout à l'heure ainsi je cherchais la braise, j'avance toujours dans l'obscurité, penché sur le disque blanc que je promène. C'est bien ça... c'est bien ça... je remonte lentement vers l'avion. Je m'assois près de la cabine et je médite. Je cherchais une raison d'espérer et ne l'ai point trouvée. Je cherchais un signe offert par la vie, et la vie ne m'a point fait signe.

— Prévot, je n'ai pas vu un seul brin d'herbe...

Prévot se tait, je ne sais, pas s'il m'a compris. Nous en reparlerons au lever du rideau, quand viendra le jour. J'éprouve seulement une grande Lassitude, je pense : « A quatre cents kilomètres près dans le désert ! ... » Soudain je saute sur mes pieds :

— L'eau !

Réservoirs d'essence, réservoirs d'huile sont crevés. Nos réserves d'eau le sont aussi. Le sable a tout bu. Nous retrouvons un demi-litre de café au fond d'un, Thermos pulvérisé, un quart de litre de vin blanc au fond d'un autre. Nous filtrons ces Liquides et nous les mélangeons. Nous retrouvons aussi un peu de raisin et une orange. Mais je calcule : « En cinq heures de marche, sous le soleil, dans le désert, on épuise ça... »

Dormir, en attendant

Nous nous installons dans la cabine pour attendre le jour. Je m'allonge, je vais dormir. Je fais en m'endormant le bilan de notre aventure : nous ignorons tout de notre position. Nous, n'avons pas un litre de liquide. Si nous sommes situés à peu près sur la ligne droite, on nous retrouvera en huit jours, nous ne pouvons guère espérer mieux, et il sera trop tard. Si nous avons dérivé en travers, on nous trouvera en six mois. Il ne faut pas

compter sur les avions : ils nous rechercheront sur trois mille kilomètres.

— Ah ! C'est dommage... me dit Prévot.

— Pourquoi ?

— On pouvait si bien en finir d'un coup !...

Mais il ne faut pas abdiquer si vite. Prévot et moi nous, nous ressaisissons. Il ne faut pas perdre la chance, aussi faible qu'elle soit, d'un sauvetage miraculeux par voie des airs. Il ne faut pas, non plus, rester sur place, et manquer peut-être l'oasis proche. Nous marcherons aujourd'hui tout le jour. Et nous reviendrons à notre appareil. Et nous inscrirons, avant de partir, notre programme en grandes majuscules sur le sable.

Je me suis donc roulé en boule et le vais dormir jusqu'à l'aube. Et je suis très heureux de m'endormir. Ma fatigue m'enveloppe d'une multiple présence. Je ne suis pas seul dans le désert, mon demi-sommeil est peuplé de voix, de souvenirs et de confidences chuchotées. Je n'ai pas soif encore, je me sens bien, je me livre au sommeil comme à l'aventure. La réalité perd du terrain devant Je rêve...

Ah ! ce fut bien différent quand vint le jour !

Enfermés dans un monde minéral

J'ai beaucoup aimé le Sahara. J'ai passé des nuits en dissidence... Je me suis réveillé dans cette étendue blonde où le vent a marqué sa houle comme sur la mer. J'y ai attendu des secours en dormant sous mon aile, mais ce n'était point-comparable.

Nous marchons au versant, de collines courbes. Le sol est composé de sable entièrement recouvert d'une seule couche de cailloux brillants et noirs. On dirait des écailles de métal, et tous les dômes, qui nous entourent, brillent comme des armures. Nous sommes tombés dans un monde minéral ! Nous sommes enfermés dans un paysage de fer.

La première crête franchie, plus loin s'annonce une autre crête, semblable, brillante et noire. Nous marchons en raclant la terre de nos pieds, pour inscrire un fil conducteur, afin de revenir plus tard. Nous avançons face au soleil. C'est contre toute

logique que j'ai décidé de faire du plein Est car tout m'incite à croire, que j'ai franchi le Nil : la météo, mon temps .de vol. Mais j'ai fait une courte tentative vers l'Ouest et j'ai éprouvé un malaise que je ne me suis point expliqué. J'ai alors remis l'Ouest à demain. Et j'ai provisoirement sacrifié le Nord qui cependant mène, à la mer. Trois jours plus tard, quand nous déciderons, sous le joug de la soif, d'abandonner définitivement notre appareil, et de marcher droit devant nous jusqu'à la chute, c'est encore vers l'Est que nous partirons. Plus exactement vers l'Est-Nord-Est. Et ceci, encore contre toute raison, de même que contre tout espoir. Et nous découvrirons, une fois sauvés, qu'aucune, autre direction ne nous eût permis, de revenir, car vers le Nord, trop, épuisés nous n'eussions pas non plus atteint la mer. Aussi absurde que cela me paraisse, il me semble aujourd'hui, que, faute de mobile, j'ai choisi cette direction pour la seule raison qu'elle avait sauvé mon ami Guillaumet dans les Andes, où je l'ai tant cherché. Elle était devenue, pour moi, confusément, la direction de la vie.

Trente-cinq kilomètres, et le vide, et la soif...

Après cinq heures de marche le paysage change. Une rivière de sable semble couler dans une vallée et nous empruntons ce fond de vallée. Nous marchons à grands pas, il nous faut aller le plus loin possible, et revenir avant la nuit si nous n'avons rien découvert. Et tout à coup je stoppe :

— Prévot.

— Quoi ?

— Les traces...

Depuis-combien de temps avons-nous oublié de laisser derrière nous un sillage ? Si nous ne le retrouvons pas, c'est la mort.

Nous faisons demi-tour mais en obliquant sur la droite. Lorsque nous serons assez loin, nous virerons perpendiculairement à notre direction et nous recouperons nos traces, là où nous les marquions encore.

Ayant renoué ce fil nous repartons. La chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages. Mais ce ne sont encore que des

mirages élémentaires. De grands lacs se forment et s'évanouissent quand nous avançons. Nous décidons de franchir la vallée de sable, et de faire l'escalade du dôme le plus élevé afin d'observer l'horizon. Nous marchons déjà depuis six heures. Nous avons dû, à grandes enjambées, totaliser trente-cinq kilomètres. Nous sommes parvenus au faite de cette croupe noire, où nous nous asseyons en silence. Notre vallée de sable, à nos pieds, débouche dans un désert de sable sans pierres, dont l'éclatante lumière blanche brûle les yeux. A perte de vue c'est le vide. Mais, à l'horizon, des jeux de lumière composent des mirages déjà plus troublants. Forteresses et minarets, masses géométriques à lignes verticales. J'observe aussi une grande tache noire qui simule la végétation, mais elle est surplombée par le dernier des nuages qui se sont dissous dans le jour et qui vont renaître ce soir. Ce n'est que l'ombre d'un cumulus

Il est inutile d'avancer plus, cette tentative ne conduit nulle part. Il faut rejoindre notre avion, cette balise rouge et blanche qui, peut-être, sera repérée par les camarades. Bien que je ne fonde point d'espoir sur ces recherches, elles m'apparaissent comme la seule chance de salut. Mais surtout nous avons laissé là-bas nos dernières gouttes d'eau, et déjà il nous faut absolument les boire. Il nous faut revenir pour vivre. Nous sommes prisonniers de ce cercle de fer : la courte autonomie de notre soif.

Mais qu'il est difficile de faire demi-tour quand on marchait peut-être vers la vie ! Au-delà des mirages, l'horizon est peut-être riche de trésors véritables, de canaux d'eau douce et de prairies. Je sais que j'ai raison de faire demi-tour. Et j'ai, cependant l'impression de sombrer quand je donne ce terrible coup de barre.

Notre message désespéré

Nous sommes couchés auprès de l'avion. Nous avons parcouru plus de soixante kilomètres. Nous avons épuisé nos liquides. Nous n'avons rien reconnu vers l'Est et aucun camarade n'a survolé ce territoire. Combien de temps résisterons-nous ? Nous avons déjà tellement soif...

Nous avons bâti un grand bûcher en empruntant quelques débris à l'aile pulvérisée. Nous avons préparé l'essence et les tôles de magnésium qui donnent un dur éclat blanc. Nous avons attendu que la nuit fût bien noire pour allumer notre incendie... Mais où sont les hommes ?

Maintenant la flamme monte. Religieusement nous regardons brûler notre fanal dans le désert. Nous regardons resplendir dans la nuit notre silencieux .et rayonnant message. Et je pense que s'il emporte un appel déjà pathétique, il emporte aussi beaucoup d'amour Nous demandons à boire, mais nous demandons aussi à communiquer. Qu'un autre feu s'allume dans la nuit, les hommes seuls disposent du feu, qu'ils nous, répondent !

Je revois les yeux de ma femme sous un chapeau à auréole qui me hante. Et je ne verrai rien de plus de son visage. Ces yeux interrogent et attendent. Je réponds ! Je réponds ! Je réponds de toutes mes forces, je ne puis jeter, dans la nuit, de flammé plus rayonnante !

J'ai fait ce que J'ai pu. Nous avons fait ce que nous avons pu : soixante kilomètres presque sans boire. Maintenant nous n'avons plus d'eau. Est-ce notre faute si nous ne pouvons pas attendre bien longtemps ? Nous serions restés là, si sagement, à téter nos gourdes. Mais dès la seconde où j'ai aspiré le fond du gobelet d'étain, une horloge s'est mise en marche. Dès la seconde où j'ai sucé la dernière goutte j'ai commencé à descendre une pente. ·Qu'y puis-je si le temps m'emporte comme un fleuve ? Prévot pleure. Je lui tape sur l'épaule. Je lui dis pour le consoler :

— Si on est foutus, on est foutus... Il me répond :

— Si vous croyez que c'est sur -moi que je pleure...

Rien n'est intolérable...

Eh ! bien sûr, j'ai déjà découvert cette évidence. Rien, n'est intolérable. J'apprendrai demain, et après-demain, que rien décidément n'est intolérable. Je ne crois qu'à demi au supplice. J'ai déjà fait cette réflexion en lisant Edgar Poe. J'ai cru un jour me noyer, emprisonné dans une cabine, et je n'ai pas beaucoup

souffert. J'ai cru parfois me casser la figure, et cela ne m'a point paru un grand événement cosmique. Ici non plus Je ne connaîtrai guère l'angoisse. Demain j'apprendrai là-dessus des choses plus étranges encore. Et Dieu sait si, malgré mon grand feu, j'ai renoncé à me faire entendre des hommes !...

« Si vous croyez que c'est sur moi... » Oui, oui, voilà qui est intolérable. Chaque fois que je revois ces yeux qui attendent, je ressens une brûlure. L'envie soudaine me prend de me lever et de courir droit devant moi. Là-bas, on crie au secours, on fait naufrage !

C'est un étrange renversement des rôles, mais j'ai toujours pensé qu'il en était ainsi. Cependant j'avais besoin de Prévot pour en être tout à fait assuré. Prévot est un garçon sain et qui aime la vie. Eh bien, Prévot ne connaîtra point non plus cette angoisse devant la mort dont on nous rabat les oreilles. Mais il est quelque chose qu'il ne supporté pas, ni moi non plus.

Ah ! J'accepte bien de m'endormir, de m'endormir ou pour la nuit ou pour des siècles. Si je m'endors je ne sais point la différence. Et puis quelle paix ! Mais ce cri que l'on va pousser là-bas, cette grande flamme de désespoir... je n'en supporte pas l'image. Je ne puis pas me croiser les bras devant ce naufrage ! Chaque seconde de silence assassine un peu ceux que j'aime ! Et une grande rage chemine en moi : pourquoi ces chaînes, ces chaînes qui m'empêchent d'arriver à temps et de secourir ceux qui sombrent ? Pourquoi notre incendie ne porte-t-il pas notre cri au bout u monde ? Patience !... Nous arrivons !... Nous arrivons !... Nous sommes les sauveteurs !

Le magnésium est consumé et notre feu rougit. Il n'y a plus ici qu'un tas de braise sur lequel, penchés, nous nous réchauffons. Fini notre grand message lumineux. Qu'a-t-il mis en marche dans le monde ? Eh ! Je sais bien qu'il n'a rien mis en marche. Il s'agissait là d'une prière qui n'a point pu être entendue.

C'est bien. J'irai dormir. — (À suivre.)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Tous droite réservés Saint-Exupéry - Intransigeant.

LES TRANSCENDANTS DU PUBLIC... Le journal de Paris... TROISIEME EDITION... Samedi 17 Février... TROISIEME EDITION


L'INTRANSIGEANT

LA SUITE DU GRAND DEBAT DE POLITIQUE... LE VOL BRISÉ... M. Albert Sarraut répond, cet après-midi, aux interpellateurs... Tingt-et-ut millions... Telle est la note du procès Sarraut... LE VOL BRISÉ... PRISON DE SABLE... par Antoine de SAINT-EXUPÉRY... III. - La soif... PARIS BOHEMIE... Un code carrefour motorisé sous le Palais Royal et les poches du Louvre pour supprimer les embouteillages... Dans le désordre... UN GRAND remon-pédicoteur de Baill-Thomson





NOS ECHOS... Quand Louis XIV était encore le prince de Condé... et s'amusait en liberté deux sœurs sur sept... Mots croisés... LE KIOSQUE JOURNAUX... LE CHENET dans le désordre



LE VOL BRISÉ

Prison de sable

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

En Exclusivité : l'Intransigeant : 02 février 1936

VI. Le Délire

Au petit jour, nous avons recueilli sur les ailes, en les essuyant avec un chiffon, un fond de verre de rosée mêlée de peinture et d'huile. C'était écœurant mais, nous l'avons bu. Faute de mieux nous aurons au moins mouillé pos lèvres. Après ce festin, Prévot nie dit :

— Il y a. heureusement, le revolver.

Je .me sens brusquement agressif, et je -me retourne vers lui avec une hostilité que je me reproche. Je ne haïrais rien, autant, en ce moment-ci, qu'une effusion-sentimentale. J'ai un extrême besoin .de considérer que tout est simple. Il est simple de naître. Et simple de grandir. Et simple de mourir de soif.

Et du coin de l'œil j'observe Prévot, prêt à le blesser si c'est nécessaire, pour qu'il se taise. Mais Prévot m'a parlé avec tranquillité. Il a traité une question d'hygiène. Il a abordé ce sujet comme il m'eût dit : « Il faudrait nous laver les mains. » Alors nous sommes d'accord. J'ai déjà médité hier en apercevant la gaine de cuir. Mes réflexions étaient raisonnables et non pathétiques. Il n'y a que le social qui soit pathétique. Notre impuissance à rassurer ceux dont nous sommes responsables. Et non le revolver.

On ne nous cherche toujours pas, ou, plus exactement, on nous cherche sans doute ailleurs. Probablement en Arabie. Nous n'entendrons d'ailleurs aucun avion avant demain, quand nous aurons déjà abandonné le nôtre. Ces passages lointains nous laisseront alors indifférents. Points noirs mêlés à mille -points noirs dans le désert, nous ne pourrons prétendre être aperçus. Rien n'est exact des réflexions que l'on m'attribuera sur ce supplice. Je ne subirai aucun supplice. Les sauveteurs me paraîtront, chaque fois, circuler dans un autre univers.

On tient 19 heures sans boire

Il faut quinze jours de recherche pour retrouver dans le désert un avion dont on ne sait rien à trois mille kilomètres près : or l'on nous cherche probablement de la Tripolitaine à la Perse.

Cependant, aujourd'hui encore, je me réserve cette maigre chance, puisqu'il n'en est point d'autre. Et, changeant de tactique, je décide de m'en aller seul en exploration. Prévot préparera un feu et l'allumera, en cas de : visite, mais nous ne serons pas visités. Je m'en vais donc, et je ne sais même pas si j'aurai la force de revenir. Il me revient à la mémoire ce que je sais du désert de Libye. Il subsiste dans le Sahara, 40 % d'humidité, quand elle tombe ici à 18 %. Et la vie s'évapore comme une vapeur. Les bédouins, les voyageurs, les officiers coloniaux, enseignent que l'on tient dix-neuf heures sans boire. Après vingt heures les yeux se remplissent de lumière et la fin commence : la marche de la soif est foudroyante.

Mais ce vent du Nord-Est, ce vent anormal qui nous a trompés, qui, à l'opposé de toute prévision, nous a cloués sur ce plateau, maintenant sans doute nous prolonge. Mais quel délai nous accordera-t-il avant l'heure des premières lumières ?

Je m'en vais donc, mais il me semble que je m'embarque en canoé sur l'océan.

Et cependant, à l'aube, ce décor me semble moins funèbre. Et je marche d'abord, les mains dans les poches, en maraudeur. Hier soir nous avons tendu des collets à l'orifice de quelques terriers mystérieux, et le braconnier en moi se réveille. Je m'en vais d'abord vérifier les pièges : ils sont vides.

Je ne boirai donc point de sang. A vrai dire je ne l'espérais pas.

Présence de la vie

Si je ne suis guère déçu par contre je suis intrigué. De quoi vivent-ils ces animaux, dans le désert ? Ce sont sans doute des *fénechs* ou renards des sables, petits carnivores gros comme des lapins et ornés d'énormes oreilles. Je ne résiste pas à mon désir et je suis les traces de l'un d'eux. Elles m'entraînent vers, une étroite rivière de sable où tous les pas s'impriment en clair. J'admire la jolie palme que forment trois doigts en-éventail. J'imagine mon ami trottant doucement à l'aube et léchant la

rosée sur des pierres. Ici les traces s'espacent : mon fénech a couru. Ici un compagnon est venu le rejoindre et ils ont trotté côte à côte. J'assiste ainsi avec une joie bizarre à cette promenade matinale. J'aime ces signes de la vie, et j'oublie un peu que j'ai soif...

Enfin j'aborde les élevages, de mes renards. Il émerge ici-au ras du sable, tous les cent, mètres, un minuscule arbuste sec aux tiges chargées de petits escargots dorés. Le fénech, à l'aube, va aux provisions. Et je me heurte ici à un grand mystère naturel.

Mon fénech ne s'arrête pas à tous les arbustes. Il en est, chargés d'escargots, qu'il dédaigne. Il en est dont il fait le tour avec une visible circonspection. Il en est qu'il aborde, mais sans les ravager. Il en retire deux ou trois coquilles, puis il change de restaurant.

Favorise-t-il la reproduction des escargots, en se gardant bien d'en tarir la source sur un arbuste, voire sur une branche ? Ou bien joue-t-il à ne pas apaiser sa faim d'un seul coup, pour prendre un plaisir plus durable à sa promenade matinale ?

...Oublier certaines images

Les-traces me-ramènent au terrier. Le fénech est là qui m'écoute sans doute, épouvanté par le grondement de mes pas. Et je lui dis : « Mon petit renard, je suis foutu, mais c'est, curieux, cela ne m'a pas empêché de m'intéresser à ton humeur... »

Et je reste là à rêver et il me semble que l'on s'adapte à tout. L'idée qu'il mourra trente ans plus tard peut-être ne gêne pas les joies d'un homme. Trente ans, trois jours... c'est une question de perspective.

Mais il faut oublier certaines images...

Mirages dans la forêt de marbre noir

Maintenant je poursuis ma route et déjà, avec la fatigue, quelque chose en moi se transforme. Les mirages, s'il n'y en a point, je les invente...

— Ohé ! J'ai levé les bras en criant, mais cet homme qui gesticulait n'était qu'un rocher noir. Tout s'anime déjà dans le

désert. J'ai voulu réveiller ce bédouin qui dormait et il s'est changé en tronc d'arbre noir. En tronc d'arbre ? Cette présence me surprend et je me penche. Je veux soulever une branche brisée : elle est de marbre ! Je me redresse et je regarde autour de moi : j'aperçois d'autres marbres noirs. Une forêt antédiluvienne jonche le sol de ses fûts brisés. Elle s'est écroulée comme une cathédrale, voilà cent mille ans, sous un ouragan de genèse. Et les siècles ont roulé jusqu'à moi ces tronçons de colonnes géantes, polis comme des pièces d'acier, pétrifiés, vitrifiés, couleur d'encre. Je distingue encore le nœud des branches, j'aperçois les torsions de la vie, je compte les anneaux du tronc. Cette forêt, qui fut pleine d'oiseaux et de musique a été frappée de malédiction et changée en sel. Et je sens que ce paysage m'est hostile. Plus noires que cette armure de fer des collines, ces épaves solennelles me refusent. Qu'ai-je à faire ici, moi, vivant, parmi ces marbres incorruptibles ? Moi périssable, moi dont le corps se dissoudra, qu'ai-je à faire ici-dans l'éternité ?

Depuis hier j'ai déjà parcouru près de quatre-vingts kilomètres. Je dois sans-doute à la soif ce vertige. Ou au soleil. Il brille sur des fûts qui semblent glacés d'huile. Il brille sur cette carapace universelle. Il n'y a plus ici ni sable ni renard. Il n'y a qu'une immense enclume. Et je marche sur cette enclume. Et je sens, sous mes tempes, le soleil retentir. Ah ! là-bas !

— Ohé ! Ohé !

— Il n'y a rien là-bas, ne t'agite pas, c'est le délire.

Je me parle ainsi à moi-même, car j'ai besoin de faire appel à ma raison. Il m'est-si-difficile de refuser ce que je vois. Il m'est si difficile de ne pas croire mes yeux... Et de ne pas courir vers cette caravane en marche... là... tu vois !...

— Imbécile, tu sais bien que c'est toi qui l'inventes...

— Alors rien au monde n'est véritable...

Rien n'est véritable sinon cette croix à vingt kilomètres de moi sur la colline. Cette croix ou-ce phare...

Mais ce n'est pas la direction de la mer. Alors c'est une croix. Toute la nuit j'ai étudié la carte. Mon travail était inutile, puisque j'ignorais ma position. Mais je me penchais sur tous les signes qui m'indiquaient la présence merveilleuse de l'homme. Et, quelque part, j'ai découvert un petit cercle surmonté d'une croix semblable. Je me suis reporté à la légende et j'y ai lu : « Etablissement religieux ». À côté de la croix j'ai vu un point noir. Je me suis reporté encore à la légende, et j'y ai lu : « Puits permanent ». J'ai reçu alors un grand choc au cœur et j'ai relu tout haut : « Puits permanent... Puits permanent ! » Ali-Baba et ses trésors, est-ce que ça compte en regard d'un puits permanent ? Un peu plus loin j'ai remarqué deux cercles blancs. J'ai lu sur la légende : « Puits temporaires ». C'était déjà moins beau. Puis tout autour il n'y avait plus rien. Rien, sinon le blanc du désespoir

Le voilà mon établissement religieux ! Les moines ont dressé une grande croix sur la : colline pour appeler les naufragés ! Et je n'ai qu'à marcher vers elle. Et je n'ai qu'à courir vers ces dominicains...

— Mais il n'y a que des monastères coptes en Libye.

— ...vers ces dominicains studieux. Ils possèdent une belle cuisine fraîche aux carreaux rouges et, dans la cour, une merveilleuse pompe rouillée. Sous la pompe rouillée, vous l'auriez deviné... sous la pompe rouillée c'est le puits permanent ! Ah ! ça va être une fête là-bas quand je vais sonner à la porte, quand je vais tirer sur la grande cloche !...

— Imbécile, tu décris une maison de Provence où il n'y avait d'ailleurs point de cloche.

— ...Quand je vais tirer sur la grande cloche ! Le portier lèvera les bras au ciel et me crierà : « Vous êtes* un envoyé du Seigneur ! » et il appellera tous les moines. Et ils se précipiteront. Et ils me fêteront comme un enfant pauvre. Et ils me pousseront vers la cuisine. Et ils me diront : « Une seconde, une seconde, mon fils... nous courons' jusqu'au puits permanent... » Et moi, je tremblerai de bonheur...

Mais non, je ne veux pas pleurer, pour la seule raison qu'il n'y a pas de croix sur la colline.

Vers le Nord

Les trésors de l'Ouest ne sont que mensonges. J'ai viré plein Nord.

Le Nord est rempli, lui au moins, par le chant de la mer.

Ah ! Cette crête franchie, l'horizon s'étale. Voici la plus belle cité du monde.

— Tu sais bien que c'est un mirage...

Je sais très bien que c'est un mirage. On ne me trompe pas, moi ! Mais s'il me plait, à moi, de m'enfoncer vers un mirage ? S'il me plait, à moi, d'espérer ? S'il me plaît d'aimer cette ville crénelée et toute pavoisée x de soleil ? S'il me plaît de marcher tout droit, à pas agiles, puisque je ne sens plus ma fatigue, puisque je suis heureux... Prévot et son revolver, laissez-moi rire ! Je préfère mon ivresse. Je suis ivre. Je meurs de soif !

Le crépuscule m'a dégrisé. Je me suis arrêté brusquement, effrayé de me sentir si loin. Au crépuscule le mirage meurt. L'horizon s'est déshabillé de sa pompe, de ses palais, de ses vêtements sacerdotaux. C'est un horizon de désert.

— Tu es bien avancé ! La nuit va te prendre, tu devras attendre le jour, et demain tes traces seront effacées et tu ne seras plus nulle part.

« La voix de celui qui crie dans le désert »

— Alors autant marcher encore droit devant moi... A quoi bon faire encore, demi-tour ? Je ne veux plus donner ce coup de barre quand peut-être j'allais ouvrir, quand j'ouvrais les bras sur la mer...

— Où as-tu vu la mer ? Tu ne l'atteindras d'ailleurs jamais. Et Prévot guette près du « Simoun » ! Et il a peut-être été aperçu par une caravane...

Oui, je vais revenir, mais je vais d'abord appeler les hommes :

— Ohé !

Cette -planète, bon Dieu, elle est cependant habitée...

— Ohé ! les hommes !...

Je m'enroue. Je n'ai plus de voix. Je me sens ridicule de crier ainsi... Je lance une fois encore :

— Les hommes !

Et je fais demi-tour.

Après deux heures de marche j'ai aperçu les flammes que Prévot, qui s'épouvantait de me croire perdu jette vers le ciel. Ah !... cela m'est tellement indifférent...

Encore une heure de marche... Encore cinq cents mètres... Encore cent mètres... Encore cinquante.

— Ah !

Je me suis arrêté stupéfait. La joie va n'inonder le cœur et j'en contient la violence. Prévot, illuminé par le brasier, cause avec deux Arabes adossés au moteur. Et ne m'a pas encore aperçu. Il est trop occupé par sa propre joie. Ah ! si j'avais attendu comme lui... je serais déjà délivré ! Je crie joyeusement :

— Ohé !

Les deux Bédouins sursautent et me regardent. Prévot les quitte et s'avance seul au-devant de moi. J'ouvre les bras. Prévot me retient par le coude, j'allais donc tomber ? Je lui dis :

— Enfin, ça y est !

— Quoi ?

— Les Arabes !

— Quels Arabes ?

Les Arabes qui sont là, avec vous...

Prévot, me regarde drôlement, et j'ai l'impression qu'il me confie, à contrecœur, un lourd secret :

— Il n'y a point d'Arabes...

Sans doute, cette fois-ci, je vais pleurer... — (A suivre.)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Tous droits réservés Saint-Exupéry - Intransigeant.

TROISIEME EDITION
 Le Journal de Paris
 1936

L'INTRANSIGENT

Les plus fins limiers de Scotland Yard cherchent dans l'appartement d'une femme blonde la clef de l'énigme

LE VOL DE PRISON DE SABLE

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY
 104 pages

IV. — Le délire

La Chambre examinera mardi les projets de réforme électorale

Les congress socialistes se préoccupent de la tactique électorale

Du ring à la piste
 Les débris de Marcel Thié au procès

Protégeons le franc

L'ADAPTION DE SEVERUS LARSEN. LE GAZON DES VES ET REPUBLIC. LE BAILEY DES CHOUX DE BRISTOL PUBLIC.







4

NOS ECHOS

Comment le prince de Galles dépensait son argent de poche...

Concoures de la médaille d'indépendance 1936

La loterie nationale dans ses meubres...

RIVOIRE-CARRET

LE KIOSQUE JOURNAUX

Mois croisés

Quand Marcel Thié boxe au cirque

LE VOL BRISÉ

Prison de sable

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

En Exclusivité : l'Intransigeant : 03 février 1936

V. Le supplice du troisième jour

On vit ici dix-neuf heures sans eau, et qu'avons-nous bu depuis hier soir ? Quelques gouttes de rosée à l'aube ! Mais le vent du Nord-Est règne toujours et ralentit un peu notre évaporation. Cet écran favorise encore dans le ciel les hautes constructions de nuages. Ah ! s'ils dérivait jusqu'à nous, s'il pouvait pleuvoir ! Mais il ne pleut jamais dans le désert.

— Prévot, découpons en triangles un parachute. Nous fixerons ces panneaux au sol avec des pierres. Et si le vent n'a pas tourné, à l'aube, nous recueillerons la rosée dans un des réservoirs d'essence, en tordant nos linges.

Nous avons aligné les six panneaux blancs sous les étoiles. Prévot a démantelé un réservoir. Nous n'avons plus qu'à attendre le jour.

Prévot, dans les débris, a découvert une orange miraculeuse. Nous nous la partageons. J'en suis bouleversé, et cependant c'est peu de chose quand il nous faudrait dix litres d'eau.

Couché auprès de notre feu nocturne je regarde ce fruit lumineux et je me dis : « Les hommes ne savent pas ce qu'est une orange... » Je me dis aussi : « Nous sommes condamnés et encore une fois, cette certitude ne me frustre pas de mon plaisir. Cette demi-orange que je serre dans la main m'apporte une des plus grandes joies de ma vie... » Je m'allonge sur le dos, je suce mon fruit, je compte les étoiles filantes. Me voici, pour une minute, infiniment heureux. Et je me dis encore : « Le monde dans l'ordre duquel nous vivons, on ne peut pas le deviner si l'on n'y est pas enfermé soi-même ». Je comprends aujourd'hui seulement la cigarette et le verre de rhum du condamné. Je ne concevais pas qu'il acceptât cette misère. Et cependant il y prend

beaucoup de plaisir. On imagine cet homme courageux s'il sourit. Mais il sourit de boire son rhum. On ne sait pas qu'il a changé de perspective et qu'il a fait, de cette dernière heure, une vie humaine.

Tantale...

Nous avons recueilli une énorme quantité d'eau : deux litres peut-être. Finie la soif ! Nous sommes sauvés, nous allons boire !

Je puise dans mon réservoir le contenu d'un gobelet d'étain, mais cette eau est d'un beau vert jaune et, dès la première gorgée, je lui trouve un goût si effroyable, que, malgré la soif qui me tourmente, avant d'achever cette gorgée, je reprends ma respiration. Je boirais cependant de la boue, mais ce goût de métal empoisonné est plus fort que ma soif.

Je regarde Prévot qui tourne en rond les yeux au sol, comme s'il cherchait attentivement quelque chose. Soudain il s'incline et vomit sans s'interrompre de tourner en rond. Trente secondes plus tard, c'est mon tour. Je suis pris de telles convulsions que je rends à genoux, les doigts enfoncés dans le sable. Nous ne nous parlons pas, et, durant un quart d'heure, nous demeurons ainsi secoués, ne rendant plus qu'un peu de bile.

Fuir ce plateau maudit

C'est fini. Je ne ressens plus qu'une lointaine nausée. Mais nous avons perdu notre dernier espoir. J'ignore si notre échec est dû à un enduit du parachute ou aux sels de magnésium déposés dans le réservoir. Il nous eût fallu un autre récipient ou d'autres linges.

Alors, dépêchons-nous ! Il fait jour. En route ! Nous allons fuir ce plateau maudit, et marcher à grands pas droit devant nous, jusqu'à la chute. C'est l'exemple de Guillaumet dans les Andes que je suis : je pense beaucoup à lui y depuis hier. J'enfreins la consigne formelle qui est de demeurer auprès de l'épave. On ne nous cherchera plus ici.

Encore une fois nous découvrons que nous ne sommes pas les naufragés. Les naufragés, ce sont ceux qui attendent ! Ceux que

menace notre silence. Ceux qui sont déjà déchirés peut-être par une abominable erreur. On ne peut pas ne pas courir vers eux. Guillaumet aussi, au retour des Andes, m'a raconté qu'il courait vers les naufragés ! Ceci est une vérité universelle.

— Si j'étais seul au monde, me dit Prévot, je me coucherais.

Et nous marchons droit devant nous vers l'Est-Nord-Est. Si le Nil a été franchi nous nous enfonçons à chaque pas plus profondément dans l'épaisseur du désert.

Ce jour-là tout s'est effacé...

De cette journée-là, je ne me souviens plus. Je ne me souviens que de ma hâte. Ma hâte vers n'importe quoi, vers ma chute. Je me rappelle aussi avoir marché en regardant la terre, j'étais écœuré par les mirages. De temps en temps, nous avons rectifié à la boussole notre direction. Nous nous sommes aussi étendus parfois pour souffler un peu. J'ai aussi jeté quelque part ma gabardine que je conservais pour la nuit. Je ne sais rien de plus. Mes souvenirs ne se renouent qu'avec la fraîcheur du soir. Moi aussi je n'étais plus fait que de sable, et tout s'est effacé.

Nous décidons, au coucher du soleil, de camper. Je sais bien que nous devrions marcher encore : cette nuit sans eau nous achèvera. Mais, nous avons emporté avec nous les panneaux de toile du parachute. Si le poison ne vient pas de l'enduit il se pourrait que demain matin, nous puissions boire. Il faut étendre nos pièges, une fois encore, sous les étoiles.

Mais au Nord, le ciel est ce soir pur de nuages. Mais le vent a changé de goût. Il a aussi changé de direction. Nous sommes frôlés déjà, me semble-t-il par le désert. C'est le premier mouvement du fauve !

Le fauve est là, qui nous tient déjà en son pouvoir. Je reçois son haleine. Je le sens qui me lèche les mains et le visage...

Mais si je marche encore je ne ferai pas, dix kilomètres. Depuis trois jours, sans presque boire, j'en ai couvert plus de cent quatre-vingts...

Une invention de notre folie...

Mais, à l'instant de faire halte :

— Je vous jure que c'est un lac, me dit Prévot.

— Vous êtes fou !

— A cette heure-ci, au crépuscule, cela peut-il être un mirage ?

Je ne réponds rien. J'ai renoncé, depuis longtemps, à croire mes yeux. Ce n'est pas un mirage, peut-être, mais alors, c'est une invention de notre folie. Comment Prévot croit-il encore ?

Prévot s'obstine.

— C'est à vingt minutes, je vais aller voir...

Cet entêtement m'irrite :

— Allez voir, allez prendre l'air... c'est excellent pour, la santé. Mais s'il existe votre lac, il est salé, sachez-le bien. Salé ou non, il est au diable. Et ; par-dessus tout il n'existe pas.

Prévot, les yeux fixes, s'éloigne déjà. Je les connais ces attractions souveraines ! Et moi je pense : « Il y a aussi des somnambules qui vont se jeter droit sous les locomotives ». Je sais que Prévot ne reviendra pas. Ce vertige du vide le prendra et il ne pourra plus faire demi-tour. Et il tombera un peu plus loin. Et il mourra de son côté et moi du mien. Et tout cela a si peu d'importance !...

Je n'estime pas d'un très bon augure cette indifférence qui m'est venue. À demi noyé, j'ai, une fois déjà, ressenti cette paix. Mais j'en profite pour écrire une lettre posthume, à plat ventre sur des pierres. Je voudrais aussi connaître où j'en suis. J'essaie de former de la salive : depuis combien d'heures n'ai-je point craché ? Je n'ai plus de salive. Si je garde la bouche fermée, une matière gluante scelle mes lèvres. Elle sèche et forme, au dehors, un bourrelet dur. Cependant je réussis encore mes tentatives de déglutition. Et mes yeux ne se remplissent point encore de lumières. Quand ce radieux spectacle me sera offert, c'est que j'en aurai pour deux heures.

Prévot ne s'est pas plaint une seule fois...

Il fait nuit. La lune a grossi depuis l'autre nuit. Prévot ne revient pas. Je suis allongé sur le dos et je mûris ces évidences. Je retrouve en moi une vieille impression. Je cherche à me la définir. Je suis... Je suis... Je suis embarqué ! Je me rendais en Amérique du Sud, je m'étais étendu ainsi sur le pont supérieur. La pointe du mât se promenait de long en large, très lentement, parmi les étoiles. Il manque ici un mât, mais je suis embarqué quand même, vers une destination qui ne dépend plus de mes efforts. Des négriers m'ont jeté lié sur un navire.

Je songe à Prévot qui ne revient pas. Je ne l'ai pas entendu se plaindre une seule fois. C'est très bien. Il m'eût été insupportable d'entendre geindre. Prévot est un homme.

Ah ! À cinq cents mètres de moi le voilà qui agite sa lampe ! Il a perdu ses traces ! Je n'ai pas de lampe pour lui répondre, je me lève, je crie mais il n'entend pas... Une seconde lampe s'allume à deux cents mètres de la sienne, une troisième lampe. Bon Dieu, c'est une battue et- l'on me cherche ! Je crie :

— Ohé !

Mais on ne m'entend pas. Les trois lampes poursuivent leurs signaux d'appel.

Je ne suis pas fou ce soir. Je me sens bien. Je suis en paix. Je regarde, avec attention. Il y a trois lampes à cinq cents mètres.

— Ohé !

Mais on ne m'entend toujours pas.

Alors je suis pris, d'une courte panique. La seule que je connaîtrai. Ah ! je puis encore courir : « Attendez... attendez... » Ils vont faire demi-tour ! Ils vont s'éloigner, chercher ailleurs, et moi je vais tomber ! Je vais tomber sur le seuil de la vie, quand il était des bras pour me recevoir !...

— Ohé ! Ohé !

— Ohé !

Ils m'ont entendu. Je suffoque, je suffoque mais je cours encor. Je cours dans la direction de la voix : « Ohé ! » J'aperçois Prévot et je tombe !

— Ah ! Quand j'ai aperçu toutes ces lampes !
Quelles lampes ? C'est exact, il est seul.

« Ça va mal... »

Cette fois-ci je n'éprouve aucun désespoir, mais une sourde colère.

— Et votre lac ?

— Il s'éloignait quand j'avancais. Et j'ai marché vers lui pendant une demi-heure. Après une demi-heure il était trop loin. Je suis revenu. Mais je suis sûr maintenant que c'est un lac...

— Vous êtes fou, absolument fou. Ah ! pourquoi avez-vous fait cela... Pourquoi ?

Qu'a-t-il fait ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Je pleurerais d'indignation, et j'ignore pourquoi je suis indigné. Et Prévot m'explique d'une voix qui s'étrangle :

— J'aurai- tant voulu trouver à boire. Vos lèvres sont tellement blanches ! Ah. ! Ma colère tombe... Je passe ma main sur mon front, comme si je me réveillais, et je me sens triste. Et je raconte doucement

— J'ai vu, comme je vous vois, j'ai vu clairement, sans erreur possible, trois lumières... Je vous dis que je les ai vues, Prévot !

Prévot se tait d'abord :

— Eh oui, avoue-t-il enfin, ça va mal.

Un froid qui n'est pas seulement celui de la nuit...

La terre rayonne vite sous cette atmosphère sans vapeur d'eau. Il fait déjà très froid. Je me lève et je marche. Mais bientôt je suis pris d'un insupportable tremblement. Mon sang déshydraté circule très mal, et un froid glacial me pénètre, qui n'est- pas seulement le froid de la nuit. Mes mâchoires claquent et tout mon corps est agité de soubresauts. Je ne puis plus, me servir d'une lampe électrique tant ma main la secoue. Je n'ai jamais été sensible au froid, et cependant je vais mourir de froid, quel étrange effet de la soif !

J'ai laissé tomber quelque part, las de la porter dans la chaleur, ma gabardine. Et le vent peu à peu empire. Et je découvre que dans le désert il n'est point de refuge. Le désert est lisse comme un marbre. Il ne forme point d'ombre pendant le jour, et la nuit, il vous livre tout nu au vent. Pas un arbre, pas une haie, pas une pierre qui m'eût abrité. Le vent me charge comme une cavalerie en terrain découvert. Je tourne en-rond pour le fuir. Je me couche et je me relève. Couché ou debout je suis exposé à ce fouet de glace ! Je ne puis courir, je n'ai plus de forces, je ne puis fuir les assassins, et je tombe à genoux, la tête dans les mains, sous le sabre !

Je m'en rends compte, un peu plus tard : je me suis relevé, et je marche droit devant moi, toujours grelottant ! Où suis-je ? Ah ! je viens de partir, j'entends Prévot ! Ce sont ses appels qui m'ont réveillé...

Je reviens vers lui, toujours agité par ce tremblement, par ce hoquet de tout le corps. Et je me dis : « Ce n'est pas le froid. C'est autre chose. C'est la fin ». Je me suis déjà trop déshydraté. J'ai tant marché, avant-hier, et hier, quand j'allais seul.

Cela me, peine de finir par le froid. Je préférerais mes mirages intérieurs. Cette croix, ces arbres, ces lampes. Après tout, cela commençait à m'intéresser. Je n'aime pas être flagellé comme un esclave

Me voici encore à genoux.

Une fosse dans le sable...

Nous avons emporté un peu de pharmacie. Cent grammes d'éther pur, cent grammes d'alcool à 90 et un flacon d'iode. J'essaie de boire, deux ou trois gorgées d'éther pur. C'est comme si j'avalais un couteau. Puis un peu d'alcool à 90, mais cela me ferme la gorge.

Je creuse une fosse dans le sable, je m'y couche et je me recouvre de sable. Mon visage seul émerge. Prévot a découvert des brindilles et allume un feu dont les flammes seront vite taries. Prévot refuse de s'enterrer sous le sable. Il préfère battre la-semelle. Il a tort.

Ma gorge demeure, serrée, c'est mauvais signe et cependant-je me sens mieux. Je me sens calme. Je me sens calme au-delà de toute espérance. Je m'en vais malgré moi en voyage, ligoté sur le pont de mon vaisseau de négriers sous les étoiles. Mais je ne suis peut-être pas très malheureux.

Je ne sens plus le froid, à condition de ne pas remuer un muscle. Alors, j'oublie mon corps endormi sous le sable. Je ne bougerai plus, et ainsi je ne souffrirai plus jamais. D'ailleurs, véritablement, l'on souffre si peu... Il y a, derrière tous ces tourments, l'orchestration de la fatigue et du délire. Et tout se change en livre d'images, en contes de fées un peu cruel... Tout à l'heure, le vent me chassait à courre et, pour le fuir, je tournais en rond comme une bête. Puis j'ai eu du mal à respirer : un genou m'écrasait la poitrine. Un genou. Et je me débattais contre le poids de l'ange. Je ne fus jamais seul dans le désert. Maintenant que je ne crois plus à ce qui m'entoure, je me retire chez moi, je ferme les yeux et je ne remue plus un cil. Tout ce torrent d'images m'emporte, je le sens, vers un songe tranquille : les fleuves se calment dans l'épaisseur de la mer.

S'il fait un pas de plus, il meurt.

Adieu, mes yeux que je ne reverrai jamais sous leur chapeau à auréole. Ce n'est point ma-faute si le corps humain ne peut résister trois jours sans boire. Je ne me croyais pas prisonnier ainsi des fontaines. Je ne soupçonnais pas une aussi courte autonomie. On croit que l'homme peut s'en aller droit devant soi. On croit que l'homme est libre... On ne voit pas la corde qui le rattache au puits, qui le rattache, comme un cordon ombilical, au ventre de la terre. S'il fait un pas de plus, il meurt.

À part votre souffrance, je ne regrette rien. Tout compte fait, j'ai eu la meilleure part. Si je rentrais, je recommencerais. J'ai besoin de vivre. Dans les villes, il n'y a plus de vie humaine.

Il ne s'agit point ici d'aviation. L'avion, ce n'est pas une fin, c'est un moyen. Ce n'est pas pour l'avion que l'on risque sa vie. Ce n'est pas non plus pour sa charrue que le paysan laboure. Mais, par l'avion, on quitte les villes et leurs comptables et l'on retrouve une vérité paysanne.

On fait un travail d'homme et l'on connaît des soucis d'homme. On est en contact avec le vent, avec les étoiles, avec la nuit, avec le sable, avec la mer. On ruse avec les forces naturelles. On attend l'aube comme le jardinier attend le printemps. On attend l'escale comme une terre promise, et l'on cherche sa vérité dans les étoiles.

Je ne me plaindrai pas. Depuis trois jours, j'ai marché, j'ai eu soif, j'ai suivi des pistes dans le sable, j'ai fait de la rosée mon espérance. J'ai cherché à joindre mon espèce, dont j'avais oublié où elle logeait sur la terre. Et ce sont là des soucis de vivants. Je ne puis pas ne pas les juger plus importants que le choix, le soir d'un music-hall.

La dernière méditation

Je ne comprends plus ces populations de trains de banlieue, ces hommes qui se croient des hommes, et qui cependant sont réduits, par une pression qu'ils ne sentent pas, comme les fourmis, à l'usage qui en est fait. De quoi remplissent-ils, quand ils sont libres, leurs absurdes petits dimanches ?

J'ai été en Russie où on leur jouait du Mozart dans les usines, Je l'ai écrit. J'ai reçu deux cents lettres d'injures. Je n'en veux pas à ceux qui préfèrent le beuglant. Ils ne connaissent point d'autre chant. J'en veux au tenancier du beuglant. Je n'aime pas que l'on abîme les hommes.

J'ai lu dans une chronique de radio, et cela me revient impérieusement cette nuit, la lettre d'une femme qui se plaignait d'entendre trop souvent du Ravel. Elle réclamait sans doute son mirliton. Je n'en veux pas à cette enfant, dont il n'a pas été tiré un être humain, mais à ceux qui publient sa lettre et réclament ce mirliton pour tous les hommes.

Quel récital !...

Mozart ou Ravel... C'est l'avion qui me fait songer à la musique. Un vol de nuit vers Saïgon, tout le long du ciel, quel récital !... L'avion ou la musique... il y a les occupations humaines, et celles qui ne sont pas humaines. C'est la seule frontière que je connaisse. Je ne sais pas faire la distinction entre la méditation

du pilote et celle de l'astronome. Un homme écrit, un autre vole, et le jardinier touche le rosier pour y favoriser les fleurs. Ce sont des hommes.

Moi je suis heureux, dans mon métier. Je me sens paysan des escales. Dans le train de banlieue, je sens mon agonie bien autrement qu'ici ! Ici, tout compte fait, quel luxe !...

Je ne regrette rien. J'ai joué, j'ai perdu. C'est dans l'ordre de mon métier. Mais, tout de même, je l'ai respiré le vent de la mer.

Ceux qui l'ont goûté une fois n'oublient pas cette nourriture. N'est-ce pas mes camarades ? Et il ne s'agit pas de vivre dangereusement. Je ne comprends pas cette formule. Les toréadors ne me plaisent guère. Ce n'est pas le danger que j'aime. Je sais ce que j'aime. C'est la vie.

Le suprême effort

Il me semble que le ciel va blanchir. Je sors un bras du sable. J'ai un panneau à portée de la main, je le tâte, mais il reste sec. Attendons. La rosée se dépose à l'aube. Mais l'aube blanchit sans mouiller nos linges. Alors, mes réflexions s'embrouillent un peu et je m'entends dire : « Il y a ici un cœur sec... un cœur sec... un cœur sec qui ne sait point former de larmes ! »

— En route Prévot ! Nos gorges ne se sont pas fermées encore : il faut marcher. — (A suivre.)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Tous droits réservés Saint-Exupéry - Intransigeant.



4



LE VOL BRISÉ

Prison de sable

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

En Exclusivité : *l'Intransigeant* : 04 février 1936

VI. Résurrection

Il souffle ce vent d'Ouest qui sèche l'homme en dix-neuf heures. Mon œsophage n'est pas fermé encore, mais il est dur et douloureux. J'y devine déjà quelque chose qui racle. Bientôt commencera cette toux, que l'on m'a décrite, et que j'attends. Ma langue me gêne. Mais le plus grave est que j'aperçois déjà des taches brillantes. Quand elles se changeront en flammes, je me coucherai.

Nous marchons vite. Nous profitons de la fraîcheur du petit jour. Nous savons bien qu'au grand soleil, comme l'on dit, nous ne marcherons plus. Au grand soleil...

Nous n'avons pas le droit de transpirer. Ni même celui d'attendre. Cette fraîcheur n'est qu'une fraîcheur à dix-huit pour cent d'humidité. Ce vent qui souffle vient du désert. Et, sous cette caresse menteuse et tendre, notre sang s'évapore.

Des images moins déchirantes...

Nous avons mangé un peu de raisin le premier jour. Depuis trois jours, une demi-orange et une moitié, de madeleine. Avec -quelle salive, eussions-nous mâché -notre nourriture ? Mais je n'éprouve aucune faim, je n'éprouve que la-soif. Et il me semble que désormais, plus que la soif, j'éprouve les effets de la soif. Cette gorge dure. Cette langue de plâtre. Ce raclement et cet affreux goût dans la bouche. Ces sensations-là sont nouvelles pour moi. Sans doute l'eau les guérirait-elle, mais je n'ai point de souvenirs qui leur associent ce remède. La soif devient de plus en plus une maladie et de moins en moins un désir.

Il me semble que les fontaines et les fruits m'offrent déjà des images moins déchirantes. J'oublie le rayonnement divin de

l'orange, comme il me semble avoir oublié mes yeux noirs sous leur chapeau à auréole. Déjà peut-être j'oublie tout.

Des étapes de deux cents mètres

Nous nous sommes assis, mais il faut repartir, Nous renonçons aux longues étapes. Après cinq cents mètres de marche, nous croulons de fatigue. Et j'éprouve une grande joie à m'étendre. Mais il faut repartir.

Le paysage change. Les pierres s'espacent. Nous marchons maintenant sur du sable. A deux kilomètres, devant nous, des dunes. Sur ces dunes quelques taches de végétation basse. Je préfère le sable à l'armure d'acier. C'est le désert blond. C'est le Sahara. Je crois le reconnaître... Maintenant nous nous épuisons en deux cents mètres...

Nous allons marcher, tout de même, au moins jusqu'à ces arbustes.

C'est une limite extrême. Nous vérifierons en voiture, lorsque nous remonterons nos traces, huit jours plus tard pour chercher le Simoun que cette derrière tentative fut de quatre-vingts kilomètres. J'en ai donc déjà couvert près de deux cents. Comment poursuivrai-je ?

Hier, je marchais sans espoir. Aujourd'hui ces mots ont perdu leur sens. Aujourd'hui, nous marchons parce que nous marchons. Ainsi les bœufs sans doute, au labour. Je rêvais hier à des paradis d'orangers. Mais aujourd'hui, il n'est plus, pour moi, de paradis. Je ne-crois plus à l'existence des oranges.

Sécheresse...

Je ne découvre plus rien en moi, sinon une grande sécheresse du cœur. Je vais tomber ! et ne connais point le désespoir. Je n'ai même pas de peine. Je le regrette : le chagrin me semblerait doux comme l'eau. On a pitié de soi et l'on se plaint comme un ami. Mais je n'ai plus d'ami au monde.

Quand on me retrouvera, les yeux brûlés, on imaginera que j'ai beaucoup appelé et beaucoup souffert. Mais les élans, mais les regrets, mais les tendres souffrances, ce sont encore des

richesses. Et moi je n'ai plus, de richesses. Les fraîches jeunes filles, au soir de leur premier amour, connaissent le chagrin et pleurent. Le chagrin est lié aux frémissements de la vie. Et moi je n'ai plus de chagrin...

Le désert, c'est moi, Je ne forme plus de salive, mais je ne forme plus, non plus, les images douces vers lesquelles j'aurais pu crier. Le soleil a séché en moi la source des larmes.

L'invisible présence...

Et cependant, qu'ai-je aperçu ? Un souffle d'espoir a passé sur moi comme une risée sur la mer. Quel est le signe qui vient d'alerter mon instinct avant de frapper ma conscience ? Rien n'a changé, et cependant tout a changé. Cette nappe de sable, ces tertres et ces légères plaques de verdure ne composent plus un paysage, mais une scène. Une scène vide encore, mais toute préparée. Je regarde Prévot. Il est-frappé du même étonnement que moi, mais il ne comprend pas non plus ce qu'il éprouve.

Je vous jure qu'il va se passer quelque chose...

Je vous jure que le désert s'est animé. Je vous jure que cette absence, que ce silence sont tout à coup plus émouvants qu'un tumulte de place publique...

Nous sommes sauvés, il y a des traces dans-le sable !...

Ah ! nous avons perdu la piste de l'espèce humaine, nous étions tranchés d'avec la tribu, nous nous étions retrouvés seuls au monde, oubliés par une migration universelle et voici que nous découvrons, imprimés dans le sable les pieds nus et divins de l'homme.

— Ici, Prévot, deux hommes se sont séparés...

— Ici, un chameau s'est agenouillé...

— Ici...

Et cependant, nous ne sommes point sauvés encore. Il ne nous suffit pas d'attendre. Dans quelques heures, on ne pourra plus-nous secourir. La marche de la soif, une fois la toux commencée, est trop rapide. Et notre gorge...

Mais je crois en cette caravane, qui se balance quelque part, dans le désert, lourde de trésors.

Le coq annonce l'aube de la vie...

Nous avons donc marché encore, et tout à coup j'ai entendu le chant du coq. Guillaumet m'avait dit : « Vers la fin, j'entendais des coqs dans les Andes. J'entendais aussi des chemins de fer... »

Je me souviens de son récit à l'instant même où le coq chante et je me dis « Ce sont mes yeux qui m'ont trompé d'abord. C'est sans doute l'effet de la soif. Mes oreilles ont mieux résisté... » Mais Prévot m'a saisi le bras :

— Vous avez entendu ?

— Quoi ?

— Le coq !

— Alors... Alors...

Alors, bien sûr, imbécile, c'est la vie...

L'Homme...

J'ai eu une dernière hallucination : celle de trois chiens qui se poursuivaient. Prévot, qui regardait aussi, n'a rien vu. Mais nous sommes deux à tendre les bras vers ce bédouin. Nous sommes deux à user vers lui tout le souffle de nos poitrines. Nous sommes deux à rire de. Bonheur !...

Mais nos voix ne portent pas à cinquante mètres. Ce Bédouin et son chameau lent, qui viennent d'apparaître derrière le tertre, voilà que lentement ils s'éloignent. Peut-être cet homme est-il seul. Un démon cruel nous l'a montré et le retire...

Et nous ne, pourrions plus, courir !

Un autre Arabe apparaît de profil sur la dune. Nous hurlons, mais tout bas. Alors nous agitions les bras et nous avons l'impression de remplir le ciel de signaux immenses. Mais ce Bédouin regarde toujours vers la droite...

Et voici que, sans hâte, sans hâte, il a amorcé un quart de tour. À la seconde même où il se présentera de face, tout sera accompli. À la seconde même où il regardera vers nous, il aura déjà effacé en nous la soif, la mort et les mirages. Il a amorcé un quart de tour qui, déjà, change le monde. Par un mouvement de son seul buste, par la promenade de son seul, regard, il crée la vie, et il me paraît semblable à un dieu...

C'est un -miracle... Il marche vers nous sur le sablée comme un-dieu sur la mer...

Toi qui nous sauves tu t'effaceras cependant à jamais de ma mémoire. Je ne me souviendrai jamais de ton visage. Tu es l'Homme et tu m'apparais avec le visage de tous les hommes à la fois. Tu ne nous as jamais croisés et déjà tu nous as reconnus. Tu es le frère bien-aimé. Et, à mon tour, je te reconnaîtrai dans tous les hommes.

Tu m'apparais baigné de noblesse et de bienveillance. Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi. Il ne me semble pas que tu nie sauves : il me semble que tu me pardonnes. Tu as le pouvoir de donner à boire, Grand Seigneur de la terre...

Et je n'ai plus un seul ennemi au monde.

Nous nous sommes compris au-delà des races et des langages. L'Arabe nous a simplement regardés. Il a pressé, des mains, sur nos épaules, et nous lui avons obéi. Nous nous sommes étendus sur le sable. Il n'y a plus ici ni races, ni langages, ni divisions... Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange.

L'eau...

Nous avons attendu, le front dans le sable. Et maintenant, nous buvons à plat ventre, la tête dans la bassine, comme des veaux. Le Bédouin s'en effraye et nous oblige, à chaque instant, à nous interrompre. Mais dès qu'il nous lâche, nous replongeons tout notre visage dans l'eau.

L'eau !

Eau, tu n'as ni goût, ni couleur, ni arôme, on ne peut pas te définir, on te goûte sans te connaître. Tu n'es pas nécessaire à la vie : tu es la vie. Tu nous pénètre d'un plaisir qui ne s'explique point par les sens. Avec toi rentrent en nous les trésors que nous avons abandonnés. Par ta grâce, s'ouvrent en nous toutes les sources tarées de notre cœur.

Tu es la plus grande richesse qui soit au monde, et tu es aussi la plus délicate, toi si pure au ventre de la terre. On peut mourir sur une source d'eau magnésienne. On peut mourir à deux pas d'un lac d'eau salée, on peut mourir malgré deux litres de rosée qui retiennent en suspens quelques sels. Tu n'acceptes point de mélange, tu ne supportes point d'altération, tu es une ombrageuse divinité...

Mais tu répands en nous un bonheur infiniment simple.

La fin de l'aventure...

Je n'ai rien à dire de plus. On nous a expliqué tant bien que mal qu'il existait plus loin des Européens. Juchés sur un chameau, nous avons cheminé pendant trois-heures. Puis, rompus de fatigue, nous nous sommes fait déposer dans un campement, laissant les chameliers chercher seuls du secours. Vers six heures du soir, une voiture, chargée de Bédouins armés, est venue nous prendre. Une demi-heure plus tard nous débarquions chez un ingénieur suisse, Raccaud, qui dirige une usine de soude, près d'une saline, dans le désert, et nous trouvions chez lui un accueil adorable. A minuit, j'étais au Caire.

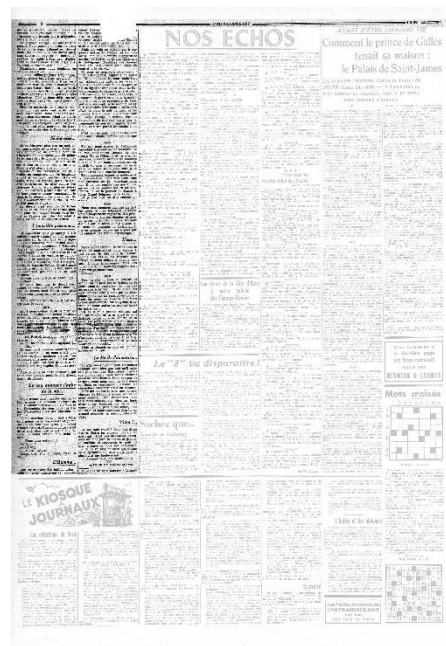
Vivre !...

Je me suis réveillé dans des draps blancs. Entre les rideaux coulait un soleil qui n'était plus un ennemi. J'étendais sur mon pain le beurre et le miel, je souriais, je retrouvais le goût de mon enfance et tous ses émerveillements. Je relisais, de ceux que j'aime, ce télégramme de trois mots dont la simplicité me bouleversait : « Sommes tellement heureux... »

FIN

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Tous droits réservés Saint-Exupéry - Intransigeant.



ESPAGNE Ensanglantée

À Barcelone. L'invisible frontière de la guerre civile

L'Intransigeant – 12 août 1936

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPERY)

Après Lyon, j'ai obliqué à gauche vers les Pyrénées et l'Espagne. Je survole, maintenant des nuages bien propres, des nuages d'été, des nuages pour amateurs, où s'ouvrent de grands trous pareils à des lucarnes. Ainsi j'aperçois Perpignan au fond d'un puits.

Je suis seul à bord, et je rêve, et je me penche sur Perpignan. J'ai vécu ici quelques mois. J'essayais alors des hydravions à Saint-Laurent-de-la-Salanque. Mon travail fini je regagnais le cœur de cette petite ville éternellement dominicale. Une grande place, un café à-musique et le porto du soir. Et j'assistais de mon fauteuil d'osier à la vie provinciale. Elle me paraissait un jeu aussi inoffensif qu'une revue de soldats de plomb. Ces jeunes filles joliment peintes, ces passants oisifs, ce ciel pur...

Voici les Pyrénées. J'ai laissé derrière moi la dernière ville heureuse.

Ici, l'on se tue...

Voici l'Espagne et Figueras. Ici l'on se tue. Ah ! le plus étonnant n'est point que l'on découvre l'incendie et la ruine, et les signes de la détresse des hommes, mais bien que l'on ne découvre rien de semblable. Cette ville ressemble à l'autre. Je me penche attentif : rien n'a marqué ce tas léger de gravier blanc, cette église, que je sais brûlée, brille au soleil. Je ne distingue pas ses irréparables blessures. Déjà s'est dissipée la pâle fumée qui a emporté ses dorures, qui a fondu dans le bleu du ciel ses boiseries, ses livres de prières et ses trésors sacerdotaux. Pas une ligne n'est altérée. Oui, cette ville ressemble à l'autre, assise au cœur de ses routes en éventail, comme l'insecte au centre de son piège de soie. Comme les autres villes, celle-ci se nourrit des

fruits de la plaine, qui remontent vers elle le long des routes blanches, Et je ne découvre rien sinon l'image de cette lente digestion, qui, au cours des siècles, a marqué le sol, chassé les forêts, divisé les champs, étendu ces canaux nourriciers. Ce visage-là ne changera plus guère. Il est déjà vieux. Et je me dis qu'une colonie d'abeilles, sa ruche ainsi une fois bâtie au sein d'un hectare de fleurs, connaîtrait la paix. Mais la paix n'est point accordée aux colonies d'hommes.

Le drame pourtant il faut le chercher pour le découvrir. Car il se joue le plus souvent non dans le monde visible mais dans la conscience des hommes. A Perpignan même, ville heureuse, un cancéreux, derrière sa fenêtre d'hôpital, se tourne et se retourne en vain pour échapper à sa douleur comme à un milan inexorable. Et la paix de la ville en est altérée. C'est bien le miracle de l'espèce humaine qu'il ne soit ni douleur, ni passion qui ne rayonne et qui ne prenne une importance universelle.

Un homme, dans son grenier, s'il

Gérone puis Barcelone

Voici enfin Gérone puis Barcelone, et je me laisse couler doucement du haut de mon observatoire. Et je n'observe rien ici non plus, sinon des avenues désertes. Des églises encore, qui sont dévastées, me paraissent intactes. Je devine quelque part une fumée à peine visible. Est-ce l'un des signes que je cherchais ? Le témoignage de cette colère qui a fait si peu de dégâts, si peu de bruit, et qui peut-être a cependant tout ravagé ? Car une civilisation tient toute entière dans cette dorure légère qu'un souffle emporte

Et ils sont de bonne foi ceux qui disent : « Où est la terreur à Barcelone ? À part vingt bâtiments brûlés, où est cette ville en cendres ? A part quelques centaines de morts parmi douze cent mille habitants, où sont ces hécatombes ?... Où est cette frontière sanglante, par-dessus laquelle on tire ?... »

Et, en effet, j'ai vu des foules paisibles qui circulaient sur la Rambla, et, si je me heurtais parfois à des barrages de miliciens en armes, il suffisait souvent, pour les franchir, de leur sourire.

Je n'ai point trouvé d'emblée la frontière. La frontière, dans la guerre civile, est invisible, et passe par le cœur de l'homme...

Et, cependant, dès le premier soir, je l'ai touchée...

Je m'étais installé, à la terrasse d'un café, parmi des buveurs débonnaires, quand brusquement quatre hommes armés ont fait halte en face de nous et, dévisageant mon voisin, ont, sans parler, dirigé leurs canons vers son ventre. L'homme, le visage soudain ruisselant de sueur, s'est alors dressé, debout, et a levé lentement les bras, des bras de plomb. L'un des miliciens, l'ayant fouillé, parcourut des yeux quelques papiers, puis lui fit signe de marcher. Et l'homme quitta son verre à demi-plein, le dernier verre de sa vie, et se mit en marche. Et ses deux mains dressées au-dessus de sa tête semblaient celles d'un homme qui se noie. « Fasciste », murmura une femme entre ses dents, derrière moi, et ce fût le seul témoin qui osa montrer qu'il avait remarqué quelque chose. Et le verre de l'homme restait là, témoignage d'une confiance insensée dans le hasard, dans l'indulgence, dans la vie...

Et je regardais s'éloigner, les reins cernés de carabines, celui par lequel, à deux pas de moi, cinq minutes plus tôt, passait l'invisible frontière. — *(À suivre.)*

ESPAGNE Ensanglantée

Mœurs des anarchistes et scènes de rues dans Barcelone

L'Intransigeant – 13 août 1936

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPERY)

Un ami vient de me raconter ce souvenir : il flânait la veille, le long d'une rue vide quand un milicien l'interpelle :

— Marchez sur la chaussée !

Et l'ami, distrait, n'obéit pas. Alors le milicien épaule, tire, le manque. Mais la balle a troué le chapeau. Et le promeneur, rappelé au respect des armes, quitte le trottoir et prend la chaussée...

Le milicien, qui vient d'armer sa seconde balle, hésite, puis, laissant retomber son fusil, lance d'un ton bourru :

— Êtes-vous sourd ?

Et ce ton de reproche me paraît ici admirable...

Maîtres de la ville

Car ils tiennent la ville, les anarchistes. Rassemblés par paquets de cinq à six au coin des rues, en faction devant les hôtels ; ou lancés à travers la ville à cent à l'heure dans les Hispanos réquisitionnées.

Dès le premier matin de soulèvement militaire, ils ont, seuls, chargés au couteau des canonnières appuyés par des mitrailleurs. Ils ont enlevé les canons, la victoire une fois remportée, ils ont saisi dans les casernes les stocks d'armes et de munitions, puis, tout naturellement, ils ont transformé la ville en fortin. Ils disposent de l'eau, du gaz, de l'électricité, des transports. Et je les vois, au cours de ma promenade matinale, occupés à perfectionner leurs barricades. On voit d'humbles murs de pavés, on voit des barricades modelées à double enceinte. Je guette un coup d'œil au-dessus du mur. Ils sont là. Ils ont déménagé la maison d'à côté et se préparent à la guerre civile enfoncés dans des fauteuils rouges de conseil

d'administration... Ceux de mon hôtel sont tous occupés. Ils grimpent et dévalent les escaliers. Et je m'informe :

— Que se passe-t-il ?

— Nous étudions la stratégie des lieux...

— Pourquoi ?

— Nous installons une mitrailleuse sur le toit...

— Pourquoi ?

Haussement d'épaules.

Un certain bruit a couru ce matin en ville : le Gouvernement ferait, dit-on, une tentative pour désarmer les anarchistes.

Moi je crois qu'il renoncera à ses projets.

J'ai pris hier quelques photographies de notre garnison — chaque hôtel abrite la sienne — et je cherche un grand garçon brun pour lui remettre son image.

— J'ai sa photo, où est-il ?

On me regarde, on se gratte le front, puis on me confie à regret :

— Nous avons dû le fusiller... Il avait dénoncé un homme comme fasciste... Nous avons donc fusillé le fasciste... Et ce matin nous avons appris qu'il ne s'agissait pas d'un fasciste, mais d'un rival...

Ils ont le sens de la justice.

Une heure du matin...

Il est une heure du matin et sur la Rambla on me crie « halte ! » Je vois surgir dans l'ombre les carabines.

— Défendu d'avancer.

— Pourquoi ?

On examine mes papiers à la lueur d'un réverbère, puis on me les rend :

— Vous pouvez passer, mais attention, on va tirer peut-être par ici.

— Que se passe-t-il ?

On ne me répond pas.

Un convoi de canons roule lentement sur les pavés.

— Où vont-ils ?

— C'est une colonne qui va s'embarquer pour le front.

J'aimerais assister à cet embarquement nocturne. Je tente de séduire les anarchistes :

—La gare est loin, il pleut, si vous pouviez me prêter une voiture...

L'un d'eux, sur un geste s'éloigne. Il revient au volant d'une Delage réquisitionnée.

— Nous allons vous conduire...

Et je roule maintenant vers la gare sous la protection de trois carabines.

Curieuse race d'hommes. Je ne les ai pas compris encore. Demain je les ferai parler et j'irai voir leur grand tribun, Garcia Olivier. — *(À suivre)*

ESPAGNE Ensanglantée

Une guerre civile, ce n est point une guerre, mais une maladie

L'Intransigeant – 14 août 1936

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPERY)

Mes guides anarchistes m'ont donc accompagné. Voici la-gare d'embarquement des troupes. Il nous faut les rejoindre là-bas, loin des quais bâtis pour les adieux tendres, dans un désert, d'aiguillages et de signaux. Et nous titubons, sous la pluie, dans le labyrinthe des voies de garage. Nous longeons des rames oubliées de wagons noirs, où des bâches, couleur de suie, abritent des formés raides. Je suis frappé par ce décor, qui a perdu toute qualité humaine. Les décors de fer sont inhabitables. Un navire paraît vivant si l'homme, avec ses pinceaux et ses huiles, ne cesse de le badigeonner de fausse lumière. Mais après quinze jours d'abandon, le-navire, l'usine, la voie ferrée s'éteignent et prennent un visage de mort. Les pierres d'un temple, après six mille ans, sont brûlantes encore du passage de l'homme, mais un peu de rouille, une nuit de pluie, et ce paysage de gare m'apparaît usé jusqu'à la corde.

Voici nos hommes. Ils chargent leurs canons et leurs mitrailleuses sur les plates-formes. Ils luttent des reins, avec des « han » ! sourds contre, ces insectes monstrueux, ces insectes sans chair, ces paquets de carapaces et de vertèbres.

Et je suis surpris par le silence. Pas un chant, pas un cri. À peine si parfois quand un affût tombe, une cloison d'acier sonne creux. Et je n'entends point de voix humaines.

Aucun uniforme. Ces hommes se feront tuer dans leurs vêtements de travail. Des vêtements noirs, empesés de boue. La colonne, affairée autour de sa ferraille, ressemble à un peuple d'asile de nuit.

Et j'éprouve un malaise que j'ai cru déjà ressentir, à Dakar, il y a dix ans, quand la fièvre jaune nous investissait...

Le chef du détachement me parle tout bas, il achève :

— Et nous montons vers Saragosse...

Atmosphère d'hôpital

Pourquoi me parle-t-il si bas ? Il règne ici une atmosphère d'hôpital. Oui, je l'ai bien senti... Une guerre civile, n'est point une guerre mais une maladie...

Ces hommes ne montent pas à l'assaut dans l'ivresse de la conquête, mais sourdement luttent contre une contagion. Et dans le camp d'en face il en est sans doute de même. Il ne s'agit point dans cette lutte-ci de chasser un ennemi hors du territoire, mais de guérir un mal. Une foi neuve est semblable à la peste. Elle attaque par l'intérieur. Elle se propage dans l'invisible. Et ceux d'un parti, dans la rue, se sentent entourés de pestiférés qu'ils ne savent pas reconnaître.

Voilà pourquoi ceux-là s'en vont en silence, avec leurs instruments d'asphyxie. Ils n'ont rien de semblable à ces régiments des guerres nationales, disposés sur un échiquier de prairies et manœuvrés par les stratèges. Dans une ville en désordre ils se sont joints tant bien que mal. Barcelone, Saragosse, à peu de chose près sont composées du même mélange, communistes, anarchistes, fascistes... Et ceux-là même qui s'agglutinent différent peut-être plus les uns des autres que de leurs adversaires. En guerre civile l'ennemi est intérieur, on se bat presque contre soi-même.

On fusille plus qu'on ne combat

Et c'est pourquoi, sans doute, cette ; guerre prend une forme si terrible : on fusille plus qu'on ne combat. La mort ici c'est le Lazaret d'isolement. On se purge des porteurs de germes. Les anarchistes font des visites domiciliaires et chargent les contagieux sur leurs charrettes. Et, de l'autre côté de la barrière, Franco a pu prononcer ce mot atroce : « Il n'y a plus, ici, de communistes ! » Le tri a été fait comme par un conseil de révision, le tri a été fait comme par un major...

Un homme, qui se croyait un rôle social, s'est présenté avec sa foi, avec sa fièvre dans les yeux...

— Exempt de service pour la vie !

Sous la chaux, ou sous le pétrole on brûle les morts dans des champs d'épandage. Point de respect pour l'homme. Dans chaque parti on a traqué, comme une maladie, les mouvements de sa conscience. Pourquoi respecter leur urne de chair ? Et ce corps qui était habité par une audace juvénile, ce corps qui

savait aimer, et sourire, et se sacrifier, on ne pense même pas à l'ensevelir.

Et je songe à notre respect de la mort. Et je songe au sanatorium blanc, où la jeune fille s'éteint doucement parmi les siens, qui recueillent, comme un trésor inestimable, ses derniers sourires, ses dernières paroles. Et, en effet, cette réussite individuelle ne se reformera jamais. Jamais on ne réentendra ni exactement cet éclat du rire, ni cette inflexion de la voix, ni cette qualité des reparties. Chaque individu est un miracle. Et, pendant vingt ans, l'on parle des morts...

Ici, l'homme est collé au mur simplement, et rend ses entrailles sur des pierres. On t'a pris. On t'a fusillé. Tu ne pensais pas comme nous autres...

Ah ! ce départ nocturne sous la pluie est le seul qui réponde à la vérité de cette guerre. Ces hommes m'entourent et me regardent, et je lis dans leurs yeux je ne sais quelle gravité un peu triste. Us savent quel sort les attend, s'ils sont pris. Et j'ai froid. Et je remarque tout à coup qu'aucune femme n'a été admise à ce départ. Et cette absence aussi me paraît raisonnable. Qu'ont-elles à voir ici ces mères qui ne savent pas, quand elles accouchent, quelle image de la vérité enflammera plus tard leur fils, ni quels partisans le fusilleront, selon leur justice, quand il aura vingt ans. (*À suivre.*)

ESPAGNE Ensanglantée

À LA RECHERCHE DE LA GUERRE...

Sur le front de Saragosse et de Huesca, dans l'attente possible de combats prochains

L'Intransigeant – 16 août 1936

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPERY)

J'ai atterri hier à Lérida où j'ai couché, à vingt kilomètres du front, avant de repartir pour le-front même. Cette ville, proche de la ligne de feu, m'a paru plus paisible que Barcelone. Des voitures circulaient sagement, et sans fusils braqués à travers les portières. À Barcelone, vingt mille index, nuit et jours, sont posés sur vingt mille gâchettes. Et comme ces bolides hérissés d'armes circulent inlassablement à travers la foule, on peut dire qu'une ville entière est, sans relâche, tenue en joue. Mais cette foule, directement visée au cœur, ne s'en aperçoit plus et vaque à ses occupations.

Aucun passant ne se promène ici en balançant à bout de bras un revolver. Point de ces accessoires un peu prétentieux et qui surprennent d'être portés négligemment, à la façon d'un gant ou d'une fleur. À Lérida, ville du front, on est sérieux : il n'est-plus nécessaire de jouer à la mort.

Et cependant...

— Fermez bien vos volets. Un milicien, en face de l'hôtel, a pour mission d'éteindre les lumières visibles à-coups de fusil dans les carreaux.

Dans la zone de guerre

Nous roulons en voiture maintenant, dans la zone de guerre. Les barricades se multiplient, et, désormais, nous parlementerons chaque fois avec les comités révolutionnaires. Les laissez-passer ne sont plus valables que d'un village à l'autre.

— Vous voulez avancer plus loin ?

— Oui.

Le président du Comité consulte au mur une carte à grande échelle.

— Vous ne passerez pas. Les rebelles occupent la route à six kilomètres... Vous pourriez faire le tour par ici... Ce doit être libre... A moins que... On parlait ce matin de cavalerie.

La lecture du front est très compliquée. Villages amis, villages rebelles, villages incertains qui varient du matin au soir. Cet enchevêtrement des zones soumises ou insoumises m'évoque une poussée assez molle. Ce n'est point cette ligne de tranchée qui sépare d'âpres adversaires avec la précision d'un couteau. J'ai l'impression de m'enliser dans un marais. Ici la terre est solide sous les pas. Là, elle cède... Et nous repartons dans ce flou. Que d'espace, que d'air entre les mouvements !... Ces opérations militaires manquent étrangement de densité...

Une batteuse...

À la sortie de ce village ronfle une batteuse. Dans une auréole d'or, on travaille ici pour le pain des hommes, et les ouvriers nous sourient d'un grand sourire.

Je m'attendais si peu à cette belle image de paix !... Mais c'est à peine, ici, si la mort dérange la vie. Il me revient une expression de géographe : un tueur par kilomètre carré... et, entre deux tueurs, on ne sait pas bien qui tient la terre, cette terre à moissons et à vignes. Et j'entends longtemps chanter cette batteuse, infatigable comme un cœur.

Nous voici une fois de plus à la pointe extrême de notre avance. Un mur de pavés domine la route et six fusils nous tiennent en joue. Quatre hommes et deux femmes sont allongés derrière ce mur. Je remarque d'ailleurs que les deux femmes ne savent pas tenir un fusil.

— Vous ne pouvez rouler plus loin.

— Pourquoi ?

— Les rebelles...

De ce village on nous désigne, à huit cents mètres, un autre village, réplique fidèle de celui-ci. Là-bas, sans doute, une barricade, fidèle reflet de la nôtre. Et peut-être aussi une batteuse, qui prépare le sang rebelle. Nous nous sommes assis dans l'herbe, auprès des miliciens. Ils posent leur fusil et se coupent des tranches de pain frais.

— Vous êtes d'ici ?

— Non, Catalans, de Barcelone, parti communiste...

Révélation de la campagne

L'une des filles s'étire et s'assoit les cheveux au vent, sur la barricade. Elle est un peu lourde, mais fraîche et belle. Elle nous sourit, rayonnante :

— Après la guerre, je resterai dans ce village... On est bien plus heureux à la campagne qu'à la ville... Je ne le savais pas !

Et elle regarde autour d'elle, avec amour, touchée comme par une révélation. Elle n'avait connu que les banlieues grises, les départs matinaux pour l'usine, et la récompense des cafés tristes. Tous les gestes que l'on accomplit autour d'elle, ici, lui paraissent des gestes de fête. La voilà qui saute sur ses pieds, et court à la fontaine. Elle a l'impression, sans doute, de boire au sein même de la terre.

— Vous vous êtes battus, ici ?

— Non... Quelquefois, ça bouge chez les rebelles... On observe ici un camion ou des hommes... On espère qu'ils avanceront sûr la route... Mais, depuis quinze jours, il ne se passe jamais rien.

Ils attendent leur premier ennemi. Dans le village d'en face, six miliciens semblables attendent sans doute aussi le leur. Il est douze guerriers seuls au monde...

Pas un coup de feu

Après deux jours passés au front à tâtonner le long des chemins, je n'ai pas entendu un coup de feu. Je n'ai rien observé, sinon ces routes familières qui n'aboutissaient nulle part. Elles semblaient bien poursuivre leur chemin à travers de nouvelles moissons et de nouvelles vignes, mais il s'agissait là d'un autre univers. Elles nous devenaient interdites comme ces routes des pays inondés qui s'enfoncent en pente douce sous les eaux. Sur les bornes kilométriques on lisait bien : « Saragosse, quinze kilomètres... » Mais Saragosse, comme la ville d'Ys, dormait inaccessible, sous la mer.

Evidemment, avec plus de chance, nous eussions pu aboutir à ces points cruciaux où gronde l'artillerie et où les grands chefs commandent. Mais il y a si peu de troupes, si peu de chefs, si peu d'artillerie. Evidemment nous eussions pu aboutir, à des masses en marche ; il est, sur le front, des nœuds de route où

l'on se bat et où l'on meurt. Mais il reste cet espace entre eux. Partout où je l'ai observée, la frontière ressemblait à une porte grande ouverte.

Et, malgré qu'il y ait des stratèges et des canons et des convois d'hommes, il me semble que la guerre véritable ne se déroule point ici. Chacun attend que naisse quelque chose dans l'invisible. Les rebelles attendent que, dans les indifférents de Madrid, se déclarent des partisans... Barcelone attend que Saragosse, après un songe inspiré, se réveille socialiste et tombe. C'est la pensée qui est en marche, c'est la pensée, plus que le soldat, qui investit... C'est elle le grand espoir et le grand ennemi. Il me semble que les quelques bombes d'avion et les quelques obus, et les quelques miliciens en armes n'ont pas le pouvoir, par eux-mêmes, de vaincre. Chaque défenseur retranché est plus fort que cent assaillants. Mais la pensée chemine peut-être...

De temps à autre on attaque. De temps à autre on secoue l'arbre. Et ce n'est point pour le déraciner, mais pour reconnaître si le fruit est mûr. Alors une ville tombe... — (*À suivre.*)

ESPAGNE Ensanglantée

ON FUSILLE ICI COMME ON DÉBOISE...

Et les hommes ne se respectent plus les uns les autres

L'Intransigeant – 19 août 1936

(De notre envoyé spécial Antoine de SAINT-EXUPERY)

Des amis, à mon retour du front m'ont permis de me joindre à leurs expéditions mystérieuses. Nous voici au cœur de la montagne, dans l'un de ces villages qui connaissent à la fois la paix et la terreur.

— Oui, nous en avons fusillé, dix-sept...

Ils ont fusillé dix-sept « fascistes ». Le curé, la bonne du curé, le sacristain et quatorze petits notables. Car tout est relatif. Quand ils lisent dans leurs journaux le portrait de Basile Zaharof, maître du monde, ils le transposent dans leur langage. Ils y reconnaissent le pépiniériste ou le pharmacien. Et quand ils fusillent le pharmacien, c'est un peu Basile Zaharof qui meurt. Le pharmacien est seul à ne point comprendre.

— Maintenant, nous vivons entre nous, c'est calme...

À peu près calme. Celui qui tourmente encore les consciences, je l'ai vu tout à l'heure au café du village, obligeant, souriant, tellement désireux de vivre ! Il venait là pour bien nous faire reconnaître que, malgré ses quelques hectares de vignes, il faisait partie de l'espèce humaine, souffrait comme elle de rhumatismes, s'épongeait comme elle de son mouchoir bleu, et jouait humblement au billard. Fusille-t-on un homme qui joue au billard ? Il jouait mal d'ailleurs, avec de grosses mains qui tremblaient : il était ému, il ne savait pas encore s'il était fasciste. Et moi je songeais à ces pauvres singes qui dansent devant le boa, pour l'attendrir.

Mais nous ne pouvons rien pour lui. Pour l'instant, assis sur une table, au siège de ce comité révolutionnaire, nous nous apprêtons à soulever un autre problème. Tandis que Pépin tire de sa poche des papiers sales, je considère ces terroristes.

Etrange contradiction. Ce sont de braves paysans aux yeux clairs. Partout nous retrouverons ces mêmes visages attentifs. Bien que nous ne soyons que des étrangers sans mandat, on nous recevra, chaque fois avec la même courtoisie grave.

Laporte

Pépin parle :

— Oui... voilà... Il s'appelle Laporte. Vous le connaissez ?

Le papier circule de mains en mains et les membres du comité hochent la tête :

— Laporte... Laporte...

Je veux leur expliquer quelque chose, mais Pépin me fait taire :

— Ils ne disent rien, mais ils savent...

Pépin aligne ses références, négligemment :

— Je suis socialiste français. Voici ma carte de de membre du parti...

La carte passe de' mains en mains. Le président relève les yeux sur nous :

— Laporte... Je ne vois pas...

— Mais, si ! Un religieux français... déguisé sans doute... Vous l'avez capturé-hier dans les bois... Laporte... Notre consulat le réclame...

Je balance, mes jambes du haut de ma table. Quelle étrange séance. Nous sommes très exactement installés dans la gueule du loup, au fond d'un village de montagne, à cent kilomètre du premier français, et réclamant à un comité révolutionnaire, qui fusille jusqu'aux bonnes de curés, de nous rendre indemne un religieux.

Et cependant je me sens en sécurité. Leur obligeance n'est point fourberie. Pourquoi d'ailleurs seraient-ils fourbes à notre égard ? Pesons-nous plus lourd que le Père Laporte dans leurs mains, nous que rien ici ne protège ?

Pépin me pousse du coude :

— J'ai l'impression que nous sommes arrivés trop tard...

Le chef, ayant toussé, se décide :

— Nous avons découvert un mort ce matin, sur la route, au seuil du village... Il doit y être encore...

Et il feint d'envoyer vérifier ses papiers.

— Ils l'ont fusillé déjà, me confie Pépin, et c'est dommage, ils nous l'auraient certainement confié : ce sont ici de braves gens...

Étranges « braves gens »

Je regarde droit dans les yeux ces « braves gens », étranges. Et, en effet, je ne découvre rien qui me tourmente. Je ne crains pas de voir ces visages se fermer et se faire lisses comme des murs. Lisses avec cet air vague d'ennui. Cet air terrible. Je me demande ce qui nous épargne de leur apparaître comme suspects, malgré notre mission si insolite. Quelle différence établissent-ils entre nous et le « fasciste » du café d'à côté qui danse sa danse de la mort, face à l'ennui sans appel des juges. Il me vient une idée bizarre, mais que tout mon instinct m'impose avec force : si l'un de ces hommes baillait, j'aurais peur. Je sentirai rompues les Communications humaines...



Nous sommes repartis : j'interroge Pépin :

— Voici le troisième village où nous faisons ce métier-là, et je n'ai pas encore pu deviner s'il était ou non dangereux...

Pépin rit. Il l'ignore lui-même. Il a pourtant sauvé déjà des dizaines d'hommes :

— Hier cependant, me confie-t-il, il y eut de mauvaises minutes. Je leur avais enlevé un Chartreux, juste sous le poteau d'exécution... Alors, l'odeur du sang.... Ils ont grogné...

Je connais la fin de l'histoire. Pépin, socialiste et anticlérical notoire, ayant joué sa peau pour son Chartreux, une fois en voiture se tourna vers lui et lui lança, par compensation, le plus beau blasphème de son répertoire :

— Nom de Dieu de... de moine !

Pépin triomphait. Mais le moine n'entendait pas. Il s'était jeté à son cou, et l'embrassait en pleurant de bonheur...

Un religieux sauvé

Dans cet autre village on nous a rendu un homme. Quatre miliciens, en grand mystère, nous l'ont exhumé d'une cave. C'est un religieux alerte, aux yeux vifs, et dont j'ai oublié le nom. Il

est déguisé en paysan et porte un long, bâton noueux, strié d'encoches.

— Je marquais les jours... Trois semaines dans la forêt c'est long... Les champignons ne nourrissent guère et je me suis fait prendre en me rapprochant des villages...

Le maire, à qui nous devons ce présent d'une vie, nous apprend avec orgueil :

— On a beaucoup tiré sur lui, on croyait l'avoir descendu...

Il excuse sa maladresse :

— Faut dire que c'était la nuit...

Le religieux rit :

— Je n'ai pas eu peur...

Et comme nous allons démarrer ce sont, avec ces fameux terroristes, des poignées de main interminables. On secoue en particulier celles du rescapé. On le félicite d'être vivant. Et le religieux répond à tous ces souhaits avec une allégresse qui ne couvre point d'arrière-pensées.

Quant à moi j'aimerais comprendre les hommes.

Un homme en danger

Nous consultons nos listes. On nous a signalé, à Sitges, un homme en danger d'être massacré. Nous voilà chez lui. Nous pénétrons dans cette maison comme dans un moulin. À l'étage indiqué un jeune homme maigre nous reçoit.

— Vous êtes, paraît-il, en danger. Nous vous ramenons à Barcelone et vous embarquons sur le Duquesne.

Le jeune homme réfléchit longtemps :

— C'est un coup de ma sœur...

— Quoi ?

— Elle habite Barcelone. Elle n'a jamais payé la pension de l'enfant, et c'est moi qui...

— Cela ne nous regarde pas. Êtes- vous, oui ou non, en danger ?

— Je ne sais pas... Ma sœur...

— Voulez-vous fuir, oui ou non ?

— Je ne sais pas, moi, qu'en pensez- vous ? À Barcelone, ma sœur...

Celui-là continue à travers la révolution son petit drame de famille. Il restera ici pour jouer un tour à cette sœur mystérieuse.

— Comme vous voudrez

Et nous l'avons abandonné.



Nous faisons halte et nous descendons de voiture. Une vive fusillade a éclaté dans la campagne. La route domine un bouquet d'arbres, d'où, à cinq cents mètres, émergent deux cheminées d'usine. Des miliciens font halte à leur tour, arment leurs fusils et nous interrogent :

— Que se passe-t-il ?

Ils font le point et désignent les cheminées :

— Ça vient de l'usine...

La fusillade s'est éteinte et le calme s'est reformé. Les cheminées fument doucement. Une risée de vent caresse les herbes, rien n'a changé...

Et nous n'éprouvons rien.

Cependant, dans ce bouquet d'arbres, on vient de mourir. Ce silence qui règne est plus expressif que la fusillade : si elle s'est tue, c'est qu'elle n'a plus d'objet.

Un homme, une famille peut-être, viennent de couler d'un monde dans l'autre. Ils glissent déjà sous les herbes. Mais ce vent du soir... Cette végétation... Cette fumée légère... Tout continue autour des morts.

Souvenir...

Je sais bien que la mort n'est point tragique par elle-même. En face de tant de verdure fraîche, je me souviens d'un village de Provence aperçu autrefois au détour d'un chemin. Serré autour de son clocher, il se détachait sur le crépuscule. Je m'étais installé dans l'herbe et goûtais sa paix, quand le vent m'apporta la cloche des morts.

Elle annonçait au monde qu'une vieille, demain, passerait sous terre, toute racornie, toute flétrie, ayant bien fourni sa part de travail. Et cette musique lente, mêlée au vent, me semblait chargée, non de désespoir, mais d'une allégresse discrète et tendre.

Cette cloche qui célébrait de la même voix les baptêmes et les morts, annonçait le passage d'une génération à l'autre, l'histoire de l'espèce humaine. Sur, une dépouille, c'est encore la vie qu'elle célébrait.

Je n'éprouvais qu'une grande douceur à entendre sonner ces fiançailles de la pauvre vieille et de la terre. Elle dormirait demain, pour la première fois, sous une nappe royale, cousue de fleurs et de cigales chantantes.

Atroce simplicité

On nous raconte qu'une jeune fille a été tuée parmi ses frères, mais ce sont des bruits incertains.

Quelle atroce simplicité. Notre paix ne fut pas entamée par ces coups mats au fond du bassin de verdure. Par cette brève chasse aux perdrix. Cet ange civil qui a sonné dans le feuillage nous laisse calmes, sans repentir...

Les événements humains ont sans doute deux faces. Une face de drame et une face d'indifférence. Tout change selon qu'il s'agit de l'individu ou de l'espèce. Dans ses migrations, dans ses mouvements impérieux, l'espèce oublie ses morts.

C'est peut-être l'explication des visages graves de ces paysans dont on sent bien qu'ils n'ont point le goût de l'horreur, et qui cependant remonteront vers nous bientôt, la battue faite, satisfaits d'avoir exercé leur justice, indifférents à cette jeune fille qui a buté contre la racine de la mort, prise, comme au harpon, dans sa fuite, et qui repose dans les bois, la bouche pleine de sang.



J'ai bien touché ici la contradiction que je ne saurais point résoudre. Car la grandeur de l'homme n'est pas faite de la seule destinée de l'espèce : chaque individu est un empire.

Quand la mine s'est éboulée, et s'est refermée sur un seul mineur, la vie de la cité est suspendue. Les camarades, les enfants, les femmes demeurent sur place, dans, l'angoisse, tandis que les sauveteurs, sous leurs pieds, fouillent de leur pic les entrailles de la terre.

S'agit-il de sauver une unité parmi la foule ? S'agit-il de délivrer un être humain, comme on délivrerait un cheval, après avoir pesé les services qu'il rendra encore ? Dix camarades périront

peut-être dans leur entreprise de secours, quel mauvais calcul des bénéfiques... Mais il ne s'agit pas de sauver un termite parmi les termites de la termitière, mais une conscience, mais un empire dont l'importance ne se mesure point. Sous le crâne étroit de ce mineur que des madriers ont pris au piège, repose un monde. Des parents, des amis, un foyer, la soupe chaude du soir, des chansons pour les jours de fête, des tendresses et des colères, et peut-être même un élan social, un grand amour universel. Comment mesurer l'homme ? L'ancêtre de celui-là a dessiné, une fois, un renne sur la paroi d'une caverne, et son geste, deux cents mille ans plus tard rayonne encore. Il nous émeut. Il se prolonge encore en nous. Un geste d'homme est une source éternelle.

Dussions-nous périr, de son puits de mine nous remonterons ce mineur universel bien que solitaire.

Le cloître saccagé

Mais de retour à Barcelone, ce soir, je me penche, de la fenêtre d'un ami, sur ce petit cloître saccagé. Les plafonds ont croulé, les murs sont percés de larges brèches, le regard fouille les plus humbles secrets.

Et je songe malgré moi à ces termitières du Paraguay que j'éventrais d'un coup de pioche pour en pénétrer le mystère. Et sans doute, pour les vainqueurs qui ont éventré ce petit temple, ne s'agissait-il que d'une termitière. Ces nonettes, qu'un simple coup de pied de soldat a brusquement ramenées au jour, ce sont mises à courir de-ci de-là, le long des murs, et la foule n'a pas senti le drame.

Mais nous ne sommes point des termites. Nous sommes des hommes. Pour nous ne jouent plus les lois du nombre ni de l'espace. Le physicien dans sa mansarde, à la pointe de ses calculs, balance l'importance de la ville. Le cancéreux, éveillé dans la nuit, est un foyer de la douleur humaine. Le mineur seul vaut peut-être que mille hommes meurent. Je ne sais plus, quand il s'agit des hommes, jouer de cette affreuse arithmétique. Si l'on me dit : « Que sont ces douzaines de victimes, en regard d'une population ? Que sont ces quelques temples brûlés, en regard d'une cité qui continue sa vie ?... Où est la terreur à Barcelone ? » Je refuse ces mesures. On n'arpente pas l'empire des hommes.

Celui qui se cloîtrait dans son couvent, dans son laboratoire, dans son amour, à deux pas de moi en apparence, émergeait véritablement dans des solitudes thibétaines, dans un éloignement où nul voyage ne me déposera jamais. Si je défonce ces pauvres murs j'ignore quelle civilisation vient de s'enfoncer à jamais, comme l'Atlantide, sous les mers.

Chasse aux perdreaux sous les bocages. Jeune fille frappée parmi ses frères. Non, ce n'est point la mort qui me fait horreur. Elle me semble presque douce quand elle se lie à la vie. J'aime imaginer que, dans ce cloître, un jour de mort était même un jour de fête... Mais cet oubli tout à coup monstrueux de la qualité même de l'homme, ces justifications d'algébristes, voilà ce que je refuse.

Les hommes ne se respectent plus les uns les autres. Huissiers sans âme, ils dispersent aux vents un mobilier sans savoir qu'ils anéantissent un royaume... Voici des comités qui s'adjugent le droit d'épurer, au nom de criterium qui, s'ils changent deux ou trois fois, ne laissent derrière eux que des morts. Voici un général, à la tête de ses Marocains, qui condamne des foules entières, la conscience en paix, pareil à un prophète qui écrase un schisme. On fusille, ici, comme on déboise...

En Espagne, il y a des foules en mouvement, mais l'individu, cet univers, du fond de son puits de mine, appelle en vain à son secours.

Copyright by Intransigent - A. de Saint-Exupéry, 1936.

Le pilote et les puissances naturelles

par Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Marianne – 16 août 1939

Conrad, s'il raconte un typhon, décrit à peine les vagues monumentales, les ténèbres et l'ouragan. Il renonce à traiter cette matière. Mais, dans la cale encombrée d'émigrants chinois, le roulis a versé en vrac leurs bagages, crevé leurs caisses, et mêlé leurs pauvres trésors. Cet or que, sou par sou, ils ont amassé au cours de leur vie, ces souvenirs qui se ressemblent tous, mais qui sont tous individuels, tout retourne au désordre, tout rentre dans l'anonymat, tout se confond dans un magma inextricable. Conrad ne nous montre du typhon que le drame social.

Nous avons tous connu cette impuissance à transmettre nos témoignages quand, après la tempête, une fois réunis comme au bercail, dans le petit restaurant de Toulouse, sous la protection de la servante, nous renoncions à raconter l'enfer. Notre récit, nos gestes, nos grands mots eussent fait sourire les camarades comme des vantardises d'enfants. Ce n'est point par hasard. Le cyclone dont je vais parler est bien l'expérience la plus saisissante, dans sa brutalité, qu'il m'ait été donné de subir ; et cependant, passé une certaine mesure, je ne sais plus décrire la violence des remous qu'en multipliant des superlatifs qui ne charrient plus rien, sinon un goût gênant d'exagération.

J'ai compris lentement la raison profonde de cette impuissance : on veut décrire un drame qui n'a pas existé. Si l'on échoue dans l'évocation de l'horreur, c'est que, l'horreur, on l'a inventée après coup, en revivant les souvenirs. L'horreur ne se montre pas dans le réel.

C'est pourquoi, abordant ce récit d'une révolte des éléments, que j'ai vécue, je n'éprouve pas l'impression d'écrire un drame communicable.

J'avais quitté l'escale de Trelew, en direction de Comodoro-Rivadavia en Patagonie. On survole, là-bas une terre bosselée comme un vieux chaudron. Aucun sol, nulle part, ne montre si bien son usure. Les vents que chassent, à travers une échancrure de la Cordillère des Andes, les hautes pressions du Pacifique, s'étranglent et s'accélèrent dans un étroit couloir de cent kilomètres de front, en direction de l'Atlantique, et raclent tout sur leur passage. Végétation unique d'un sol usé jusqu'à la corde, des puits de pétrole l'habillent seuls, comme une forêt incendiée. De loin en loin, dominant des collines rondes où les vents, n'ont laissé qu'un résidu de gravier dur, se haussent des montagnes en forme d'étraves, aiguës, dentelées, dépouillées de leur chair jusqu'à l'os.

Pendant trois mois d'été la vitesse de ces vents, mesurée au sol, s'élève jusqu'à cent soixante kilomètre-heure. Nous les connaissions bien. Mes camarades et moi, une fois franchie la lande de Trelew, à l'heure d'aborder la lisière de la zone qu'ils balayaient, nous reconnaissions leur présence à- je ne fais quelle couleur bleu gris, et serrions d'un cran ceinture et bretelles en prévision des grands remous. Nous commençons, dès lors, un vol pénible, culbutant à chaque pas dans d'invisibles fondrières. C'était là un travail manuel. Une heure durant, les épaules écrasées par ces variations brutales, nous faisons un métier de dockers. Plus loin, une heure plus tard, nous retrouvons le calme.

Nos machines résistaient. Nous avions confiance dans les attaches d'ailes. La visibilité demeurerait bonne, en général, et ne posait point de problèmes. Nous abordions ces voyages comme des corvées, mais non comme îles drames.

Mais ce jour-là je n'aimai pas la couleur du ciel.

Ce ciel était bleu. D'un bleu pur. Trop pur. Un soleil dur luisait sur cette terre râpée, et faisait resplendir, de loin en loin ces échines nettoyées jusqu'à l'os. Aucun nuage. Mais à ce bleu pur se mêlait, plus que jamais, cette lueur de couteau aiguë.

J'éprouvai à l'avance le dégoût vague qui précède les-épreuves physiques. Cette pureté même du ciel me gênait.

Dans les orages bien noirs l'ennemi se montre. On mesure son étendue, on se prépare à son assaut. Dans les orages bien noirs

ou étreint l'adversaire. Mais, à haute altitude, par temps clair, ces remous de tempête bleue surprennent le pilote comme des éboulements, et il sent le vide au-dessous de lui.

Je remarquai aussi autre chose. C'était, au niveau des montagnes, non une brume, non des vapeurs, non un brouillard de sable, mais une sorte de traînée de cendres. Je n'aimais pas cette limaille de terre usée que le vent charriait en mer. Je tendis à fond mes courroies de cuir, et, pilotant d'une main, je me cramponnai de l'autre main à un longeron de mon avion. Et cependant je naviguais encore dans un ciel remarquablement-calme.

Enfin il frémit. Nous connaissions tous ces chocs secrets qui annoncent des tempêtes véritables. Ni tangage ni roulis. Aucun mouvement de grande amplitude. Le vol demeure rectiligne et horizontal. Mais on a reçu dans les ailes ces coups d'annonce : des chocs espacés, à peine perceptibles, infiniment secs, et qui éclatent de loin en loin, comme si à l'air étaient mêlées des traces de poudre.

Puis, autour de moi, tout sauta.

Je n'ai rien à dire sur les deux meutes qui suivirent. Il n'émerge, dans mon souvenir, que quelques pensées rudimentaires des ébauches de raisonnement, des observations simples. Je ne puis en faire un drame parce qu'il n'y eut point de drame. Je ne puis que les aligner dans une sorte d'ordre chronologique.

D'abord je n'avançais plus. Ayant obliqué sur la droite, pour corriger une dérive soudaine, je vis le paysage s'immobiliser peu à peu, puis s'enrayer définitivement. Je ne gagnais plus de terrain. Mes ailes ne mordaient plus sur le dessin du sol. Cette terre je la voyais basculer, pivoter, mais sur place : l'avion dérapait désormais comme sur un engrenage usé.

J'avais en même temps l'impression absurde de me montrer à découvert. Toutes ces crêtes, toutes ces arêtes, tous ces pics, qui creusaient leur sillage dans le vent et me décochaient leurs remous, me semblaient autant de canons pointés sur moi. Aussi l'idée se formait-elle lentement en moi de sacrifier mon altitude, et de chercher, au fond d'une vallée, la protection d'un flanc de montagne. J'étais d'ailleurs, que je le désirasse ou non, aspiré vers le sol.

Pris ainsi dans les premières vagues d'un cyclone dont l'expérience m'apprit, vingt minutes plus tard, qu'il atteignait au niveau de la terre l'allure fantastique de deux cent quarante kilomètre-heure, je n'éprouvais rien de tragique. Si je ferme les yeux, si j'oublie l'avion et le vol pour chercher à exprimer mon expérience dans son intime simplicité, je retrouve l'embarras d'un porteur chargé de colis en équilibre, qui se débat contre le glissement de sa charge, rattrape un des objets par un mouvement brusque qui provoque l'éboulement d'un autre, et qui, tout à coup, quand il est bien noyé dans l'absurde, se découvre tenté d'ouvrir les bras et d'abandonner la pile entière. Aucune image de danger ne hantait mon esprit. Il est une sorte de loi du plus court chemin de l'image ; l'événement que l'on subit on l'enferme dans le symbole qui le résume dans le raccourci le plus rapide : j'étais ce porteur de vaisselle qui a glissé sur le parquet, et laisse crouler son échafaudage de porcelaines.

Le pouvoir n'a que la force qu'on veut bien lui attribuer ; même le plus brutal est fondé sur la croyance. On lui prête comme devant agir en tout temps et en tout point la puissance qu'il ne peut, en réalité, dépenser que sur un point et à un certain moment.

Paul VALERY.

Me voici maintenant prisonnier d'une vallée. Mon inconfort, loin de s'atténuer, s'est accru. Les remous, certes, n'ont jamais tué personne. Nous savons bien que l'expression : « plaqué au sol par les remous », n'est qu'une expression de journaliste. Comment le vent descendrait-il sous terre ? Mais aujourd'hui, dans mon fond de vallée, j'ai perdu aux trois quarts le contrôle de mon appareil. Et cette étrave de roc, là, en face, je l'aperçois qui se balance de droite à gauche, escalade brusquement le ciel, et, une seconde, me surplombe avant de retomber sous l'horizon.

L'horizon..., il n'y a d'ailleurs plus d'horizon. Je suis comme enfermé dans les coulisses d'un théâtre encombré de plans de décors. Verticales, obliques, horizontales, toutes les lignes se mêlent. Cent vallées transversales m'embrouillent dans leurs perspectives. Je n'ai pas le temps de me situer, qu'une éruption nouvelle me fait virer d'un quart de tour ou me retourne. Et je dois de nouveau me démêler de mes plâtras. Alors il se forme en

moi deux idées. La première est une découverte : je comprends aujourd'hui seulement la cause de certains accidents d'avions survenus en montagne et que la brume absente n'explique pas. Les pilotes ont confondu une seconde, dans cette valse du paysage, versants obliques et plans horizontaux. L'autre idée est une idée fixe : il faut regagner la mer. La mer est plate. Je n'accrocherai pas la mer.

Et je vire, autant que l'on peut appeler virage cette danse vaguement dirigée dans les vallées qui s'orientent vers l'est. Ici encore rien n'est très pathétique. Je lutte contre le désordre, je m'épuise contre le désordre, je m'épuise à remettre sur pied un gigantesque château de cartes qui s'écroule indéfiniment. C'est à peine si j'éprouve une peur élémentaire quand une des parois de ma prison se soulève, comme une lame de fond, contre moi. C'est à peine si me serrent le cœur les crocs-en-jambe que me décochent les arêtes vives, quand je' passe dans leur remous. Quand sautent ces poudrières invisibles. Si je reconnais un sentiment clair dans ce mélange de sentiments confus, c'est un sentiment de respect. Je respecte ce pic. Je respecte cette arête aiguisée. Je respecte ce dôme. Je respecte cette vallée transversale, qui débouche dans la mienne, et va provoquer Dieu sait quels remous, en mêlant son torrent de vent à celui qui déjà m'emporte.

Et je découvre ainsi que je ne lutte point contre le vent mais contre cette arête elle-même, contre cette crête, contre ce roc. C'est contre le roc, malgré la distance, que je me bats. Par le jeu de prolongement invisible, par le jeu de muscles secrets, c'est lui-même qui s'oppose à moi. Devant moi, sur ma droite, je reconnais le pic de Salamanque, un cône parfait dont je sais qu'il domine la mer. Je vais donc enfin m'évacuer en mer ! Mais il me faut d'abord passer sous le vent de ce pic. Dans son « rabatement », comme nous disons. Le pic de Salamanque est un géant. Et je respecte le pic de Salamanque.

Je connais une seconde de répit..., deux secondes. Quelque chose se noue, se boucle, se resserre. Je suis étonné simplement. J'ouvre des yeux ronds. Il me semble que tout mon avion vibre, s'étale, s'amplifie. Sur place, horizontal, il est soulevé de cinq cents mètres dans une sorte d'épanouissement. Je domine soudain mes ennemis, moi qui, depuis quarante minutes, n'avais pu me hausser à plus de soixante mètres. L'avion tremble comme dans une bouilloire. L'océan, largement, se découvre. La vallée

s'ouvre sur cet océan, sur le salut. Et voici que, sans transition, je reçois dans le ventre, à mille mètres de lui, le choc du pic de Salamanque. Tout m'échappe. Et je suis culbuté vers la mer.

Me voici plein moteur face à la côte. Perpendiculaire à la côte. Il s'est passé beaucoup de choses en une minute. Tout d'abord je n'ai pas débouché sur la mer. J'ai été expulsé vers la mer comme par une toux monstrueuse ; vomi par ma vallée comme par une gueule d'obusier. Quand, presque aussitôt selon moi, j'ai viré de trois quarts, pour contrôler ma distance à la côte, je l'ai aperçue, estompée, à dix kilomètres de moi, déjà bleue comme une côte étrangère. Et la dentelure de ses monts bien découpés sur le ciel pur m'a fait l'effet d'une forteresse crénelée. J'étais écrasé au ras des eaux par la puissance des vents rabattants et je fus aussitôt renseigné sur la vitesse de la perturbation que je tentais de remonter, comprenant trop tard ma faute. Plein moteur, à deux cent quarante kilomètre-heure (vitesse maximum à cette époque), et à vingt mètres de l'écume, je ne progressais pas.

Un vent semblable, s'il attaque une forêt tropicale, se prend dans les branchages comme une flamme, les tord en spirale et déracine les arbres géants comme des radis. Ici, culbutant du haut des montagnes, il écrasait la mer.

Cramponné de tout mon moteur, face à la côte, contre ce vent où chaque dentelure du sol accrochait comme un long reptile son sillage, il me semblait me cramponner à l'extrémité d'un fouet monstrueux qui claquait au-dessus de la mer.

A cette latitude l'Amérique est déjà étroite, et la Cordillère des Andes est peu éloignée de l'Atlantique. Ce n'est pas seulement dans le rabattement des monts de la côte que je me débattais, mais, sans doute, contre un ciel entier qui basculait vers moi du haut de la Cordillère des Andes. Pour la première fois après quatre années de vol de ligne, je doutais de la résistance de mes ailes. Je craignais aussi d'emboutir la mer, non à cause des remous descendants qui formaient nécessairement, à son niveau, un matelas horizontal, mais à cause des positions acrobatiques involontaires où ils me surprenaient. Je doutais à chaque abattée de redresser avant le choc. Enfin, je craignais,

avant tout, de sombrer simplement, une fois l'essence épuisée, ce qui me paraissait fatal. Je m'attendais à chaque instant au désamorçage de mes pompes. Et, en effet, les secousses étaient telles que l'inertie de l'essence dans les réservoirs à demi pleins, ou dans les tubulures, provoquait des arrêts répétés du moteur, qui lâchait non un grondement homogène, mais un étrange langage morse composé de longues et de brèves.

Cependant cramponné aux commandes de mon lourd avion de transport, absorbé par la lutte physique, je ne connaissais plus que des sentiments rudimentaires, et considérais, sans rien éprouver, les empreintes du vent sur la mer. Je voyais de larges flaques blanches, de huit cents mètres d'envergure, courir sur moi à deux cent quarante kilomètre-heure, là où les trombes descendantes se divisaient contre les eaux en explosions horizontales.

La mer était à la fois verte et blanche. D'un blanc de sucre écrasé, et, par plaques, d'un vert émeraude. Je ne distinguais point l'une de l'autre les vagues dans ce tumulte désordonné. Des torrents ruisselaient sur la mer. Les vents y imprimaient des foulées géantes, comme l'automne dans les moissons, quand un gigantesque remous se propage à travers les blés. Parfois, entre les plages, une transparence absurde offrait la vision d'un fond vert et noir. Puis craquait en mille éclats blancs la grande vitre de la mer.

Certes, je me découvrais perdu. Après vingt minutes de lutte je n'avais pas gagné cent mètres. De plus, le vol était si difficile, à dix kilomètres des falaises, que je me demandais comment je résisterais aux remous si jamais je me rapprochais. Je marchais sur des batteries qui tiraient sur moi. Mais comment aurais-je connu la peur ? J'étais vide, absolument, de toute pensée qui ne fût pas l'image d'un acte simple. Redresser. Redresser encore. Redresser.

Je connaissais cependant des instants de répit. Sans doute ces répits ressemblaient-ils encore aux plus violents orages que j'aie subis, mais, en comparaison, je goûtais une grande détente. L'urgence des ripostes se dénouait un peu. Ces répits, je savais les prévoir. Ce n'est pas moi qui marchais vers ces zones de calme relatif ; mais ces oasis presque vertes, bien inscrites sur

la mer, c'étaient elles qui coulaient vers moi. Je lisais clairement sur les eaux l'annonce d'une province habitable. Et, chaque fois, au cours du répit temporaire, le pouvoir de penser et d'éprouver m'était rendu. Alors je me jugeais perdu. Alors l'angoisse me gagnait peu à peu. Et, lorsque je voyais déferler dans ma direction une nouvelle offensive blanche, j'étais pris d'une courte panique, jusqu'à l'instant précis où je butais, aux lisières du bouillonnement, contre mon invisible mur. Dès lors je n'éprouvais plus rien.

Monter ! Je formais cependant ce désir. Il arrivait que la zone de calme m'apparût comme infiniment profonde. Alors j'étais repris par une sourde espérance : « Je vais prendre de l'altitude, je vais trouver plus haut d'autres courants qui me permettront d'avancer..., je vais... » J'usais donc de la trêve pour tenter en hâte l'escalade. Elle était dure, car les vents rabattants demeuraient de solides adversaires. Cent mètres..., deux cents mètres..., et je pensais : « Si j'atteins mille mètres je suis sauvé. » Mais j'apercevais à l'horizon la meute blanche lâchée sur moi. Et je rendais la main pour n'être point frappé en plein poitrail, pour n'être point surpris, dans une position dangereuse. Trop tard. Le premier croc-en-jambe me culbutait. Ainsi le ciel m'apparaissait-il comme une sorte de dôme glissant, où je ne parvenais pas à me maintenir.

Comment donne-t-on des ordres à ses propres mains ? Je viens de faire une découverte qui m'épouvante. Mes mains sont gourdes. Mes mains sont mortes. Je ne reçois d'elles aucun message. Sans doute en est-il ainsi depuis longtemps, mais je ne l'avais pas remarqué. Ce qui est grave c'est de le remarquer, c'est de se poser cette question-là...

En effet, les torsions des ailes entraînaient les câbles de commande, et imprimaient à mon volant des battements désordonnés. Depuis quarante minutes je me cramponnais à lui, de toutes mes forces, pour amortir un peu ces chocs, dont je craignais qu'ils ne fissent sauter les câbles. J'ai trop serré, et ne sens plus mes mains.

Quelle découverte ! Mes mains sont des mains étrangères. Je les regarde, je détache un doigt : il m'obéit. Je regarde ailleurs. Je prends la même décision. Je ne sais pas si le doigt m'obéit. Aucun message ne m'est communiqué. Je pense : « Si mes mains s'ouvraient, comment le saurais-je ? » et brusquement je les regarde : elles sont demeurées fermées, mais j'ai eu peur. Comment distingue-t-on l'image d'une main qui s'ouvre, de la décision de l'ouvrir, quand les sensations ne s'échangent plus entre cette main et le cerveau ? Image ou acte de volonté, comment les reconnaît-on l'un de l'autre ? Il faut chasser l'image de mains qui s'ouvrent. Elles vivent d'une vie à part. Il faut leur éviter cette tentation monstrueuse. Et me voilà lancé dans une absurde litanie, que je n'interromprais plus une fois jusqu'à la fin du vol. Une seule pensée. Une seule image. Une seule phrase qu'inlassablement je débite : « Je serre les mains. Je serre les mains. Je serre les mains... » Je me suis condensé tout entier dans cette phrase-là, et il n'y a plus ni mer blanche, ni remous, ni dentelure des montagnes. Il y a que je serre les mains. Il n'y a plus ni danger, ni cyclone, ni terre perdue. Il y a quelque part des mains de caoutchouc qui, si une seule fois elles laissent échapper le volant, n'auront point le temps de se ressaisir, et de dompter le renversement avant la mer.

Je ne sais rien. Je n'éprouve rien, sinon que je me vide. Je me vide de ma force, comme de mon désir de lutter. Mon moteur poursuit son langage morse, longues et brèves, craquement par saccades d'un drap qui se déchire. Quand le silence se prolonge plus d'une seconde, j'ai l'impression d'un arrêt du cœur. Mes pompes désamorçées... Fini ! Non, ça reprend encore...

Je lis au thermomètre d'aile trente-deux degrés centigrade au-dessous de zéro. Mais, des pieds à la tête, je suis baigné dans ma sueur. Elle ruisselle sur mon visage. Quelle danse ! J'apprendrai tout à l'heure que ma batterie d'accumulateurs a arraché ses brides d'acier, et s'est écrasée contre le plafond qu'elle a défoncé. J'apprendrai aussi que les nervures d'ailes se sont décollées et que certains câbles de commande sont limés jusqu'au dernier brin.

Et je me vide toujours. J'ignore quand me viendra l'indifférence des grandes fatigues et le goût funèbre du repos.

Qu'ai-je à raconter là-dessus ? Rien. J'ai mal aux épaules. Très mal. Connue si j'avais porté des sacs trop lourds. Je me penche. Dans une flaque verte j'ai perçu par transparence un fond si proche que j'en distingue tous les détails. Mais le genou du vent pulvérise l'image.

Après une heure vingt minutes de lutte, j'ai réussi une ascension de trois cents mètres. J'ai aperçu, un peu au sud, une longue traînée sur la mer, une sorte de fleuve bleu. J'ai décidé de dériver jusqu'à ce fleuve. Ici je n'avance pas mais je ne recule pas non plus. Si, j'atteins cette route abritée par je ne sais quelles interférences, peut-être pourrai-je remonter lentement vers là.

Il m'a fallu une heure pour couvrir mes dix kilomètres. Puis, à l'abri de la falaise, j'ai achevé ma descente vers le sud. Je tente maintenant de monter pour m'engager, au-dessus des terres, dans la direction du terrain d'escalade. Je réussis à me maintenir à trois cents mètres d'altitude. Il règne toujours un temps atroce, mais qui n'a plus rien de comparable. C'est fini...

Sur le terrain j'ai aperçu cent vingt soldats. On les a réquisitionnés pour moi en raison du cyclone. Je me pose donc au milieu d'eux. Après une heure de manœuvres on rentre l'avion dans le hangar. Je descends de mon poste. Je ne raconte rien aux camarades. J'ai sommeil. Je remue lentement des doigts que je ne parviens pas à dégorger. A peine me semble-t-il que tout à l'heure j'ai eu peur. Ai-je eu peur ? J'ai assisté à un étrange spectacle. Quel étrange spectacle ? Je ne sais pas. Le ciel était bleu et la mer très blanche. Je devrais dire mon aventure puisque je reviens de si loin ! Mais je n'ai point de prise sur les événements subis. « Imaginez une mer blanche... très blanche... encore plus blanche... » On ne communique rien en multipliant les épithètes. On ne communique rien par ces balbutiements.

On ne communique rien parce qu'il n'y a rien à communiquer. Il ne se loge aucun drame véritable dans ces pensées qui vous ont creusé les entrailles, dans cette douleur aux épaules. Ni dans ce cône du pic de Salamanque. Il était chargé comme une poudrière, mais si je raconte ça, on va rire. Moi-même, j'ai respecté le pic de Salamanque. C'est tout. Ce n'est pas un drame.

Il n'y a point de drame ni de pathétique, sinon dans les affaires humaines. Je serai ému demain peut-être, quand j'embellirai mon aventure en m'imaginant, moi vivant, moi qui marche sur la terre des hommes, en perdition dans le cyclone. Je tricherai, car celui qui luttait des bras et des cuisses contre ce cyclone ne se comparait pas à cet homme heureux de demain. Il était bien trop occupé.

Je n'ai fait qu'un léger butin, je n'ai apporté qu'une maigre découverte. Voici mon témoignage : comment distingue-t-on d'une simple image, l'acte de volonté, lorsque les sensations ne sont pas transmises ?

J'eus probablement réussi à vous bouleverser en vous racontant la légende de quelque enfant injustement puni. Mais je vous ai mêlé à un cyclone sans peut-être même vous tourmenter. De même n'assistons-nous pas, chaque semaine, du fond de nos fauteuils de cinéma, au bombardement de Changhaï ? Nous pouvons admirer, sans horreur, les torsades de suie et de cendre que ces terres à volcans débitent lentement vers le ciel. Et cependant en même temps que le grain des greniers, que l'héritage des générations, que les trésors familiaux, c'est la chair des enfants brûlés qui, dilapidée en fumée, engraisse lentement ce cumulus noir.

Mais le drame physique lui-même ne nous touche que si l'on nous montre son sens spirituel.

Antoine de Saint Exupéry



Lire :

[Célestin DELRIEU - SAINT-EXUPÉRY - GC III/6 \(3/6\)](#)

« Antoine de Saint-Exupéry, de retour des Etats-Unis, est venu au début de juillet 1943 donner une conférence aux officiers et sous-officiers de la Base et de l'Etat-Major. Quelle richesse de pensée, quelle dignité, quelle générosité dans ses propos ! Il nous parla de la France et de son prestige, encore intact, affirmait-il, dans la majeure partie du monde et spécialement aux Etats-Unis ; il nous parla de notre situation à nous, Français qui avons eu la chance d'échapper à l'occupation... Reprendre la lutte, bien sûr c'était la tâche immédiate ; et c'était ce que lui-même voulait faire ; mais aussi se préparer à retrouver un jour la France Libérée... »

